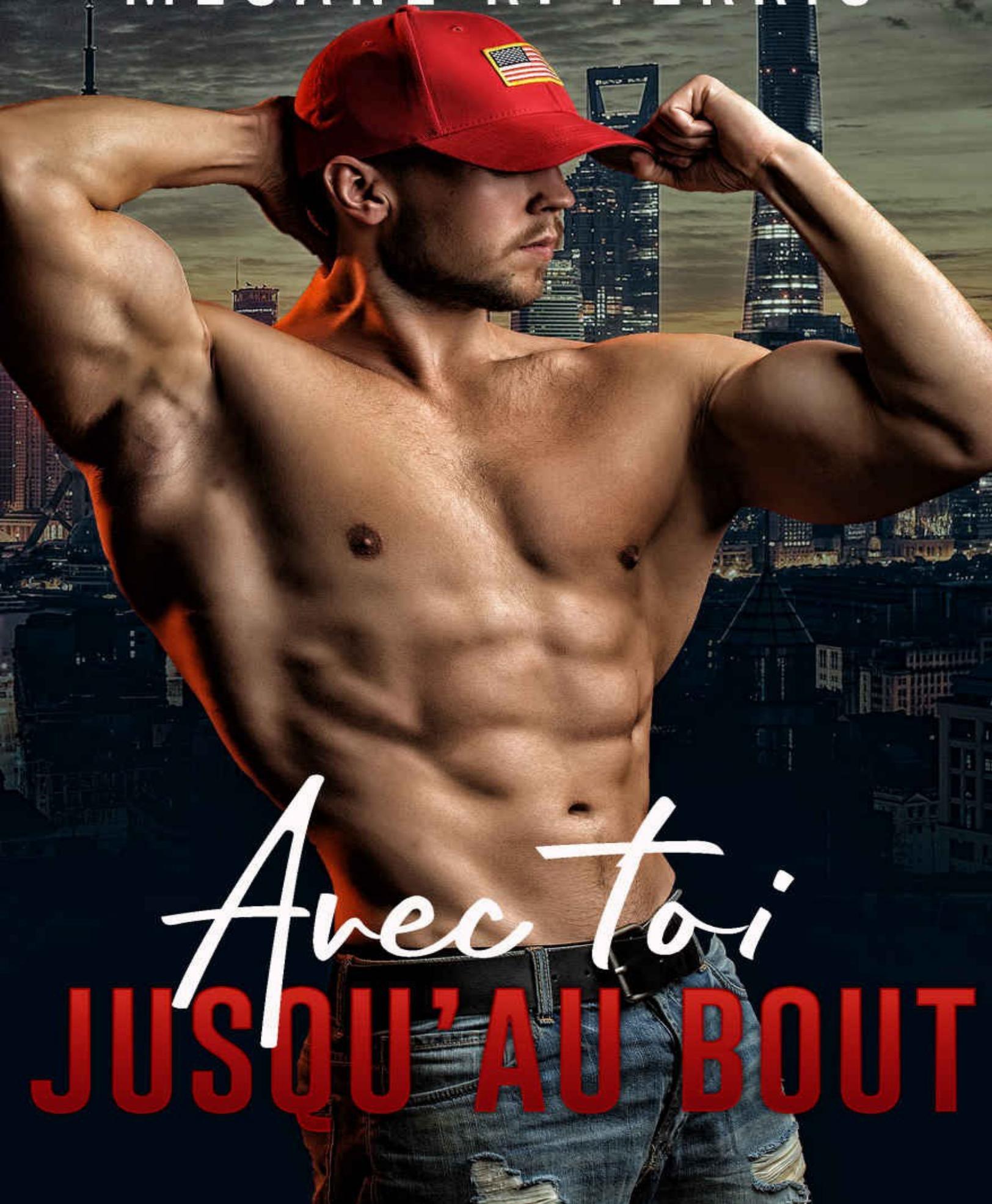


MÉGANE R. TERRIS



Avec toi:

JUSQU'AU BOUT

Avec Toi, jusqu'au bout.

Megane R. Terris

Copyright © 2014 Megane Prevost

All right reserved

[Chapitre Un](#)

[Chapitre Deux](#)

[Chapitre Trois](#)

[Chapitre Quatre](#)

[Chapitre Cinq](#)

[Chapitre Six](#)

[Chapitre Sept](#)

[Chapitre Huit](#)

[Chapitre Neuf](#)

[Chapitre Dix](#)

[Chapitre Onze](#)

[Chapitre Douze](#)

[Chapitre Treize](#)

[Chapitre Quatorze](#)

[Chapitre Quinze](#)

[Chapitre Seize](#)

[Chapitre Dix-sept](#)

[Chapitre Dix-Huit](#)

[Chapitre Dix-Neuf](#)

[Chapitre Vingt](#)

[Chapitre Vingt-et-Un](#)

[Chapitre Vingt-Deux](#)

[Chapitre Vingt-Trois](#)

[Chapitre Vingt-Quatre](#)

Trois Mois Plus Tard

Chapitre Un

« C'est pas ce qu'il a dit.

— Si. Il a dit texto : “Continue comme ça, ma grosse.”

— Et tu l'as frappé ?

— Évidemment puisque je t'ai appelée depuis la prison. T'as de quoi payer la caution ? », je rigolais, soulagée de constater que je n'avais pas perdu le sourire. En dépit de ses efforts, la Limace n'avait pas réussi à m'anéantir.

« Je suis au bout du rouleau mais je serais prête à vendre n'importe quoi pour que ce connard ait enfin la punition qu'il mérite.

— Non, surtout pas. Tu connais le pire ? Hormis sa grossièreté et les insultes ? Au bout de cinq minutes passées dans la réserve, il m'a appelée très vulgairement “chérie” en matant ma poitrine. »

Abbigail gloussa.

« Et il t'a dit "t'as d'belles miches, ma grosse" ? »

Je pouffais en guise de réponse, j'étais pliée de rire. Ma meilleure amie était toujours là pour me remonter le moral, Abbigail remplissait ce rôle à merveille. Quel dommage qu'on bosse plus ensemble. Ces deux années passées à faire des pizzas avaient été un vrai rayon de soleil et de rigolade, ça me manquait vachement depuis que j'avais un vrai boulot un peu mieux payé, mais infiniment triste.

Je retrouvais enfin mon calme, j'étais perdue dans mes pensées.

« Tu me manques, Abbigail.

— On s'est vues y'a deux jours à peine, patate.

— Ça me manque de plus passer mes journées avec toi, à papoter de tout et de rien. »

Je ronchonnais.

« Ah pourquoi, on fait quoi là ? Arrête de la jouer sentimentale.

— Ok, ok, tu me comprends. J'en ai marre d'être la seule fille ici. Les mecs sont intenable et n'ont qu'une seule idée en tête, me coincer dans les vestiaires qui puent.

— C'est pas cool ça. Nota : surtout, ne pas rendre visite à Charlotte sur son lieu de travail.

— Je t'en veux pas. »

Je regardais autour de moi d'un air perplexe la réception avec mon minuscule bureau, les chaises élimées et les piles de vieux cartons poussiéreux, j'avais passé la matinée à les traîner dans ces fameux vestiaires. Mon patron, Derek Knight, alias "La Limace", s'était mis à éternuer et s'était barré, prétextant un rendez-vous urgent.

« Purée mais pourquoi j'ai accepté ce taf ? »

La voix cristalline d'Abbigail résonna à l'autre bout de la ligne.

« Adieu les brûlures de pizzas et le mal aux pieds. Bienvenue au pays du boulot pépère.

— Oh, ok. J crois pas qu'ce soit mon trip.

— Et ben reviens. Ethan a gardé ton tablier au cas où.

— Ne me tente pas.

— J'te jure que si ! »

Je fus interrompue par la porte qui s'ouvrit en grand. Un p'tit maigrichon à la démarche bizarre déboula, l'air mécontent.

« J'te laisse, j'ai du monde. À plus. »

Je raccrochais et affichais un sourire factice.

« Bienvenue chez Courier Express. Que puis-je faire pour vous ? »

Le mécontentement de l'homme grandit lorsqu'il s'approcha du bureau en agitant les bras, menaçant de faire tomber au passage des piles de cartons en équilibre précaire.

« Knight est là ?

— M. Knight est absent ce matin. Vous aviez rendez-vous ?

— Non. »

Il m'adressa un rictus derrière le bureau faisait office de réception.

« J'étais dans le quartier, j'me suis dit que j'allais passer saluer mon vieux pote. Il rentre bientôt ?

— Je n'en sais rien, je peux prendre un message si vous le souhaitez. »

Il haussa les épaules et contempla la pièce.

« J'attendrai.

— Hum, d'accord. Asseyez-vous je vous en prie. Excusez le désordre. »

Il ne bougea pas mais indiqua les cartons.

« C'est quoi c'bordel ? C'est en cas d'incendie ?

— Probablement. »

Je plaçais une mèche de cheveux qui s'était échappée de ma queue de cheval derrière mon oreille. « Ce sont les archives.

— Je vois. »

Il me regarda un peu trop longuement à mon goût.

« Vous avez du café ?

— Oh, bien entendu. »

Je me levais d'un bond et enfilais mes chaussures que j'ôtai une fois assise.

« Avec de la crème et du sucre ?

— Noir, ma belle. »

Son rictus était presque pire que son air renfrogné.

Je hochais la tête et trottinai dans le couloir en direction de la kitchenette. Il était rare que les clients restent plus que quelques minutes au bureau, ce mec me mettait mal à l'aise. Son air vicieux me rappelait la Limace, en pire.

Je constatais que le fond de la cafetière était entartré et pestait.

« Monsieur, je vais refaire du café, je vais devoir vous faire attendre. »

Je me retournais, l'homme était passé derrière mon bureau et regardait l'agenda sur mon ordinateur.

« Hé ! »

Je lâchais le paquet de café dans l'évier et me précipitais vers lui.

« Monsieur, vous n'avez pas le droit.

— Ah non ? Vous comptez m'en empêcher ?

— S'il vous plaît. Je me ferais un plaisir de vous fournir les informations utiles.

— Asseyez-vous ma p'tite souris. Je vérifie juste où est votre patron. Ça prendra qu'une minute. »

Son ton impérieux me contrariait fortement mais je n'en fis rien et tentais de m'interposer entre l'ordinateur et lui.

« Je viens de vous dire qu'il était à l'extérieur. »

L'homme croisa les bras sur sa poitrine dans une attitude qu'il considérait intimidante mais s'avérant comique. On aurait dit un T-Rex avec ses bras courts qu'il serrait à grand peine sur sa poitrine. Je réprimais un rire et sentis mes muscles se détendre et mon cœur reprendre un rythme normal.

« Asseyez-vous, je vous en prie, je vais faire du café, vous pourrez attendre tranquillement M. Knight. »

Nous nous dévisageâmes un long moment, il finit par céder.

« Très bien. Comme vous voudrez. »

Il passa à côté de moi et s'installa devant le bureau.

« Coriace la p'tite souris ? »

Je me mordis la langue in extremis. Je n'avais ni la taille ni le tempérament d'une souris mais il finit par se pousser, c'est tout ce qui

importait.

« Merci monsieur. »

Je retournais à ma cafetière tout en le gardant à l'œil, veillant à instaurer une certaine distance entre nous.

« Dites-moi gentille petite souris. Comment ça se fait que vous travaillez pour cette ordure de Knight ? »

Je m'étais souvent posée la question.

« C'est un bon poste, monsieur.

— Monsieur par-ci, monsieur par-là, c'est bien, petite souris. Une fille bien élevée avec de gros seins c'est rare de nos jours. »

Il gloussa et s'appuya contre le comptoir, visiblement amusé devant mon air horrifié.

Je ne savais que répondre. Il avait l'air de s'être un peu calmé, tant pis s'il fallait en passer par des commentaires salaces. Je me tournais et boutonnais mon chemisier. Je ne pouvais cacher complètement mon décolleté, hormis enfiler un col roulé, il devenait urgent de masquer ces quelques centimètres carrés dénudés.

Je mis la cafetière en marche et me tournais vers l'homme, il fouillait allègrement dans une pile de dossiers sur mon bureau.

« Monsieur ! Si vous persistez à fouiller, je devrais vous demander de partir. »

Il se figea et esquissa un rictus.

« J'aimerais bien voir ça, petite souris.

— Je ... si vous refusez de partir, j'appelle la police. »

Il rigola et laissa les dossiers en plan.

« Encore mieux. Vous expliquerez à votre patron pourquoi les flics ont débarqué au bureau. Prenez le téléphone, poursuivit-il, appelez-les. »

Mes jambes flageolaient. J'espérais que mon coup de bluff aurait fonctionné et que le mec aurait dégagé. Mais il n'était pas tombé dans le panneau, ce mec était plus chelou que prévu. D'après mon expérience, les seules personnes qui n'avaient absolument rien à craindre de la police étaient soit parfaitement innocentes, soit trempées dans des affaires louches jusqu'au cou, à mon avis, il était loin d'être innocent.

« Je vous en prie, murmurais-je, allez-vous-en. Je veux pas avoir de problèmes.

— Oh, j'aime bien vous entendre supplier, petite souris. Et si vous veniez me le demander de plus près ? J'obéirais peut-être, si c'est gentiment demandé. »

Il était hors de question que je m'approche de lui vu son regard lubrique. Il ne paraissait nullement intimidé par ma crainte ou ma colère et ne faisait pas mine de s'en aller. Je détestais me sentir sans défense, intimidée. Ma crainte se mua en colère, j'avais de plus en plus de mal à prendre sur moi. Le monde et la ville en général étaient probablement peuplés de crétins de son acabit. Des losers qui prenaient leur pied en effrayant les petites gens pour exister. Ça me rendait malade. Mais j'étais assez intelligente pour savoir que je ne devais surtout pas bouger, étant seule avec lui. Je restais plantée là, furax, ignorant son regard lubrique, l'air content de lui.

L'homme finit par soupirer, se leva d'un bond et se dirigea vers moi.

« Je commence à perdre patience, petite souris. Et si on prenait du bon temps en attendant ?

— Non, dis-je d'un ton délibérément léger alors que mes mains tremblaient. Vous feriez mieux d'y aller.

— Et pourquoi donc ? », il sourit, révélant une dentition atroce, il lui manquait des dents, celles restantes étaient carrément dégueulasses.

Je me hérissais et serrais les poings, essayant de me préparer à la suite des événements.

L'homme renifla comme s'il sentait ma peur. Il baissa la tête et avança d'un air pour le moins étrange.

Je tendis la main derrière moi et m'emparais de la cafetière sans le quitter des yeux.

Nos regards se croisèrent, nous nous jaugeâmes sans mot dire. Ça rigolait plus.

La porte s'ouvrit brusquement sur deux jeunes hommes tandis que je me préparais à une agression inévitable. Je poussais un cri de soulagement, stupéfaite et reconnaissante, pour la première fois de ma vie, de voir débarquer mes jeunes cyclistes.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? », demanda Braden, grand et maigre, ses

cheveux blonds lui tombaient dans les yeux.

« Le patron a été libéré ? », c'était Max, tout le contraire de Braden. Petit, râblé, crâne rasé et apparemment pas très futé.

« Oui, répondis-je d'une voix plus assurée. Monsieur souhaitait voir M. Knight mais je lui ai expliqué que j'ignorais l'heure de son retour.

— Désolé mec, répondit Max en donnant une claque sur l'épaule de l'étranger, égal à lui-même. Ce sacré Derek ne nous dit jamais rien. Il arrive et se barre sans crier gare. »

L'étranger les regardait les yeux ronds, ne sachant visiblement plus comment se comporter face à ces deux mecs. Dans leur tenue de travail – t-shirts et shorts moulant leurs corps minces et musclés –, ils ne faisaient pas le poids face à lui mais ensemble, ils pouvaient faire des ravages. Je voyais déjà comment les choses tourneraient, je poussais un soupir de soulagement en constatant qu'il jetait l'éponge.

« Dites à Knight que je repasserai, il a intérêt à être là.

— Bien monsieur. »

Il franchit la porte à pas lourds et nous jeta un regard noir.

« Quelle connerie. »

Une fois parti, je pris une profonde inspiration et me laissais glisser contre le mur, soulagée mais toujours tremblante à cause de la montée d'adrénaline.

« Sympathique, hein ? Braden haussa les épaules et se servit une tasse de café.

— Du café tout chaud ? On tombe à pique. »

Je hochais la tête. Il ne pouvait pas savoir à quel point.

« Vous avez besoin de quelque chose les gars ?

— Non, on a terminé notre tournée. On venait refaire le plein.

— Ok. »

Je pris place à mon bureau et appelais Abbigail.

« Charlotte, dieu merci. J'avais peur que t'aies trop de boulot.

— Désolée d'avoir raccroché comme ça. Y'a eu un p'tit problème.

— T'inquiète. Hé... ça va ?

— Ouais-ouais. »

J'enroulais une boucle autour de mes doigts, j'avais pas envie d'en parler.

« Tu sais pas mentir. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Hum... je te raconterai après. J'ai besoin de prendre l'air.

— T'es bizarre.

— Je me sens pas bien.

— Charlotte, tu me fais peur. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu sais ce mec chelou. Il m'a fichu la trouille.

— Pas qu'un peu. »

La voix familière de ma copine inquiète m'apaisait.

« C'est rien. Un connard de plus.

— Écoute, t'as une voix bizarre. Et si tu me rejoignais ?

— Tu bosses pas ce soir ?

— Je le préviendrai. Je dirai à Ethan que j'ai mes ragnagnas. »

Je souris.

« Ça marche toujours ce truc ?

— A tous les coups. Allez, dis-moi oui. »

Je ne voulais pas l'admettre mais j'avais grand besoin de passer une bonne soirée rigolote avec ma meilleure amie.

« Ok.

— Excellent. Je passe te chercher.

— On commande quelque chose et on regarde un bon film si tu veux.

— Peu importe. Ne t'inquiète pas pour ça, on va passer une soirée d'enfer, j'ai tout prévu.

— T'as tout prévu ? Tu penses toujours à tout.

— Oh, ma chérie, tu sais bien que je suis toujours partante pour m'amuser.

— Oui. On se retrouve chez moi dans une demi-heure.

— Je serai pile à l'heure. »

Ça ne m'étonnerait pas de la voir surgir avec des petites pendules

accrochées aux cheveux. Cette fille était une vraie fofolle.

Chapitre Deux

J'étais en peignoir dans ma salle de bain.

« J'ai pas envie de sortir finalement.

— Trop tard. Tu t'es douchée, je t'ai apporté de quoi t'habiller, lança Abbigail sur un ton n'admettant pas de réplique.

— Dans quoi je me suis embarquée ?

— Deux bières et un bon dîner. T'es vraiment une fille facile. »

Je gloussais.

« Tais-toi et ne change pas de sujet.

— Je change pas de sujet, je te passerai la bouteille de tequila que j'ai dans le sac si tu te maquilles sans rechigner.

— De la tequila ? Banco. »

Je levais les yeux au ciel et ouvris ma trousse de maquillage à la vitesse grand V.

« Charlotte Campbell, tu vas passer une super soirée avec ta meilleure amie. »

Abbigail me jeta un regard méchant, presque aussi impressionnant que celui d'un chat endormi.

« Ou pas.

— OK c'est bon t'as gagné. Ouvre cette bouteille, je suis à toi dans une seconde. »

Je battis en retraite dans la salle de bain, mis de l'eyeliner, du mascara et du rouge à lèvres, mes cheveux noirs retombaient en boucles sur mes épaules. Je m'adressais un bref regard dans le miroir, j'étais encore pâle à cause de la frayeur que j'avais eue au travail. Un petit peu de blush et le tour serait joué, j'avais toujours la peur au ventre.

Abbigail frappa à la porte ouverte, déposa une pile de vêtements près du lavabo et sortit sans un mot. Je souris, on s'adorait malgré nos petites prises de bec, grâce à elle je me sentais tout de suite mieux. Je passais vite fait les tenues en revue, Abbigail avait poussé le vice jusqu'à choisir mes dessous. Une si petite femme pouvait être aussi chiante ?

J'enfilais tout ce qu'elle m'avait apporté. Ma copine avait très bien choisi. Mes formes voluptueuses étaient mises en valeur, j'étais sexy, sans être vulgaire. Le petit haut noir laissait entrevoir ma bretelle de soutif selon ma position. Le jean faisait ressortir mes hanches et mes fesses quand je bougeais.

Je mis un peu de parfum, ôtais une peluche sur ma cuisse droite et sortis de la salle de bain.

« Bon sang, Charlotte, t'es canon. »

Abbigail endossait une mini robe dans laquelle j'aurais à peine pu rentrer une jambe, elle sautait de joie sur sa chaise, pas peu fière.

« Les mecs vont baver d'envie quand ils vont nous voir. »

Son enthousiasme était contagieux, je me sentais fin prête après un shot de la fameuse tequila. Ma journée de merde ne fut bientôt plus qu'un lointain souvenir, on termina de se préparer pour la soirée, on prit nos vestes et nos sacs et zou.

J'étais encore un peu sur les nerfs malgré le trajet en bus et la marche jusqu'au club, mais Abbigail avait insisté pour qu'on sorte. Si j'étais restée à maison, j'aurais broyé du noir en me repassant la journée en boucle. J'étais littéralement congelée en franchissant la porte mais j'étais contente.

Arrivées devant le club, il fallut prouver notre identité. Le videur nous reluqua vite fait et scanna les cartes qu'il tenait en main. Il passa ma carte d'identité vite fait en revue mais tiqua en examinant de près le permis de conduire d'Abbigail.

« T'inquiète, à cinquante balais tu passeras sans problème »,

marmonnais-je.

Abbigail passa sa main dans ses cheveux et adopta une position aguicheuse, en décochant son sourire le plus charmeur à l'armoire à glace qui se tenait devant nous.

« T'as raison. »

Le videur éclata de rire.

« Bonne soirée Mesdames. »

J'entraînais mon amie à l'intérieur après cette petite démonstration de séduction.

« Viens. Tu jetteras ton dévolu sur un mec à l'intérieur. »

La blondinette esquissa un sourire.

« Oui c'est sûr, mais il était super sexy.

— Il t'a tapé dans l'œil.

— Je dirais pas non.

— Oh bon sang. Allons boire un verre avant que tu m'énerves. »

Nous éclatâmes de rire et nous frayâmes un passage parmi la foule afin de trouver une place au bar.

« Tu crois pas qu'il a froid toute la nuit dehors en T-shirt à manches courtes ? »

Je haussais les épaules et tendis un billet de 20 \$ à l'attention du serveur.

« Possible. Ils doivent faire des pauses.

— Hmm. Je devrais peut-être aller masser ses biceps pour lui tenir chaud.

— Du calme Abbigail. Arrête la tequila. J'avais oublié que ça te rendait particulièrement dévergondée.

— J'suis pas bourrée. C'est juste que je suis en manque de mec depuis quelques semaines. »

Je rigolais, pris mon verre et passais en revue le premier étage du club. Une petite estrade occupait le mur du fond, ils avaient installé les platines d'un DJ au lieu du groupe habituel. L'espace devant l'estrade faisait office de piste de danse, la soirée ne faisait que commencer et il n'y avait pas encore grand monde. La plupart étaient au bar, ils attendaient que la soirée

démarre et repéraient d'éventuels partenaires. Certains montaient au premier étage, l'atmosphère était plus lounge là-haut.

« Hé, pourquoi ça s'appelle "La Cave" ? C'est au premier et y'a des fenêtres.

— Comment veux-tu que je sache. Par ironie ?

— Si c'est le cas, c'est complètement débile.

— Ha-ha. On s'en fout. Arrête de ne trouver que des défauts et allons danser.

— Ok. De toute façon je crois que c'est pas maintenant qu'on va nous offrir un verre. »

Je m'écartais sur ma gauche tout en regardant derrière moi en direction du bar et le percutais de plein fouet. Je me tournais en percutant un mec, un liquide glacé arrosa mon T-shirt.

« Merde », je poussais un cri.

Nos regards se croisèrent, on éclata de rire.

« Désolé »

Il passa sa main sur son torse musclé, désormais trempé.

« Je faisais pas attention.

— C'est de ma faute, insistais-je. Je me plaignais du fait que personne ne m'offre un verre mais c'est désormais chose faite. »

Je regardais sa boisson de plus près et reniflais.

« De la bière brune apparemment. »

Le mec sourit, j'oubliais mon T-shirt mouillé et ma gêne. Il était vraiment canon. Grand et baraqué comme le videur en plus jeune, il devait avoir dans la trentaine, des yeux sombres, un visage carré et une barbe naissante, des cheveux longs et bouclés sur un cou massif.

« Attention, faites vos jeux rien ne va plus. »

Je souris. Mignon, agréable et drôle ? Waouh.

« Je vis dans un rêve. Tout est possible.

— Tant que tu évites les portes peintes sur les parois rocheuses, tout va bien. »

Il sourit, des petites rides se formèrent au coin de ses yeux. J'avais l'impression que mon corps se réveillait après un long sommeil.

« Je m'en souviendrai, dis-je en mordant ma lèvre inférieure. J'aimerais t'offrir un verre pour me faire pardonner, si j'arrive à choper un serveur.

— Marché conclu.

— Je préfère ça, lança Abbigail, elle nous avait rejoint et s'était immiscée dans la conversation, elle me tendit une serviette.

— Ok, dit-il en lui adressant un signe de tête et en se tournant vers moi. Trois verres s'il vous plaît. »

Le temps que le serveur nous serve, le club était plein à craquer. Le mec s'appelait Sam Connor, Il bavardait avec Abbigail, j'essayais de pas trop le dévisager mais j'avais du mal. Le type portait un jean délavé et un T-shirt à manches longues qui faisait ressortir sa poitrine musclée, la vue était plus qu'agréable. Sa manière de me dévisager et de me reluquer compliquait les choses. On était visiblement attirés l'un vers l'autre mais on la jouait cool.

Entre deux coups d'œil, je me faisais violence pour ne pas lui parler. Impossible d'aligner deux mots quand je trouvais un mec attirant. En général j'avais plutôt confiance en moi ou je parvenais à donner le change mais je perdais tous mes moyens devant un mec très séduisant. Le charme de Sam faisant de plus en plus d'effet, je me terrais dans le silence et restais muette comme une carpe.

Il passa le plus clair de son temps à discuter avec Abbigail, ses jacasseries interminables me sauvaient littéralement la vie. Elle me connaissait par cœur et savait pertinemment ce que cachait mon apparente tranquillité, elle ne tenta pas de draguer Sam comme elle l'aurait fait avec un mec semblable en temps ordinaire. Elle se moquait de la musique, de la foule et des boissons vraisemblablement coupées avec de l'eau.

J'étais irrésistiblement attirée par la large poitrine de Sam et son visage viril à couper le souffle. Fallait pas charrier, je savais apprécier un beau mec quand j'en voyais un, mais aucune douceur n'émanait de sa personne. Il incarnait la virilité à l'état pur avec son regard perçant et ses mâchoires carrées, mon cœur s'emballait.

Mais Sam avait la tête ailleurs. Il scrutait la salle, ne s'attardait sur personne en particulier, comme s'il cherchait quelqu'un du regard.

Je terminais mon cocktail et parvins enfin à articuler deux mots, ma voix

essayait de couvrir la musique.

« Sam, t'es venu seul ? »

Il me regarda droit dans les yeux, comme s'il était surpris par ma question.

« Oui. J'étais avec... euh, des amis mais ils sont partis.

— Oh, ok. »

Oui je sais. Pathétique. Entre mon attirance et son changement d'attitude notoire – je l'intéressais, et puis soudain, plus rien – j'avais du mal à tenir un discours cohérent.

Abbigail me regarda avec pitié et secoua la tête.

« On danse ? C'est l'endroit idéal, non ?

— Bien sûr », dis-je, pas emballée du tout.

Sam était partant.

« Bonne idée. »

Il termina sa bière, pris nos verres et les déposa sur le comptoir.

« Après vous, mesdemoiselles. »

Elle prit ma main et m'entraîna au beau milieu de la foule sur la piste. Je décochais un sourire à Sam pour m'assurer qu'il nous suivait bien et la laissais m'entraîner.

Abbigail s'arrêta une fois au beau milieu de la foule. Une musique au rythme rapide débuta, elle sautillait, excitée comme une puce.

« J'adore ! »

Je me mis à rire.

« Tu dis ça à chaque chanson. »

— J'ai beaucoup d'amour à donner, abrutie. »

Elle commença à se dandiner et agiter ses bras. J'étais sur le point de la rejoindre lorsque je m'aperçus que Sam n'était plus derrière nous.

« Il est passé où ? »

Abbigail haussa les épaules.

« J'sais pas. Légèrement grossier, tu trouves pas ?

— Faut croire. »

Je dansais en rythme en pensant à Sam. C'était malpoli d'être parti

comme ça sans rien dire. Il s'était pourtant montré courtois. Je décidais de laisser tomber. Il avait dû croiser une bombasse et préférait danser avec elle.

J'avais cru, quand on s'était mutuellement aspergés de bière, qu'il y avait un petit quelque chose entre nous mais son attitude prouvait que mon instinct m'avait encore une fois trompé.

A chaque fois que j'essayais d'aller de l'avant, de faire quelque chose qui me rendait heureuse, ça marchait pas. Mauvais karma. Trop de mauvaises décisions par le passé. Trop de mauvais garçons.

« Hé. »

Abbigail agita sa main devant mon visage.

« Allo Charlotte, ici la Terre.

— Oui. Désolée.

— Qu'est-ce qui te prend ? T'as l'air ailleurs.

— Ouais, je broyais du noir.

— Interdiction de broyer du noir. Y'a plein d'autres mecs canons ce soir. Choisis et fais-toi plaisir. »

Je souris.

« C'est pas mon style, Abbigail.

— Dommage », dit-elle à voix haute pour que j'entende.

Des souvenirs me revenaient en mémoire, je ravalais mes larmes.

« Merde, je crois que j'ai besoin d'un autre verre.

— Prends-en deux ; je reste remuer mes fesses ici.

— Des fesses, où ça ? », dis-je en souriant.

Elle me fit un doigt d'honneur, je rigolais et me frayais un passage jusqu'au bar parmi la foule de danseurs. Un couple se dégagea en titubant en se tenant l'un l'autre, je sautais sur un des tabourets restés vacant.

« Qu'est-ce que je vous sers ? demanda le serveur.

— Deux tequila, s'il vous plaît.

— La meilleure ?

— La normale ça ira, répondis-je en priant pour que mon estomac ne me joue pas de tour. Avec du citron vert et du sel.

— Ça roule. »

Il me fila mes shots, je payais et le remerciais. Je m'envoyais le premier vite fait ; je sirotais le second en zieutant le club. Il était encore tôt mais des couples bien torchées dansaient collés serrés, certains s'étaient réfugiés dans des coins tranquilles pour se rouler des pelles voire plus, dans un cas du moins.

Je pivotais sur le tabouret et étais en passe de commander un autre verre lorsqu'une main imposante se posa sur mon épaule.

« Tu m'invites ? »

Je levais les yeux, sous le choc mais agréablement surprise.

« Salut, Sam. »

Il se pencha et murmura en chatouillant mon oreille.

« Tu m'as manqué. »

Je riais, ma bonne humeur remontait en flèche.

« J'espère bien. Tiens, finis le mien. »

Il le finit cul sec sans me quitter des yeux.

« Merci.

— Y'a pas d'quoi. Ça faisait trop de toute façon.

— T'aimes pas boire ?

— J'fais pas le poids, avouais-je. Avec l'alcool j'veux dire, pas niveau "poids", évidemment. »

Je me maudis intérieurement. Il valait mieux que je la ferme.

Sam rit bêtement et me reluqua.

« Moi j'aime bien. Beaucoup même, dirais-je. »

Je rougis et détournai le regard.

« Qu'est-ce que tu fabriques assise toute seule ? T'aimes pas danser ?

— Si. J'avais envie de faire un break. De reprendre courage.

— Je t'offre un verre et on y retourne ?

— Pourquoi pas. Tu vas encore disparaître cette fois-ci ? »

Il sourit.

« Ouais, désolé.

— Y'a pas d'mal, répondis-je en haussant les épaules.

— C’était impoli de ma part. Mais j’ai croisé quelqu’un que je ne voulais surtout pas manquer. Je sais pas où j’avais la tête.

— Oh. Je te pardonne. »

Sam fit signe au serveur et darda ses yeux sombres et perçants sur moi.

« Parfait. J’aime bien les femmes qui pardonnent. C’est les seules avec lesquelles je m’entends. »

On éclata de rire, je lui donnais une tape sur l’épaule, étonnée par ses muscles saillants. On discuta un peu, je me rendis compte que mon instinct avait vu juste. Il existait une attirance manifeste entre nous. Quelque chose d’inexplicable, comme si nos corps se connaissaient. Une attraction fatale et puissante. Il était charmant et marrant, pas vantard, il me plaisait.

Le serveur nous tendit deux shots. Sam trinqua avec moi et descendit le sien d’un trait. Je fis de même, je savourais cette chaleur qui descendait dans mon ventre et me montait à la tête, en plus de l’attirance grandissante, le tout faisant un mélange détonnant.

Sam lâcha des billets sur le comptoir et tendit sa main. Je la pris, nous rejoignîmes la foule des danseurs. La première chanson était rapide, toujours la même rengaine, la vie, les amours, s’éclater. On dansa ensemble. J’étais impressionnée par la vivacité et la grâce dont Sam faisait preuve pour un mec de son gabarit. Je m’attendais à ce qu’il soit du genre réservé sur la piste mais il se jetait à corps perdu dans un style déjanté que j’avais du mal à suivre. J’adorais voir son corps élancé et musclé se déhancher en rythme.

« C’est vachement connu ? », murmura-t-il à mon oreille.

Il montra les gens autour de nous en train de chanter.

« Oui, tu la connais pas ?

— Non. Pourquoi, c’est grave ? », il m’attrapa par la taille et me fit virevolter.

J’éclatais de rire, mes cheveux volaient, la boîte tournait, je me serais crue dans un manège.

« Oui, ça passe à la radio et à la télé à tout bout de champ. Ça s’appelle “Full Dark.” T’habites dans une grotte ou quoi ? »

Sam me lâcha, le contact de sa main me manqua immédiatement.

« Si on veut », répondit-il d’un ton énigmatique.

J'allais le taquiner sur le fait qu'il fasse autant de mystères lorsque la musique passa à une nouvelle chanson, plus lente, un rythme latino sensuel.

Sam m'attira contre lui, je me demandais ce que je préférais : ses hanches plaquées contre les miennes ou son sourire amusé. Tandis que nous dansions, en épousant nos mouvements sans mot dire, je réalisais que c'était un moment rare. Je mesurais un mètre quatre-vingts, des formes voluptueuses, il était rare que je me sente déstabilisée par qui que ce soit. Mais c'était pourtant le cas. Vu la taille et la carrure de Sam, je me sentais fragile entre ses bras, et j'aimais ça.

Il nous fit traverser la piste, glissant gracieusement parmi les couples de danseurs. Son corps dégageait une chaleur incroyable, semblable à un feu qui crépite. Je faillis pousser un gémissement lorsqu'il glissa sa cuisse musclée entre mes jambes. Sam bandait et n'avait aucun scrupule à me le faire savoir.

Je le regardais en souriant, l'air intrigué. Il ne dit rien et m'attira contre lui jusqu'à ce que mes seins se plaquent contre sa poitrine, nos cœurs battaient à l'unisson.

Mon corps réagit en se contractant, ma température montait crescendo. On aurait dit qu'on avait allumé un interrupteur, je me sentais vivante comme jamais. Je penchais ma tête en arrière et entrouvrait les lèvres.

Sam saisit l'occasion, sa bouche se plaqua sur la mienne, ses lèvres étaient douces et insistantes à la fois. Son baiser montait crescendo. Nos lèvres et nos dents s'entrechoquaient. C'était pas du tout romantique mais c'était le meilleur baiser que j'ai jamais échangé. La musique et la foule avaient disparu, plus rien n'existait hormis Sam qui m'embrassait, blottie dans ses bras.

Ça ne me ressemblait pas. Je n'étais pas le genre de fille à sortir avec un étranger rencontré en boîte. Mais Sam m'excitait, je pensais à la suite. Des baisers, peau contre peau, du plaisir.

Chapitre Trois

Une demi-heure après, nous étions dans un taxi, en direction de mon appartement. Une fois le slow terminé, Sam et moi nous séparâmes à contre cœur, à peine assez pour pouvoir discuter toutefois. Nous retrouvâmes Abbigail, centre d'attention d'un groupe de mecs mignons. Elle me regarda et nous souhaita de passer une bonne soirée, et me demandait de l'appeler le lendemain matin.

Toujours euphorique après ce premier baiser, je me sentais légère comme une bulle en sortant de boîte avec Sam. Il héla un taxi, monta après moi et me demanda d'indiquer mon adresse au chauffeur. Inutile de la jouer timide ou de feindre la surprise. J'avais une envie folle de lui, je réfléchis à toute allure, je pouvais tout arrêter mais j'avais vraiment très envie d'aller plus loin.

Sam me prit dans ses bras dès qu'on se remit à bouger. Il enfouit son nez dans mon cou, dans mes cheveux trempés de sueur. Il léchait ma sueur, je gémissais et m'accrochais désespérément à lui.

« J'ai jamais fait ça de ma vie, murmurais-je, me parlant à moi-même.

— Ne t'inquiète pas ; tout va bien se passer. J'ai pioché des idées sur Internet au cas où on serait à court. »

Je pouffais de rire et passais ma jambe sur la sienne, me collant contre lui. J'inspirais profondément, il sentait l'après-rasage, le savon, la peau. Le mélange parfait entre fraîcheur et douceur, cette odeur si caractéristique synonyme de désir et virilité.

« Sam, qu'est-ce qu'on fabrique ? On fait quoi là exactement ?

— Là, lança-t-il d'une voix rauque traînante, on est assis dans un taxi qui avance à l'allure d'un escargot. »

Je soupirais, je glissais lentement les doigts sur sa poitrine, j'aimais sentir son torse velu sous le coton.

« Tu sais très bien ce que je veux dire par là.

— Charlotte, je sais pas comment j'en suis venu à me retrouver avec une femme aussi splendide que toi mais je n'ai pas envie de me poser la question. Je savoure cet instant, et j'espère que ce qui en découlera sera prometteur pour toi et moi.

— Ah bon, et c'est quoi la suite ? Tu vois ça comment ? »

Il jeta un regard au chauffeur qui semblait se désintéresser totalement de notre petite conversation, ou du moins, feignait de l'être. Sam effleura mon oreille de ses lèvres.

« La suite c'est qu'on va monter chez toi, je vais te déshabiller et t'embrasser partout. A commencer par ses longues magnifiques jambes. »

Il se mit à caresser ma cuisse histoire de confirmer ses intentions.

« Et après ? »

L'excitation rendait ma voix rauque et presque inaudible.

« Tu pourras me déshabiller une fois que mes lèvres auront découvert ton corps.

— Si j'veux, répondis-je en enfouissant mes doigts dans ses cheveux bouclés.

— Je te laisserais me toucher si t'es une fille bien sage.

— Mmm. Et c'est quoi pour toi une fille bien sage ?

— Elle doit se montrer patiente. Être excitée au point de partir au quart de tour, mais savoir prendre son temps, savourer cette attente insoutenable.

— Quelle attente ?

— Moi, ma bite enfoncée en toi, mes mains sur ton corps, ma langue qui t'explore, qui te fait jouir. »

Ses paroles explicites me choquaient et en rajoutaient à cette conversation érotique en diable. Je frottais mes cuisses l'une contre l'autre

en sentant l'excitation monter. Je m'installais sur ses genoux, il ressentait la même chose que moi en pareille situation. Je n'avais jamais éprouvé de désir pareil, l'espace d'un instant, je m'imaginai en train de le chevaucher et jouir dans le taxi – peu importait qui pourrait voir ou entendre. Sam prit mon menton dans sa main et me sourit d'un air entendu.

« N'oublie pas, Charlotte. Patience. »

Je mordis ma lèvre et scrutais ses yeux sombres.

« Pourquoi me faire ça, Sam ? »

— Je ne fais strictement rien, dit-il d'un air résolu. C'est toi. Tu es si sexy que j'aimerais te dévorer. Mais je vais te déguster comme un excellent whisky, à petites gorgées, jusqu'au bout de la nuit. »

Je poussais un gémissement devant son regard intense et ses mots crus.

« Qui es-tu ? »

Il rit et m'embrassa.

« Ce soir ? Le plus heureux des hommes. »

Personne ne m'avait jamais parlé de la sorte. Même l'homme qui m'avait pourtant juré de m'aimer ne m'avait jamais fait sentir aussi belle et désirable. J'étais heureuse comme jamais, ça irait encore mieux quand on arriverait à mon fichu appartement.

Le trajet en taxi ne prit pas bien longtemps mais sembla durer une éternité. Sam paya le chauffeur et nous montâmes.

Je ne perdis pas de temps à allumer la lumière. Les volets étaient ouverts et le clair de lune éclairait suffisamment. Ça devait convenir à Sam puisqu'il ne dit pas un mot et m'entraîna dans ma chambre, séparée du reste de la pièce par un paravent. Je semais au passage mon sac, mes chaussures et mes vêtements, je touchais le bord du lit, je passais mes bras à son cou et l'attirais doucement contre moi, remerciant Abbigail en mon for intérieur pour m'avoir choisi ce ravissant ensemble de lingerie. J'y aurais jamais pensé mais Sam était si sexy et canon que mes dessous devaient être à son image, même si mon corps, lui, n'était pas parfait.

Apparemment mes courbes ne le gênaient pas le moins du monde. Il m'effleurait sans relâche, comme s'il ne savait pas par où commencer. Je m'emparais de sa chemise mais il attrapa mes poignets et les leva au niveau de la tête de lit.

« Qu'est ...

— Chut, dit-il d'une voix rauque. Laisse-moi faire. »

Il me tenait fermement mais ne me lâcha pas, jusqu'à ce que je hoche la tête en signe d'assentiment. Il avait de la force mais était attentionné ; c'était érotique au possible.

Sam baissa la bretelle de mon soutien-gorge et déposa un baiser sur ma peau nue. Il déposa de légers baisers, dans le creux de mes seins et mon cou. Sa masse de cheveux bouclés chatouillait mon visage alors que sa bouche se posait sur mon oreille, il léchait mon pavillon. J'avais envie de lui dire sur le ton de la plaisanterie qu'il avait pris la mauvaise direction, mais je décidais de le laisser jouer à son petit jeu – du moins, un moment.

Il lâcha mes poignets mais me fit comprendre de les laisser au-dessus de ma tête, j'obéis. Sam sourit, visiblement satisfait et descendit sur mon corps. Il effleura mon décolleté et m'embrassa sur la bouche. Sa langue s'insinua entre mes lèvres, je les entrouvris et le laissais faire. Le baiser se fit plus passionné et plus tendre, il recula et suçota ma lèvre inférieure.

« Tu te mords souvent la lèvre, tu sais ? », je hochais la tête.

— Tu l'as déjà fait trois fois. Ça me donne envie de t'embrasser. C'est intentionnel ? »

Je secouais la tête et me cambrais tandis que son doigt glissait dans mon soutien-gorge, son ongle court égratignait mon mamelon.

« C'est bien ce que je croyais. C'est hyper sexy, alors dorénavant, tu feras ça que devant moi, ok ? »

Je réprimais un rire. J'essayais d'arrêter de me mordre la lèvre depuis que j'étais enfant mais sans succès. Personne n'avait jamais trouvé ça sexy. Le dernier homme à m'avoir fait la réflexion avait trouvé ça complètement idiot, un manque de confiance en soi. Ce qui ne fit qu'accentuer mon habitude, bien évidemment.

Les témoignages de possessivité de Sam me gênaient et m'excitaient à la fois. Comment ne pas être excitée qu'un homme tel que lui veuille bien de moi ?

« Tu penses trop ; je le vois dans tes yeux. Ne t'inquiète pas. J'ai un remède très spécial pour tout te faire oublier. »

Et c'est ce qu'il fit. Il descendit les bonnets de mon soutien-gorge, suçota

mon mamelon, il le prenait dans sa main et le caressait. Il fit de même avec l'autre, passant de l'un à l'autre, il suçait et mordillait jusqu'à ce que je sois haletante et que je frotte mes jambes l'une contre l'autre.

« Mmm, dit-il visiblement satisfait. Nous y voilà. »

Sam se pencha derrière moi, m'aida à dégrafer mon soutien-gorge et me rallongea en s'assurant que mes mains soient bien placées au-dessus de ma tête. Dans cette position, je ne pouvais pas le toucher, ma poitrine ressortait avantageusement.

Il s'allongea près de moi, enfouit son visage dans mon cou et glissa une main entre mes jambes.

« Tu sais, il y a plusieurs façons de faire l'amour. Je ne parle pas de position ou d'acte en particulier. Je veux dire par-là qu'il existe différentes approches. Comme ce besoin de résultat où chacun essaie de faire son possible pour atteindre l'orgasme. »

Sam écarta les doigts et mes jambes par la même occasion.

« Et puis il y a le sexe combatif, comme une lutte, mais en plus intime. »

Il glissa un doigt dans mon slip et s'arrêta en sentant que je mouillais.

« Il y en a bien d'autres mais permets-moi de pratiquer mon préféré, celui qu'on est en train de vivre. »

Il écarta mon slip et le retira.

« J'adore donner et prendre. Non pas dans la logique banale du donnant-donnant. »

Son doigt glissa le long de ma fente, envoyant des étincelles de plaisir dans mon corps.

« Ce que je veux dire par-là, c'est que j'aime donner *et* prendre. »

Son gros doigt effleura mon clitoris, je poussais un gémissement.

« Si tu es d'accord, je vais te donner du plaisir et prendre le mien. Je ne ferai rien de bizarre ou qui te fera mal, je te promets que tu vas savourer chaque instant. »

Il introduisit un doigt en moi, à l'endroit qui était le plus sensible, à l'entrée de la vulve.

« Tu peux parler si tu veux », ajouta-t-il.

« Euh, on pourrait... enfin, tu comprends ? »

Il partit d'un petit rire et me lécha le cou.

« Bien sûr. Faut bien rire un peu non ? »

Son doigt s'enfonça plus profondément, je me contractais.

« Ok. »

Pour être franche, s'il m'avait dit de mettre la tête dans le feu j'aurais dit oui, si c'était pour savourer ce plaisir intense qui montait lentement.

« Tu en es sûre ? C'est moi qui décide si tu es d'accord. Je donne les directives, tu n'as qu'à te laisser aller.

— Oui, ok. Comme tu voudras. J'ai juste envie... Non j'ai envie de toi. Tout de suite. »

C'était la vérité, toute crue, je n'aurais jamais imaginé dire une chose pareille vu la situation. Mes expériences sexuelles précédentes s'apparentaient plus à des tâtonnements timides qu'à un désir torride. Mais avec lui je me sentais femme, je ne n'avais pas honte, ça coulait de source.

Sam sourit, se redressa, enleva sa chemise et la jeta par terre. Il prit quelque chose que je ne vis pas dans la poche de son jean et le posa sur la table de chevet à côté de nous. Il s'allongea à côté de moi et baissa sa braguette.

Un cri primitif et animal méconnu sortit de ma poitrine. Je serrais les poings au-dessus de ma tête pour m'empêcher de le toucher.

Sam descendit son jean et s'en débarrassa, dévoilant un corps sublime. Il ne portait pas de slip, il était totalement nu. Comme je le soupçonnais, il était hyper bien foutu et super bien monté.

Je regardais son membre énorme les yeux ronds, il palpait pour me faire signe.

« Oh », fut tout ce que je fus capable de répondre.

Sam me sourit de l'air arrogant de l'homme sûr de lui, qui le sait et en est fier. Mais je ne pouvais pas lui en vouloir. Si j'étais aussi canon que lui, je passerais mon temps à déambuler à poil, tous les mecs seraient à mes genoux.

« Oh oh tout bien réfléchi, je crois que je peux difficilement refuser. »

Je rigolais et haussais les épaules.

Sam me fit pivoter et baissa mon slip sur mes jambes. Il s'allongea sur

moi, me couvrait comme jamais. Il pesait une tonne mais j'aimais la sensation de ses muscles sous sa peau douce et de chaleur qui émanait de son corps.

Son visage était à un centimètre du mien, il me regardait intensément.

« Tu sais à quoi j'ai pensé la première fois que je t'ai vue ce soir ?

— Cette idiote a renversé mon verre ?

— Non. Oui, mais ça c'était avant que je te vois. »

Je souris.

« Dis-moi. »

Il plaça ma jambe de façon à ce qu'elle soit derrière mon genou, dans cette position, son sexe s'appuyait contre le mien.

« J'ai cru à un rêve. Une hallucination.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai vécu toute ma vie dans cette ville pourrie et j'ai jamais rien vu d'aussi beau.

— Sam, t'es à poil dans mon lit. T'as pas à te justifier. »

Il était super sérieux.

« Je suis sincère. C'est pas pour me vanter. J'ai eu envie de toi à la seconde où je t'ai vue. Toi aussi d'ailleurs.

— Oui mais t'es parti et je ...

— Je sais, excuse-moi. Je pensais pas revenir et tomber sur toi. J'avais un plan bien précis en tête mais te sentir si proche, si douce, si chaude, m'a mis la tête à l'envers. »

Je repensais à ce qu'il avait dit dans le taxi et j'écarquillais les yeux.

« Ça te pose toujours problème ?

— Au lieu de te savourer, je crois que je vais te dévorer. Je vais me délecter de toi et on verra bien. »

Il ondula légèrement entre mes cuisses, je poussais un cri lorsqu'il effleura mon clitoris.

« Ton plan me convient à merveille.

— Mmm. C'est trop bon. T'as envie de quoi ?

— J'ai envie de te toucher, murmurais-je, un peu gênée.

— Ok, à condition que tu t'arrêtes quand je te le dirai.

— Ok. »

Je baissais mes bras et fléchis mes doigts engourdis. Je fourrais mes mains dans ses longs cheveux bouclés dans son cou, effleurais ses omoplates et des muscles dont j'ignorais le nom. Ne pouvant aller plus bas dans cette position, je glissais les doigts sur la courbe de ses bras. Il se colla contre mes épaules, m'octroyant plus d'amplitude.

Je glissais les doigts sur les poils de sa poitrine, je sentis quelques cicatrices ici et là, je lui poserai la question ultérieurement. Tandis que mes mains le découvraient, ses hanches se plaquèrent contre les miennes, son gland se pressa contre ma vulve.

J'étais au paradis, mon cerveau, lui, avait encore un semblant de raison.

« Sam, attends. Tu as ...

— Merde, j'ai failli oublier. Tu vois l'effet que tu me fais ? »

Je souris et changeais de position afin qu'il puisse prendre le nécessaire sur la table de chevet, l'emballage lança un éclair au clair de lune.

Sam m'embrassa de nouveau une fois le problème du préservatif résolu. Nos langues se mêlèrent, sa barbe naissante m'égratignait légèrement.

Je poussais un gémissement et m'agrippais à ses épaules.

Sam m'embrassa et recula afin de me regarder droit dans les yeux. Son membre s'enfonçait tout doucement, se frayait un passage, me dilatait. J'étais prête, plus que prête même, il me pénétrait millimètre par millimètre, sans me quitter des yeux.

J'étais bouleversée par l'intensité de cette invasion de belle taille et son regard de braise. Il poursuivit sa pénétration tandis que j'enfonçais mes ongles dans sa peau. Son membre impressionnant me pénétra pendant ce qui me parut une éternité, ne me laissant qu'une petite seconde pour m'y habituer, avant de s'arrêter. Il se retira très doucement et répéta la scène à plusieurs reprises. Des gouttes de sueur perlaient sur ma peau, mon corps se contractait sur lui sans relâche. Il poursuivit ses assauts délicieusement langoureux jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Toutes mes terminaisons nerveuses étaient à bout.

« Sam, soufflais-je, il avait compris mais refusait de céder.

— Je donne et je prends, Charlotte. T'étais d'accord. »

Je serrais les dents et fermais les yeux. J'avais dit oui. Ce serait certainement magnifique. Mais je sentais ses muscles se contracter pour essayer de garder son self-control, je sentais qu'il ne tiendrait pas longtemps. Je hochais la tête d'un signe d'encouragement tout à fait involontaire, et enroulais mes bras autour de sa taille. Il se glissa entièrement en moi, j'ondulais des hanches et me cambrais en contractant mes muscles internes le plus ardemment possible.

Sam se figea.

« Diabolique », fut tout ce qu'il fut en mesure de murmurer, il s'agita en moi et accéléra l'allure. Il menait la danse, donnait de violents coups de boutoir qui me tiraient des miaulements. Nos corps étaient plaqués l'un contre l'autre, un minimum de self-control ou de règles était parti à vau-l'eau.

La force de l'orgasme me déchira violemment, je hurlais, mes mains s'agitaient frénétiquement sur son dos. Sam gloussa et continua. Plus sauvagement et toujours plus vite. C'était ma punition pour ne pas avoir respecté les règles de son petit jeu et j'adorais ça. Un second orgasme me parcourut, encore plus fort, plus puissant que le précédent, je n'avais plus conscience de quoi que ce soit, hormis de ces sensations entêtantes qui me submergeaient.

Sam commença à changer d'allure, ne me laissant jamais le temps de m'adapter à son rythme. Il s'agrippait à mes fesses et me clouait contre lui. Il finit par ralentir lorsque je hurlais assez fort pour réveiller les voisins mais il ne s'arrêta pas pour autant.

Ce qui me permit de souffler un instant, ce que je fis, haletante.

« Oh bordel.

— T'aimes ça ?

— Oh oui.

— Moi aussi. T'es trop belle quand tu jouis.

— Tu veux dire toute rouge et en nage ?

— Oui. »

Je secouais la tête et enfouis mon visage dans son cou, j'écoutais les

batttements de son cœur tandis qu'il ondulait des hanches.

« On continue, Charlotte ?

— Oui. Après une petite pause. »

Sam me pénétra à nouveau profondément en me regardant droit dans les yeux.

« Même pas en rêve.

— Mais...

— Tu as promis de me laisser faire. T'as vraiment envie que j'arrête ?

— Non, répondis-je en toute franchise. J'aimerais que tu ne t'arrêtes jamais. »

Il passa tendrement sa main derrière ma tête.

« Je ressens exactement la même chose. »

Sa main glissa le long de mon corps, il effleurait mes courbes.

« Mon dieu, tu es parfaite. »

Il repartait dans ses délires mais je m'en fichais. Et en dépit de mes protestations, peu importait que je sois au bord de l'épuisement. Chaque pénétration me procurait une énergie nouvelle, l'excitation montait crescendo. La nuit promettait d'être très longue, j'avais hâte de voir ce qu'il me réservait d'autre.

Chapitre Quatre

Je me réveillais, j'avais étrangement chaud. En général, le matin j'étais blottie sous mes couvertures car j'avais froid, peu importe le temps qui régnait. Il faisait toujours froid dans mon appartement, même au printemps, la faute à une mauvaise isolation et un chauffage vieillissant.

Pourquoi étais-je si bien alors qu'un simple drap recouvrait ma nudité ? Mon cerveau se mit en branle, je me tournais pour identifier la provenance de ma source de chaleur. Sam dormait sur le côté, un bras replié sous la tête, le visage enfoui sous un halo bouclé. Son torse – bon sang, ce torse de folie – se soulevait et retombait imperceptiblement et je réprimais un cri de joie. J'avais cru rêver. Mais il était bel et bien réel.

Je parcourais son corps élancé des yeux, heureuse de le contempler sous le rai de lumière qui filtrait par la fenêtre, tombant tel un spot sur sa perfection masculine. Le drap recouvrait ses hanches, mes doigts me chatouillaient, j'avais envie de le descendre pour révéler le reste de son anatomie tandis que des réminiscences de la nuit passée envahissaient ma mémoire.

« La vue te plait ? demanda-t-il sans ouvrir les yeux.

— Pardon. Désolée. Je croyais que tu dormais à poings fermés.

— J'ai le sommeil léger.

— Mmm », répondis-je, distraite par sa magnifique silhouette. Je m'installais sur un coude et m'enroulais dans le drap.

« Arrête de gigoter.

— Comment tu sais ce que je suis en train de faire ? T'as les yeux fermés. Puisque tu veux tout savoir, je me prépare pour que tu me défonces à nouveau.

— Je sais. Bonne idée.

— Quoi ? »

Il ronchonna d'un air amusé et finit par ouvrir ses grands yeux bruns.

« Devine. »

Je rigolais tandis qu'il me sautait dessus, passant de la décontraction la plus totale pour passer rapidement à l'action, j'eus presque du mal à suivre.

Sam envoya valdinguer le drap et monta sur moi. Son membre lourd et épais pesait entre mes cuisses, tous mes doutes concernant mon haleine matinale et les imperfections visibles s'évanouirent, emportés par les souvenirs du plaisir passé et du désir à venir.

Nous nous embrassâmes brièvement, sa bouche descendit sur mes seins. Il lécha mes tétons à plusieurs reprises sans s'arrêter de bouger. Je me tenais fermement à l'une de ses épaules, je sentais la masse de muscles sous sa peau tandis que son torse glissa entre mes jambes qu'il écarta.

« Oh Sam, t'es pas obligé...

— Chut. J'en ai envie, c'est moi qui décide.

— Mais...

— Inutile de tergiverser, Charlotte. Je sentis son souffle sur mon sexe et me tus. Tu me donnes du plaisir et moi je ne t'ai encore rien fait. »

Quelques réponses me vinrent à l'esprit mais ses lèvres au contact de mon intimité eurent raison de moi, je laissais tomber et succombais au plaisir qu'il me procurait sans relâche.

Je me contorsionnais si violemment que Sam dut immobiliser ma hanche pour que je tienne en place. Sa langue était un instrument de torture exquis, il me procurait orgasme sur orgasme, sans me laisser l'atteindre vraiment. Un bruit ébranla la quiétude de la chambre tandis qu'il enfonce deux doigts dans ma vulve toute chaude.

J'ouvris les yeux et regardais autour de moi, incapable d'identifier sa provenance. Sam arrêta son cunnilingus, son téléphone sonnait, pas le mien.

Il marmonna sans arrêter sa caresse :

« Tu peux me passer mon téléphone ? Il est près de ta tête. »

Je farfouillais sur la table de nuit et le trouvais, je lui tendis ce bruyant perturbateur d'un sale air qui se mua en sourire tandis qu'il caressait mon clitoris.

Sam fit glisser son doigt sur l'écran et m'intima l'ordre de me taire tandis qu'il portait le téléphone à son oreille et aboya un « Ouais ? ».

Je le regardais en soupirant. Sa peau bronzée resplendissait sous le soleil matinal, ses yeux sombres lançaient des éclairs tandis qu'il continuait de me toucher tout en écoutant l'interlocuteur à l'autre bout de la ligne.

« J'ai pas oublié, je m'en tape. »

Il marqua une pause et m'adressa un clin d'œil.

« Ok. J'arrive dès que possible. Couvre-moi. »

Il raccrocha sans saluer et posa le téléphone sur le lit.

« Mmm, on en était où déjà ? »

J'éclatais de rire.

« Tu dois pas y aller ? »

— Oui. Immédiatement. »

Je fis mine de m'asseoir mais il me repoussa doucement mais fermement. Sa bouche se plaqua sur mon corps, mes doigts de pieds frétilaient.

« Sam, stop, criais-je. T'as un rendez-vous vachement important qui t'attend. »

Il me regarda, les cheveux en pleine figure.

« Très. »

— Tu ne ferais pas mieux d'y aller ?

— Ouais. »

Il me lécha à plusieurs reprises.

« Ch'uis vachement pressé. »

Il me branlait sauvagement, je me cambrais illico.

« Sam ! »

— Quoi ? », ses doigts faisaient des cercles sur mon clitoris hyper sensible. Je poussais un gémissement et me débrouillais pour sortir un :

« Non, rien.

— Ah, super, t'as enfin compris. »

J'avais envie de rire mais c'était impossible. Il était ridicule mais je m'en fichais. S'il tenait à arriver en retard et passer sa journée entre mes jambes, libre à lui, je serais bien bête de m'en priver.

Lorsque Sam partit enfin, il me fallut une bonne heure pour sortir du lit. Je me douchais et m'habillais, savourant mon corps endolori après une nuit et une matinée torrides, une agréable léthargie due à un manque de sommeil, pour de bonnes raisons.

Je me traînais dans la cuisine en peignoir et me plantais devant mon réfrigérateur l'espace de quelques minutes. La faim s'empara soudain de moi, je pris des œufs et me préparais une omelette. J'allumais la télévision et regardais les stupides infos locales tout en cuisinant, un sourire béat aux lèvres. Mon plat prêt, je m'assis avec un grand bol de café et m'attaquais à l'omelette moelleuse tout en savourant lentement mon café.

Mon petit déjeuner englouti, je pris mon téléphone dans mon sac, j'avais trois messages. Les deux premiers étaient d'Abbigail, le premier pour me dire qu'elle était bien rentrée et le second pour me dire que je devais certainement être fort occupé avec Sam. Vu l'heure à laquelle elle l'avait laissé, je devais avouer qu'effectivement, je n'avais pas vu le temps passer.

Mais le troisième message m'ôta mon sourire. C'était mon chef, la limace. Il m'appelait pour me dire d'être à l'heure lundi, je frissonnais rien qu'en songeant au bureau et à ce qui s'était passé hier. J'avais presque oublié le comportement de cet homme vulgaire qui m'avait fichu une telle frousse, tout me revenait d'un coup.

« Relax », dis-je dans mon appartement vide. C'était qu'un sale con. Inutile de s'alarmer. »

Le verbaliser ne me rassurait pas pour autant. De par mon instinct ou mes expériences passées, j'avais toujours subodoré que Courier Express

était une boîte louche, ce mec n'y était pas totalement étranger.

Lorsque j'allais chez le psychologue, j'avais appris que mon sentiment de crainte était fondé et censé. Ce qui voulait dire que j'étais en mesure de ressentir qu'une situation partait de travers, mais que je pouvais également réagir de façon excessive. Toute la difficulté résidait à doser ma réaction face à la dangerosité de la menace potentielle.

D'un autre côté, le mec s'était montré menaçant, y'avait pas à tergiverser là-dessus. La situation se serait envenimée si les garçons n'avaient pas débarqué. C'était clair comme de l'eau de roche. Mais pourquoi ? Que comptait-il faire de ces informations ? J'en avais pas la moindre idée.

Il était peut-être fâché pour une raison valable. Je travaillais chez Courier Express depuis quelques mois et il n'y avait jamais eu d'incidents, il s'agissait d'un simple manque de bol. Une vieille connaissance de Knight qui avait voulu essayer d'intimider une femme vulnérable. J'étais bien placée pour savoir que les mecs de son genre étaient légion.

Mon rythme cardiaque accéléra et le contenu de mon estomac fit mine de ressortir tandis que je réfléchissais à tout ça. Je me fis violence pour retrouver mon calme et poursuivre ma routine habituelle. Sans aucune information probante, je devais lâcher du lest. Rester en alerte, ne pas être obsédée. Sur mes gardes, mais pas parano.

Heureusement, ça fonctionnait. Je baissais les yeux et ouvris mon poing fermé sur le bol, tout en respirant doucement.

J'irai au travail lundi, normalement. Je parlerai de la visite de cet homme à Knight et en resterai là. Tout se passera bien. Je me répétais les mots mentalement, comme une prière, jusqu'à ce que je me sente détendue.

Je pris quelques minutes le temps de nettoyer, me remis au lit et appelais Abbigail.

« Charlotte ! J'attendais ton coup de fil. Dis-moi que tu m'as appelé pour une bonne raison. »

Je rigolais.

« Oui, en effet.

— Oooh, je connais cette voix.

— Non, pas du tout.

— Si si si. T'as la voix d'la fille qui a passé la nuit à baiser.

— J'ai pas la voix d'la fille qui a passé la nuit à baiser.

— Oh que si. Je le sens, je le sais.

— Arrête tes conneries, Abbigail.

— Oh euh. Allez raconte, comment s'est passée ta soirée ?

— Bien...

— Aha ! Tu vois ? Alors, qui c'est qui a raison ? »

Je rougis et levais les yeux au ciel.

« Personne. Arrête, tu sais que je déteste ça.

— Non. Allez, je veux connaître tous les détails. C'était comment ?

— Bien.

— *Bien* ? Mon œil. Je suis rentrée seule ; je veux tous les détails.

— Tu veux tout savoir, hein, espèce de dépravée ?

— Non, juste en gros. C'est un bon coup ? Il est bien monté ? Oh, je suis sûre que oui.

— Abbigail ! T'es d'une vulgarité.

— Peu importe. C'est pas moi l'excitée dans cette affaire. Tu pars de la boîte avec un parfait inconnu et tu te laisses démonter par tous les orifices, espèce de traînée. »

J'arborais un large sourire.

« Plutôt deux fois qu'une. »

Elle éclata de rire et nous finîmes à rire comme des malades, à reprendre notre souffle en se tenant le ventre.

Il nous fallut un certain temps pour récupérer, Abbigail était encore essoufflée en reprenant sa conversation.

« Putain de merde, Charlotte. Tu sais bien que je plaisante. Je suis vraiment contente de te savoir heureuse.

— Effectivement », dis-je, c'était la vérité. Le moment de panique passé, j'étais bien déterminée à me concentrer sur le positif, et pas le négatif.

« Je suis fière de toi, poursuivit Abbigail. Ça fait longtemps que t'avais pas fait un truc ou vu quelqu'un qui te plaisait vraiment.

— Oui, je sais. Et ça fait du bien. Merde, c'est vrai, j'ai sauté sur Sam

mais je regrette rien. Et je suis sûre qu'il s'en fiche. »

Elle grommela.

« Oh, j'en suis sûre. Il est sexy en diable.

— Abbigail, t'as même pas idée à quel point.

— Ok, ok. Stop. J'ai menti. Je veux pas savoir. Je risquerais d'être jalouse.

— Pourquoi ? C'est pas comme si t'avais pas le choix. T'avais une foule de mecs autour de toi quand je suis partie.

— Oui mais rien d'intéressant.

— Et le videur ? Je croyais que t'allais tenter ta chance avec lui plus tard.

— J'ai essayé mais je me suis plantée. Je l'ai vu à l'intérieur quelques secondes s'éloigner avec un mec mais il est jamais revenu.

— Dommage. Tu sors ce soir ?

— Bien sûr. On restera pas éternellement jeunes, bêtes et jolies. »

Je me mis à rire.

« T'as en partie raison. Toi tu resteras éternellement bête.

— Ta gueule. Je présume que tu viens pas ?

— Ouais. Tu me connais, une sortie par semaine me suffit amplement.

— Est-ce que ton grand brun sexy te tient compagnie ?

— Non. Enfin, je crois pas.

— Vous en avez pas parlé ?

— Pas vraiment. Il était à la bourre. On s'est filé nos numéros mais on n'a pas prévu de rendez-vous.

— Un rendez-vous ? Pour quoi faire un rendez-vous ? Appelle-le juste pour qu'il s'occupe de toi.

— Arrête. C'est pas son genre. Ça a l'air d'être un type bien. Ça pourrait aller plus loin qu'un simple coup d'un soir.

— Oh oh. Parle-moi de lui. Qu'est-ce que t'aimes chez lui, à part son beau cul.

— Plein d'trucs. Il est intelligent. Et marrant.

— Ok. Et il bosse dans quoi ? Il habite où ? Quel âge il a ?

— J'en sais rien, j'en ai pas la moindre idée, je sais pas trop.

— Oui, je vois que vous avez créé des liens très forts et beaucoup

échangé sur vos vies respectives.

— Salope. Je vais raccrocher. »

Abbigail éclata de rire.

« Désolée, je te taquine. S'il te plait, appelle-le et demande-lui de sortir avec toi.

— Peut-être. Mais pas aujourd'hui. J'ai des tonnes des trucs à faire. Une bonne sieste me ferait le plus grand bien.

— Ne tarde pas trop, Charlotte. Je te connais. »

C'était vrai, elle me connaissait mieux que moi-même. Mais elle ne pouvait pas comprendre ce qui se passait entre Sam et moi. Je ne me l'expliquais pas mais quelque chose me disait qu'on avait beaucoup à apprendre l'un de l'autre.

Normalement, j'aurais été gênée de coucher avec lui dès le premier soir, mais ce n'était pas le cas.

Et vu son agréable au revoir et sa réticence à quitter mon appartement, je savais qu'il ressentait exactement la même chose. On avait immédiatement accroché et je ne comptais pas le laisser me filer entre les doigts. Sans parler du fait que je n'avais jamais eu d'orgasmes aussi puissants. Il faudrait vraiment être débile pour laisser filer un mec pareil. Je découvrirai où il habite et ce qu'il fait bien assez tôt. Je savais qu'on avait tous les deux envie de se revoir, c'était déjà pas mal pour le moment.

Chapitre Cinq

Lundi, j'arrivais au travail vers sept heures, comme la limace me l'avait demandé. Il faisait d'habitude l'ouverture mais avait rendez-vous en ville, avait-t-il dit. J'ouvris la porte, entrais, coupais l'alarme et préparais le bureau pour la journée.

Je compulsais le cahier des tâches à effectuer pour la journée lorsque le téléphone sonna.

« Courier Express, à votre service ?

— Charlotte ? Ici James Kent.

— Bonjour Dr Kent. Comment allez-vous ?

— Bien, merci, mais je suis un petit peu ennuyé. Max devait passer il y a une demi-heure de ça retirer un colis urgent.

— Oh, je suis désolée. Je viens d'arriver.

— Ça va aller. Vous pouvez l'appeler de ma part ? Il s'agit d'un colis assez important.

— Oui bien sûr je comprends. Vous pouvez rester en ligne le temps que je l'appelle ?

— Bien sûr. »

Je le mis en attente et fis défiler ma liste de contacts. Max était du genre stupide mais était en général à l'heure. Surtout avec le Dr Kent. C'est un client régulier qui utilisait nos services plusieurs fois par semaine. Je me demandais quel type de colis un médecin a besoin d'envoyer à une

fréquence aussi élevée mais il était poli, agréable, payait toujours ses factures, c'était le principal.

Le téléphone perso de Max tomba directement sur sa messagerie, son téléphone professionnel chargeait sur le comptoir derrière mon bureau, je n'avais aucun moyen de le joindre.

« Dr Kent ? Je suis sincèrement désolé mais je n'arrive pas à joindre Max.

— Je vois. C'est vraiment un problème, Charlotte. Ce colis doit être livré le plus rapidement possible.

— Donnez-moi vingt minutes. Je vais m'assurer qu'il parvienne à destination d'une manière ou d'une autre. »

Il se tut quelques secondes et laissa échapper un bruit indéterminé.

« D'accord. J'ai un patient, je laisserai le colis à la réception. Je compte sur vous.

— On ne vous laissera pas tomber Dr Kent. Courier Express vous remercie pour votre confiance.

— Oui, très bien. Ok. Je vous laisse le soin de gérer.”

— Bien sûr monsieur. »

Nous nous saluâmes et je raccrochais. J'essayais de contacter Max à plusieurs reprises mais sans succès. J'essayais même d'appeler Knight, mais son téléphone ne répondait pas. En temps normal je me serais fait du mauvais sang et me serais posé des questions mais j'étais encore sur mon petit nuage après la nuit passée avec Sam, je me sentais déterminée et sûre de moi. Il ne me restait qu'une chose à faire.

Heureusement que je portais un pantalon confortable ; je mis le téléphone sur messagerie, fermais la porte et me dirigeais dans la réserve à vélos. J'en détachais un et montais dessus en vacillant.

Tout en parcourant tranquillement la ruelle, j'essayais de me souvenir de la dernière fois où j'avais fait du vélo. Ça faisait un bail. Mais sans voiture et sans argent pour prendre un taxi, c'était le vélo ou le bus, je n'avais pas le choix.

J'avais réussi à triompher du trajet de dix minutes jusqu'au cabinet du docteur. Je récupérais le colis sans incident – ce qui me valut un regard

étrange de la part de la standardiste qui ne s'attendait probablement pas à ce que son colis soit récupéré par une fille rondelette – et me rendis à l'adresse de destination.

Tout se passait bien jusqu'à ce que je doive grimper une colline escarpée. La rue débouchait sur un grand carrefour et je craignais de devoir affronter la circulation à une heure de pointe. Un moment d'hésitation suffit à me désarçonner. Je chutais lourdement de côté, m'égratignais la main que j'avais tendue pour amortir ma chute. Je me redressais en pestant.

Une voiture s'arrêta à côté de moi et un homme âgé me regarda d'un air inquiet pour voir si tout allait bien.

« Tout va bien merci. C'est juste mon orgueil qui en a pris un coup. »

Il hocha la tête, remonta sa fenêtre et repartit. J'étais embêtée. Si j'avais été une faible femme, il m'aurait probablement proposé son aide. Mais d'un autre côté, plus vite je me relevais et plus vite j'essaierai d'oublier toute cette histoire, mieux ce serait.

Une douleur fulgurante me traversa la hanche en me levant. Je fis deux pas hésitants vers le vélo et le redressait. Le colis était toujours bien attaché mais un coin était abîmé et tordu.

Je tournais à l'angle de la prochaine rue, appuyais le vélo contre un poteau. J'examinais le cadre et les pneus, je pensais que tout allait bien jusqu'à ce que je regarde le colis. La paume de ma main était éraflée et ça me brûlait tandis que je tendais la main vers le coin abîmé du carton.

J'enlevais la saleté, regardais par le petit trou, essayant de voir si le contenu était cassé mais

impossible de savoir. Je ne savais pas quoi faire. Nous n'étions pas censés ouvrir les colis mais je devais vérifier si quelque chose était endommagé, de toute façon j'étais déjà en retard.

Imaginant que le docteur Kent apprécierait le soin apporté à son colis, je retirais la bande de scellement. Il y avait exactement la même dans le kit de secours, je le refermerais ici-même.

À l'intérieur du colis, trois tonnes de papier étaient enroulées autour de quelque chose qui semblait cassé en mille morceaux. J'étais désespérée en le défaisant, il contenait un sac plastique rempli de... comprimés ?

Ça ne rimait à rien. Pourquoi le docteur utiliserait un service de livraison par coursier pour envoyer un gros sachet de comprimés ? Ils étaient tous identiques et y'en avait des centaines, si ce n'est plus.

J'essayais d'y voir clair et réalisais que j'étais en pleine rue passante avec un tas de comprimés dans la main. Merde. Je glissais les comprimés et l'emballage dans la boîte, refermais le tout et entamais la descente.

Je n'étais pas familière des procédures médicales mais j'étais quasiment certaine qu'il était illégal de transporter de tels médicaments. Le Dr Kent en envoyait fréquemment ? Max, son coursier habituel, était au courant ? Et Knight ?

La douleur liée à ma chute était reléguée tout au fond de mon esprit, tandis que je repensais aux derniers évènements au bureau. Les pièces du puzzle s'imbriquaient peu à peu. Même le mec étrange de vendredi dernier ne me paraissait plus si incongru. Tout comme le changement fréquent d'attitude et l'emploi du temps pour le moins bizarre de la limace.

Une fois les pièces en place, je restais pétrifiée sur le trottoir. Mon patron se servait de son bureau et de mes collègues comme couverture pour transporter de la drogue. S'il le faisait pour le Dr Kent, il devait le faire pour d'autres clients. Il devait parvenir à écouler ses matières illicites dans toute la ville.

Mon ventre se noua, je luttais pour me tenir droite. Je trempais là-dedans. J'avais répondu au téléphone, tout préparé et encaissé l'argent.

Je dus me faire violence pour ne pas vomir. L'air frais me parut soudain chaud, j'avais envie de me planquer à l'ombre. Mais c'était impossible. Parce que je me trouvais en possession d'un colis bourré de drogue. En plein milieu de la matinée, au vu et au su de tout le monde.

Je paniquais, la peur me submergeait par vagues. Je devais appeler la police, donner les preuves, témoigner, faire quelque chose, n'est-ce pas ?

Je serais forcément licenciée. Et probablement arrêtée. J'étais née dans cette ville, je savais pertinemment que le trafic de drogue était aux mains de la pègre. Des histoires semblables à la mienne arrivaient constamment, des gens naïfs qui atterrissaient en prison ou se faisaient buter pour avoir trempé là-dedans.

Je repensais à y'a un an de ça, la dernière fois où j'avais éprouvé cette

terreur insondable. J'étais dans cette voiture, tremblante de peur. Je poussais un cri étouffé, me recroquevillais, priant pour que ça se termine.

J'en tremblais encore en y repensant. Je ne voyais et n'entendais plus rien tandis qu'une vague d'hystérie me submergeait. J'essayais de me remémorer des étapes, recroquevillée pour refouler la panique, sans succès. Je me cramponnais au poteau, fermais les yeux et m'y agrippais, en attendant que ça passe.

Ce qui fut le cas, comme à l'accoutumée. J'ignorais combien de temps j'étais restée là ni combien de personnes m'avaient vue mais je m'en fichais. J'étais en nage, je respirais profondément. La douleur de ma main et ma hanche était lancinante ; je parvins à prendre sur moi et avancer.

Je guidais le vélo en bas de la colline et remontais dessus. Je pédalais un moment sans vraiment savoir où j'allais, je réalisais soudainement que j'étais en train de rejoindre le lieu de livraison. Je devais avouer à ma grande honte que j'étais infiniment soulagée. Je me raccrochais à de vagues éventualités. Je m'étais peut-être trompée sur toute la ligne. Je n'étais pas experte en trafic de drogue. Ce à quoi s'adonnait le Dr Kent était peut-être parfaitement explicable et légal. Pourquoi l'accuser sans savoir, qui étais-je pour me permettre de l'accuser ?

Arrivée à la fameuse adresse, je m'étais persuadée que tout allait bien. J'ignorais cette petite voix qui me mettait en garde, qui me traitait d'idiote et de lâche. Une femme grande et pâle prit le colis en me regardant à peine, heureusement. Je récupérais le bon de livraison et repartis sur le trottoir. Je remontais sur le vélo et roulais doucement jusqu'au bureau en faisant très attention, concentrée sur la route devant moi.

De retour au bureau, je me préparais à affronter Knight mais le bureau était aussi vide que lorsque je l'avais quitté. Toujours mal-en-point, j'allais dans la salle de bain, mis de l'eau sur mon visage et examinai mes blessures. Ce n'était que de simples égratignures, seul témoignage de cette horrible matinée.

Je m'assis à mon bureau et vérifiais les messages. Ô chance : rien ne nécessitait mon attention immédiate. Brad et les autres coursiers ne tarderaient pas à arriver, je préparais tout à leur attention, enchaînant les tâches automatiquement sans y penser.

Lorsque les mecs arrivèrent en plaisantant comme à l'accoutumée, j'avais de nouveau le cœur gros. Je ne pouvais pas faire semblant. Je ne pouvais pas ignorer qu'un truc clochait ici. Je me fichais de qui était là ou si les coursiers étaient aussi ignorants que moi en la matière mais je ne voulais pas qu'ils soient dans une situation dangereuse à cause de moi. Je devais leur faire part de ce que j'avais fait.

« Brad, tu peux me rendre un service ? »

— Tout ce que tu voudras, répondit-il en tripotant une pièce de son vélo, en constante amélioration.

— J'ai un truc super urgent à faire. Tu peux me garder le bureau quelques heures ? »

Il hocha la tête.

« Rester le cul collé sur la chaise et regarder ces pourris se taper tout le travail ? Putain oui. »

Je souris, malgré moi.

« Merci. Je fais au plus vite.

— Prends ton temps. Je vais m'asseoir ici, me faire les ongles ou chatter sur Facebook. C'est bien c'que tu fais toute la journée n'est-ce pas ?

— Oui. Exactement. »

Je ris faiblement, pris mes affaires et sortis. Un commissariat de police était situé non loin de mon arrêt de bus, je marchais d'un pas vif, les yeux au sol. J'aurais des ennuis si quelqu'un apprenait que j'avais mouchardé, je ne faisais pas cas des gens autour de moi et percutais un passant de plein fouet.

Je vis ses pieds une seconde avant de heurter son dos, on faillit tomber tous les deux. Sa grande silhouette musclée arrêta mon élan tout net, je reprenais mon équilibre lorsqu'il se retourna et éclata d'un énorme rire.

« Tu t'fous d'ma gueule ou quoi ? »

Je restais bouche bée un long moment, sous le choc.

« Sam ? »

Ses lunettes teintées masquaient ses yeux bruns, mais son nez bien droit et son visage m'étaient familiers. Tout comme ses cheveux bouclés sur ses oreilles et dans son cou, en bataille et très sexy.

« Charlotte, tu me suis dans toute la ville pour me faire tomber ou quoi ? »

Il m'enlaça étroitement et me fit presque décoller du sol.

« T'aurais dû m'appeler. »

Ce petit moment passé avec lui me faisait chaud au cœur, je respirais son odeur.

« Qu'est-ce que tu fais là ? À part encombrer tout le trottoir avec ta grosse carcasse.

— Je crois me souvenir, murmura-t-il à mon oreille avant de me lâcher, que t'as plutôt apprécié mon gros... truc. »

Je rougis et lui donnais une tape sur le bras, je grimaçais, la paume de ma main me faisait mal. « Aïe. »

Sam prit ma main et la regarda.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça va ?

— Ça va, je me suis pris une petite gamelle.

— T'as besoin d'un pansement ?

— Non ça va je t'assure. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je pourrais te poser la même question. »

Il me regardait de la tête aux pieds, je haletais presque. La chaleur et le désir que j'éprouvais pour lui faisaient oublier tout le reste.

« Je, euh, je me baladais, je travaille dans le quartier.

— Ah.

— Et toi ?

— Oh, j'attends quelqu'un. J'ai pas trouvé plus près pour me garer.

— Oui, y'a jamais de place ici.

— Oui. »

Il était vachement évasif. Mais peut-être que je me faisais des idées. J'allais pas dire à ce mec canon qui m'avait procuré du plaisir des heures durant que j'étais en train de filer au commissariat pour leur faire part de mon implication dans ce que je croyais être un crime. Ça n'avait rien de très sexy.

« En tout cas, je suis content de t'être rentré dedans. Ou plutôt, que tu

me sois rentrée dedans. De nouveau.

— Vraiment ?

— Oui, je comptais t'appeler aujourd'hui mais j'étais occupé. Je me disais qu'on devrait se revoir. Un vrai rendez-vous cette fois. »

Je souris.

« Avec grand plaisir. »

Il remplaça une mèche de cheveux derrière mon oreille.

« Tu es libre demain soir ?

— Oui. »

Je m'attendais à ce qu'il me propose quelque chose pour le week-end prochain mais j'étais secrètement contente qu'il ne souhaite pas attendre aussi longtemps. Je n'avais pas envie d'attendre moi non plus.

« T'es sûre ? T'as pas besoin de consulter ton agenda ou autre ?

— Non. Ma vie sociale n'est pas si remplie que ça.

— Ok. On dîne ensemble ? Je passerai te prendre à dix-neuf heures.

— Ça me va.

— Génial. »

Nous restâmes plantés là à nous dévisager un instant. La situation était étrange, j'allais à un premier rendez-vous avec quelqu'un avec qui j'avais déjà couché. J'étais plus que partante, en le regardant. Vendredi soir il était habillé comme un mec normal qui va en boîte, jean propre et chemise près du corps. En plein jour, il portait une veste avec un pantalon noir et une chemise classique. Le col ouvert laissait entrevoir les poils de son torse, je me rappelais la sensation quand j'avais passé mes doigts dedans.

« Hum... je crois que je dois y aller, dis-je enfin.

— Oui. »

Il se baissa et m'embrassa sur la joue. Je fermis les yeux une seconde et savourais le contact de ses lèvres sur ma peau.

« A demain.

— Oui. »

Je restais plantée là.

« C'est vraiment dommage que je doive y aller. T'es vraiment belle », dit-

il.

Je savais qu'il mentait. J'avais les cheveux en bataille, mes vêtements étaient sales et froissés suite à ma chute de vélo. Mais c'était gentil, je lui souris.

« À plus tard, Sam.

— Absolument. »

Il posa sa grosse main sur mon épaule une fraction de seconde et poursuivit son chemin en direction du commissariat, vers sa destination finale. Je le regardais un moment, la sensation de bouffée de chaleur et l'excitation de notre conversation s'amenuisaient tandis que sa silhouette disparaissait.

Complètement déboussolée, je réalisais que je n'étais absolument pas en état de parler aux flics ou à qui que ce soit d'autre. Si j'entrais les voir dans cet état, ils me mettraient en cellule ou me foutraient dehors. Je devais réfléchir et me préparer. Je réalisais que j'essayais de gagner du temps, j'avais beaucoup à perdre si j'agissais à mauvais escient. Je jetais un dernier regard derrière moi, me dirigeais vers l'arrêt de bus et rentrais chez moi.

Chapitre Six

Le lendemain au travail j'étais sur les nerfs. Je sursautais dès que la porte s'ouvrait ou que le téléphone sonnait, j'avais mal dormi la nuit dernière, j'avais examiné la situation sous tous les angles, à essayer de trouver la solution idéale qui n'existait pas. Lorsque Knight arriva j'avais les nerfs en pelote, mais je fis comme si de rien n'était.

« Bonjour, dis-je en me levant pour lui préparer un café, comme chaque matin.

— Y'a des trucs importants ?

— Non. Mais... j'aimerais vous parler de quelque chose.

— Ok. Apportez-moi mon café dans mon bureau. Je vous appellerai quand je serai prêt, dans une heure environ. »

Ceci étant dit, il s'éloigna pesamment dans le couloir et claqua la porte de son bureau, c'était vachement impoli, même venant de la limace.

Je versais une quantité prodigieuse de sucre dans son café, le remuais, je me demandais comment l'aborder. Je pouvais très bien aller droit au but et l'accuser d'être impliqué dans un trafic de drogue. Je pourrais peut-être le faire avouer en étant moins directe.

Je partis d'un rire sarcastique. Non mais oh, je me prends pour Veronica Mars et Nancy Drew ou quoi ?

Le truc c'était que je n'avais pas la moindre idée de ce dans quoi je m'étais fourrée, je ne pouvais m'adresser qu'à la police. J'apportais son café à la limace, retournais à mon bureau mais ne fis pas grand-chose.

Knight me demanda de venir en hurlant de l'autre côté de sa porte fermée. Je me demandais pourquoi il n'utilisait pas son interphone, pourtant à portée de main.

Je mis le téléphone sur répondeur et y allais en me mordant violemment la lèvre. Je frappais et ouvris la porte.

« Fermez la porte et asseyez-vous, Charlotte. »

C'est ce que je fis, je m'assis au bord de sa chaise pliante en métallique faisant office de "siège visiteur."

« Racontez-moi ce qui s'est passé hier avant de tenter de justifier votre attitude.

— Je... et bien je suis arrivée tôt comme vous me l'aviez demandé. Le Dr Kent m'a demandé où en était l'enlèvement de son colis parce que Max était en retard. J'ai essayé de le trouver mais...

— Stop. J'ai rien à foutre de cet étourdi de coursier. Expliquez-moi pourquoi ce bureau est resté fermé toute la journée.

— Quoi ? J'étais tellement occupée à répéter le petit discours que j'avais préparé que j'en oubliais ce qu'il disait. Oh. Justement, c'est lié. »

Il soupira, et pinça ses lèvres fines.

« Parfait. Je vous écoute. »

J'avalais péniblement.

« Comme je vous l'ai dit, j'ai essayé de trouver Max mais sans succès. Le Dr Kent s'impatientait. Je ne voulais pas courir le risque de perdre un client aussi important, je lui ai dit que je m'en occuperai.

— C'est ce que vous avez fait ?

— Oui.

— Comment ?

— Il n'y avait personne ici, j'ai emprunté un vélo et me suis occupée de la livraison personnellement. »

Il bondit, rouge comme une tomate.

« Vous avez fait quoi ?

— J'ai pris le colis et je l'ai livré. Un peu en retard certes, mais c'était mieux que rien. »

Je n'aurais su dire ce que signifiait l'expression de Knight, mais ça

n'augurait rien de bon. Une veine saillait sur son front, je reculais instinctivement.

Je me rendis subitement compte qu'il s'était levé, Knight regarda son bureau et se rassit, le visage aussi rouge qu'une tomate.

« Ok. Et après ?

— À mon retour, je... me sentais pas très bien. Les garçons sont arrivés, je leur ai demandé de répondre au téléphone, je suis rentrée chez moi, j'étais malade. Je suis désolée, je sais que j'aurais dû vous appeler mais je... »

Je tendis les mains devant moi en le regardant. Mon dieu il était furax. La fumée lui sortait quasiment des oreilles.

« Avez-vous la moindre idée de ce que vous avez fait, Charlotte ?

— Oui. Non. Je suis désolée. Je savais pas comment faire, j'ai fait de mon mieux.

— Vous n'êtes pas là pour faire des livraisons, vous êtes secrétaire.

— Je sais. Ça ne se reproduira plus. Je vais essayer de trouver une solution pour le cas où cette situation se reproduirait. Peut-être instaurer une règle comme quoi les garçons doivent être forcément joignable ? J'y réfléchirai.

— Bon sang j'en ai rien à foutre pour le moment. S'il était arrivé quoi que ce soit à ce colis, j'étais ruiné vous comprenez ?

— Oui, murmurais-je, bien que sa question n'attende aucune réponse de ma part.

— Il s'agit de... euh... »

Il marqua une pause et cherchait ses mots.

« Question d'assurance. Si vous ne pouvez pas vous montrer responsable, je me verrais contraint de réfléchir à votre devenir au sein de la société.

— Oui monsieur. Je comprends.

— Bien. Il se racla la gorge à plusieurs reprises. Et au boulot. J'ai à faire. »

Je me levais et hochais la tête avant de reprendre mon poste, les jambes tremblantes. Lorsque je me rassis, je m'aperçus que le téléphone de Max

était toujours en charge, il n'était toujours pas là.

Essayant d'oublier la confrontation avec Knight, j'ouvris l'agenda. Les livraisons effectuées d'ordinaire par Max avaient été refourguées aux autres mecs. Bizarre. S'il était malade ou avait démissionné, pourquoi Knight n'avait rien dit ?

J'étais sur le point de le lui demander lorsqu'une idée tenace me vint à l'esprit. La réaction disproportionnée de la limace, la disparition mystérieuse de Max. C'était forcément lié à la drogue ; la coïncidence tombait à pic. Ce qui voulait dire que mon patron *était* impliqué. Et qu'il connaissait le contenu du colis que j'avais livré par accident. Mais il n'était pas au courant de ma chute ni que j'avais vu le contenu du colis, il n'avait aucune raison de suspecter que je savais dans quoi il trempait. Du moins, je l'espérais.

Mon premier instinct fut de détalier. De prendre mon sac et me casser d'ici. Mais ça aurait mis la puce à l'oreille de Knight. Je songeais appeler Abbigail, mais je n'avais pas envie qu'elle trempe dans ce merdier. Je savais qu'elle me dirait de laisser tomber ce boulot et les flics avec et de me barrer. Elle me dirait que ma sécurité passait avant tout, ce qui était vrai – jusqu'à un certain point. Si je ne racontais pas ce que j'avais vu minute par minute, ça barderait pour moi.

Une nouvelle crise d'angoisse montait, je devais l'enrayer. Je devais prendre le temps de décider calmement quoi faire. Tout se passerait bien si seulement je parvenais à me calmer suffisamment et réfléchir calmement.

Mais la journée ne se prêtait pas à la quiétude ou à la réflexion. En l'espace de quelques minutes, je fus si occupée que j'eus à peine le temps de déjeuner et me rendre aux toilettes. On aurait dit que les modifications d'emploi du temps effectuées par la limace avait chamboulé tout le monde, un gros accident au centre-ville achevait de planter le merdier. Il nous manquait un coursier, on était deux fois plus occupés que d'habitude pour un mardi.

Je passais le restant de la journée au téléphone, essayant d'honorer nos livraisons et de satisfaire la clientèle. Knight ne m'était bien évidemment d'aucune aide. Les rares occasions où il émergeait de son bureau, il mettait un point d'honneur à ignorer mes demandes d'aide et repartait à ses foutues occupations. Il se rendit deux fois aux archives, fit une longue pause

cigarette et passa plusieurs longs coups de fil, il avait bossé un minimum.

A la fin de la journée j'étais vidée. Je me souvins que j'avais rendez-vous avec Sam à mi-chemin de mon trajet en bus. Je devais annuler. Je n'avais pas envie d'aller diner. Mais au fond de moi, mon orgueil me disait de ne pas annuler. J'avais envie de sortir avec un mec canon et oublier tous mes soucis. De plus, j'allais pas prendre de décisions ce soir. Autant prendre du bon temps tant que j'en étais capable.

Totalement convaincue, je me douchais et me changeais rapidement, j'étais assise dans ma plus belle robe et mes talons lorsque Sam sonna à mon appartement. Je lui demandais s'il voulait entrer mais il me répondit qu'une réservation nous attendait.

Je descendis et montais dans sa voiture, la berline noire près de laquelle je l'avais rencontré hier.

« Tu es superbe, dit-il tandis que je m'installais et bouclais ma ceinture.

— Toi aussi. »

C'était un euphémisme. Il était beau à couper le souffle dans sa veste noire, sans cravate. Ses cheveux étaient lissés en arrière, l'odeur épicé de son eau de toilette embaumait l'habitacle. J'étais vraiment contente d'avoir choisi cette robe rouge mettant en valeur mon décolleté, faisait ressortir ma taille et mes formes, j'étais sexy, pas boulotte.

On parla de tout et de rien d'un air un peu gêné durant le trajet au restaurant. C'était bizarre de sortir avec un mec avec lequel j'avais déjà couché. Mais Sam était marrant et faisait en sorte de mener la conversation.

Les gens se retournèrent sur notre passage lorsque nous traversâmes le restaurant pour rejoindre notre table, je regardais derrière moi si une célébrité nous suivait. Mais non, tous dévisageaient Sam. Je ne pouvais pas leur en vouloir. Il me faisait penser à un lion, avec son allure élancée et racée alliant puissance et grâce.

Il posa sa main au creux de mes reins et me dépassa pour s'installer sur la chaise contre le mur. J'avais escompté m'y asseoir afin de pouvoir contempler l'assistance, mais peu importait.

Enfin assis, mes nerfs lâchèrent presque. Je hurlais presque un "Oui" lorsque le serveur nous demanda si nous souhaitions boire quelque chose en regardant le menu. Un peu d'alcool me ferait le plus grand bien pour me

calmer avant que je pète un plomb.

Sam me regarda d'un air interrogateur.

« Tu as l'air terrifiée. »

Je rigolais.

« C'est le cas. Mais fais comme si c'était pas vrai, ok ?

— Même pas en rêve. »

Il toucha ma jambe sous la table.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est pas à cause de toi, je t'assure. Tu es parfait. C'est bien là le problème.

— Pourquoi ?

— Je suis affreuse. Mais tu es si parfait que t'as même pas remarqué que j'étais en vrac.

— Ah, je vois. En fait j'essaie de faire abstraction de ce que tu ressens. C'est mieux ? »

J'arbore un immense sourire.

« Oui. Merci.

— Bien. Bon alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu devais pas faire abstraction de ce que je ressentais ? »

Il sourit timidement.

« J'ai menti. Raconte.

— C'est rien. La journée a été dure.

— Tu veux en parler ?

— Non. Putain non. »

Je grimaçais en m'entendant parler et baissais la tête.

« Mon dieu, ch'uis vraiment nulle. Tu dois me prendre pour une plouc qui n'a jamais mis les pieds dans un restaurant chic. »

Sam gloussa.

« Je m'en fiche. Reste telle que tu es. De plus, poursuivit-il à voix basse, j'aime t'entendre parler crûment. »

Je mordis la lèvre, une vague de chaleur me submergeait.

« Mmm. Mission accomplie, répondit Sam.

— Quoi ?

— J'ai comme l'impression que t'as réussi à oublier tes problèmes, non ?

— Oui, avouais-je, je pense à tout autre chose.

— Bien.

— Pour toi, peut-être.

— Pour nous, répliqua-t-il, on va passer une soirée formidable. On va bien manger et discuter agréablement. Ensuite, je te raccompagnerai chez toi et te ferai oublier toutes les choses désagréables qui te sont arrivées dans ta vie.

— Toutes ? Ça va être difficile.

— J'aime le challenge. Je m'y emploierai. »

Je repensais à notre premier soir et réalisais qu'il y parviendrait probablement.

« Très bien. Commençons par dîner, veux-tu ? »

Sam sourit et regarda le menu.

Bien que les plats aient l'air délicieux, mon estomac était toujours en vrac à cause des événements de la journée, je ne mangeais pas grand-chose. Sam s'en aperçut bien évidemment mais ne dit rien. Il dévora son assiette et la majeure partie de la mienne avec délice. Ça me faisait rire de le voir engloutir sans se préoccuper du regard des autres.

Je me détendis au fur et à mesure que le niveau de la bouteille de vin que nous avons commandée baissait. On discutait agréablement, en abordant des sujets importants tels que les piètres résultats de l'équipe de foot local et les membres les plus bizarres de nos familles respectives.

Sam était brillant mais réaliste. Il me titillait comme une sœur, pour ensuite me draguer de façon éhontée. J'étais sur le qui-vive et j'adorais ça. Je bus jusqu'à ce que les convives et les serveurs alentours ne soient plus qu'un halo coloré gravitant en dehors de notre petit univers, réduit à notre table.

Après s'être partagés une énorme part de gâteau qui eut raison de mon amour pour le chocolat, je lui proposais d'un ton vaseux de partager l'addition, ce que Sam déclina.

« Tu te crois en état de calculer le montant de l'addition ? »

Je haussais les épaules.

« Peut-être. Tu m'crois soûle ? »

Il rigola.

« T'es bourrée, Charlotte. C'est adorable.

— Pas du tout. »

Je fis la tête l'espace d'une seconde et réfléchis.

« Bon, peut-être. Je pensais pas me mettre dans cet état. J'ai pas l'habitude de boire.

— De plus, tu as à peine touché ton dîner.

— Ouais mais même. »

Je tapotais mon ventre rond.

« Ch'uis pas vraiment filiforme. »

Sam fit les gros yeux.

« Arrête tes conneries. Tu es une femme splendide avec un corps sexy. Si je voulais une brindille, je serais pas assis là en train de penser à tous les trucs cochons que j'avais envie de te faire ce soir. »

Je m'agitais et détournais le regard en rougissant, tandis qu'il réglait l'addition. Nous étions en train de regagner sa voiture lorsque sa phrase me revint en mémoire.

« Tu as dit : "j'avais envie de te faire".

— Oui.

— Et pas "j'ai envie", "j'avais envie". Au passé. »

Sam ouvrit la portière et m'aida à monter dans sa voiture. J'étais perplexe en attendant qu'il fasse le tour et monte.

« Pourquoi avoir utilisé le passé ?

— Parce que t'es soûle. »

Je rigolais.

« Et alors ? Je comptais te sauter dessus de toute façon. »

Il s'esclaffa bruyamment.

« Tu marques un point. Rentrons, on discutera chez toi.

— Parfait. Peu importe. Je m'en fiche. Avoir pu dîner avec toi après cette

journée merdique, cette semaine merdique, cette vie de merde, vaut de l'or. »

Sam caressa mes bras et laissa sa main sur les miennes.

« T'es sûre que t'as pas envie de me raconter ce qui t'a secouée ?

— Non, je peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu me plais vraiment beaucoup et que je serais trop triste si tu voulais plus me voir. »

Il conduisit dans les embouteillages du soir tout en gardant un œil sur la route et moi.

« Je doute que ça se produise, Charlotte.

— Oui mais c'est parce que tu connais pas mon secret.

— Oh, c'est un secret ? Et si je devine ?

— Tu devineras jamais.

— Quel mal y-a-t-il à essayer ?

— Ok, essaie pour voir. »

Je savais qu'il plaisantait pour me faire rire. Il croyait que j'étais pompette, ce qui me tarabustait était loin d'être stupide. J'avais l'alcool triste, je m'emmêlais un peu les pinceaux.

« Ok. Tu es une clandestine qui cherche un mari pour obtenir sa carte verte ? Mais comme je te plais, ça t'ennuie de me séduire pour cette raison abominable ? »

Je gloussais.

« Bien tenté. Mais non.

— Hmm. Tu es mariée ? T'as un enfant ?

— Non et non. C'est pas ça du tout.

— Bien. En réalité t'as quarante ans et t'es vachement bien conservé pour ton âge ?

— Euh, non.

— Et quand bien même. Les femmes plus âgées sont hyper sexy.

— Ta gueule. Cherche encore. »

Ses idées loufoques me faisaient rire malgré moi.

« J'ai trouvé. Tu es une espionne et tu fréquentes un américain lambda pour avoir une couverture ?

— Non. Ça existe encore les espions ?

— Attends. Je sais. T'es hors la loi, t'avais prévu de quitter la ville demain mais tu peux plus parce que je te manquerai trop. »

Il rit, mais pas moi.

« Non. »

Mais il n'était pas loin de la vérité.

Sam, sentant mon humeur changer, laissa tomber son ton guilleret.

« Ok, on joue plus. On sera bientôt chez toi, je veux savoir la vérité. »

A cet instant je voulais le lui dire. Ce secret me pesait, je voulais qu'on m'aide à trouver une solution. Sam était censé me distraire de tout ça mais il pouvait tout aussi bien faire office de confident.

Il trouva une place de parking devant chez moi, je décidais d'y voir un bon présage. On monta les escaliers et contrairement à la fois où on était rentrés direct dans mon appartement, Sam me demanda de m'asseoir et alla me chercher un verre d'eau dans la cuisine. Bien moins sexy, mais très appréciable.

« Ok, dit-il une fois installé à côté de moi sur le canapé. Dis-moi.

— Tu te rappelles hier, quand je t'ai percuté ?

— Bien sûr.

— Et ben, j'allais au commissariat.

— Tu allais au commissariat ? »

Il prit ma main et me fit pivoter face à lui.

« Pourquoi ? Tu as été agressée ?

— Non. J'ai... fait quelque chose. Par accident. Enfin, si on veut. »

Son regard était empreint d'une tension inhabituelle.

« Charlotte, dis-moi ce qui s'est passé.

— J'ai découvert que mon patron trempait dans un truc illégal. Et j'y ai involontairement participé.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai trouvé des comprimés dans un colis que j'ai livré.

— Que *tu* as livré ? Je croyais que tu répondais simplement au téléphone.

— Oui, dis-je sur la défensive, sans raison. Normalement. Sauf que va savoir pourquoi, j'ai fait une seule livraison, qui contenait de la drogue.

— T'es sûr que les comprimés étaient illégaux ?

— C'était pas des vitamines. Les médecins n'envoient pas de comprimés dans des colis anonymes, n'est-ce pas ?

— Non, dit-il en se détournant. Non, effectivement.

— Et... voilà. Je voulais le signaler mais j'ai eu peur d'avoir des ennuis ou je ne sais quoi.

— Pourquoi t'avais peur d'avoir des ennuis ?

— Parce que... »

Ma voix se brisa.

« J'ai vu le contenu en ouvrant le paquet. Mais je l'ai tout de même livré. »

Sam lâcha mon bras et se leva. Il recula et passa les mains sur son visage.

« Oh merde.

— Je sais. Voilà pourquoi j'ai paniqué. Je sais pas quoi faire, j'aurais pas dû te le dire et t'entraîner là-dedans mais je savais pas quoi faire, je suis paumée. »

Je respirais par à-coups, j'avais les larmes aux yeux.

« C'est vraiment chiant », dit Sam.

Je reniflais et lui jetais un coup d'œil. Je m'attendais à ce qu'il soit surpris et me reconforte. Il avait l'air dégoûté.

« Sam, ch'uis pas un dealer ou autre. Me regarder pas comme ça.

— Stop. N'en dis pas plus.

— Quoi ? Je me levais et voulus prendre sa main. Je sais que c'est dingue mais...

— Je suis sérieux. N'en dis pas plus, pas à moi.

— Je... je...

— Putain de merde, tu sais c'que t'as fait ? éructa-t-il, sa voix résonna dans mon petit appart.

— Oui. Mais pourquoi tu me cries dessus ? Pourquoi tu te comportes comme si ça te concernait personnellement ?

— Parce que... »

Il marqua une pause et baissa la voix.

« Tu m’as mis dans une situation impossible.

— Je... je comprends pas.

— Je suis flic, Charlotte. Aux stupéfiants.

— T’es... flic ? »

Je serrais mes bras contre moi, essayant de me contenir, d’assimiler cette information.

« Mais... t’en as jamais parlé. Tu me l’as jamais dit.

— Là n’est pas le problème.

— Oui. Ok. »

J’allais à la fenêtre et regardais la ville. De menus détails sur Sam commençaient à me revenir. Sa vigilance, sa sensibilité. Je l’avais vu près du commissariat, non loin de mon bureau.

« Attends, dis-je en réfléchissant en vitesse. C’était vraiment une coïncidence quand je t’ai percuté hier ? Tu enquêtais sur mon patron ?

— T’es folle ? Tu crois que je sors avec toi pour obtenir des informations ?

— Non. La tête me tournait. J’en sais rien. Alors ?

— Merde. Bien sûr que non. Sa colère disparut. Écoute, je suis désolé. J’aurais pas dû crier. Mais tu m’as pris de court.

— Mais toi aussi ! J’arrive pas à y croire.

— Écoute, calme-toi. Asseyons-nous et discutons.

— Non, répondis-je, tremblante. Tu dois y aller. Ç’en est trop. Je n’en supporterai pas davantage.

— Charlotte, ne fais pas ça. On doit parler. »

Il fit mine de prendre ma main mais je reculais.

« J’ai dit non. Va-t’en s’il te plaît.

— Mais...

— Tout de suite. »

Sam me regarda avec tristesse et colère, haussa les épaules et sortit.

Je me jetais sur le lit toute habillée et pleurait longuement. Pour moi, pour Sam, pour la nuit de passion qui nous attendait, pour tout.

Chapitre Sept

J'avais miraculeusement réussi à passer la soirée et la matinée. Je marchais jusqu'au bureau comme un zombie, inconsciente de ce qui m'entourait, hormis les émotions qui me parcouraient. J'avais vaqué à mes tâches matinales par automatisme, tout me paraissait suspect.

N'importe lequel de mes collègues pouvait être un criminel. N'importe lequel pouvait surveiller mes faits et gestes. Tous les clients que je mettais tant d'ardeur à satisfaire devaient eux aussi tremper dans la combine. L'un d'eux était peut-être un flic en civil. Et si nous étions sous surveillance ? Je voyais presque tous les jours une voiture aux vitres teintée stationnée en bas. Va savoir à quoi ça rimait. Je ne pouvais me fier à rien ni à personne concernant mes doutes. Mon travail ennuyeux mais néanmoins rémunérateur était devenu un cauchemar, et je ne pouvais même pas parler à la seule personne à laquelle je pouvais me confier.

Knight était parti déjeuner, ça durerait des heures, je pris ma pause dans la salle de pause du bureau, au calme. Je n'arrivais à rien avaler, je passais mon temps à surfer sur Internet, pour essayer d'oublier. Je terminais de lire quelques articles sur le site de la gazette locale, j'avais besoin de m'occuper l'esprit. Mais au fur et à mesure que je cliquais sur les dernières nouvelles, je pâlis peu à peu, c'était de pire en pire.

Le gros titre disait : "Un corps calciné retrouvé dans une voiture, probablement d'origine criminelle."

Quelques lignes relataient la découverte d'un corps, la famille préparait

les obsèques, la police interrogeait le public, afin de recueillir toutes informations utiles. En dessous figurait une petite photo de la victime. C'était Max. Max, si gentil et un peu buté, qui ne s'était pas pointé au travail depuis des jours. Je savais désormais pourquoi.

Je cherchais mon téléphone d'une main tremblante et peinais à faire défiler la liste jusqu'au bon contact. Ça sonna un moment avant de décrocher.

« Allo ? »

On entendait un bruit de fond mais sa voix était claire.

« Sam ? Il est mort. Oh mon dieu il est mort. »

— Charlotte ? C'est toi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Aide-moi, lui sortis-je.

— T'es au travail ? J'arrive tout de suite.

— Non, dis-je bien trop fort. Tu peux pas venir ici.

— Merde. Ok. Y'a un café sur Industrial Street. Le troisième. Tu connais ?

— Oui.

— Parfait. J'arrive dans cinq minutes.

— Ok.

— Ne raccroche pas. Lève-toi, rejoins-moi et reste en ligne pour que je m'assure qu'il ne t'arrive rien.

— D'accord. »

J'étais sur le cul ; tout ce que je pouvais faire était suivre ses instructions. J'allais à mon bureau, pris mon sac et franchis la porte sans réfléchir.

Le temps que j'arrive au café, je tenais bien mon téléphone fermement en main, Sam était toujours au fil. Il parlait à la fille à la réception et se dirigea vers moi.

« C'est en général réservé pour des réunions mais on n'a rien de prévu aujourd'hui », répondit la fille.

Je dévisageais Sam, le visage inexpressif. Il m'enlaça et me prit doucement le téléphone des mains.

« Merci, dit-il à la barista.

— Je vous en prie. N'hésitez pas si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Entendu », répondit-il poliment avant de passer devant moi. Nous nous dirigeâmes vers le fond, une porte donnait sur une petite pièce meublée de quelques tables et de chaises.

« Ça va ? »

Je secouais la tête.

« Je crois pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J-j'ai lu le journal. Tu te rappelles du type dont je t'ai parlé, qui était censé faire la livraison ? Celle dont je me suis chargée ? Il est mort, pas de mort naturelle.

— Putain de merde.

— Oui. Bizarre comme coïncidence, non ?

— C'est pas d'chance », dit-il d'un air lugubre.

Sam me prit dans ses bras, je sanglotais contre sa poitrine, trouvant dans ses bras le réconfort et la chaleur dont j'avais si désespérément besoin. J'étais encore fâchée contre lui mais ce n'était pas bien grave.

« Je suis désolé pour ton ami.

— Merci. J'essuyais mes larmes et le regardais. Pourquoi t'es habillé comme ça ? »

Sam regarda son short de basket et son tee-shirt.

« Oh. J'étais à la salle de sport.

— Oh.

— Charlotte, écoute. Je suis désolé pour hier soir. Je voulais pas en arriver là, je me suis vraiment mal comporté.

— Moi aussi je suis désolée, dis-je d'un air penaud.

— J'aurais dû te parler de mon boulot. Mais on n'a pas abordé le sujet le premier soir et... la plupart du temps, quand je rencontre une femme et que je lui raconte ce que je fais, soit elle part en courant soit elle est tout excitée et ça devient pesant. J'avais juste envie qu'on fasse connaissance sans mettre tout ça au milieu. Tu comprends ?

— Oui. Et... qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Tu vas m'arrêter ?

— Bien sûr que non. Mais on a un gros problème.

— Je sais.

— Non tu sais pas.

— Bien sûr que oui. Je le regardais d'un air sombre. Tu vas pas compromettre ta carrière parce que tu sors avec moi, c'est ça ? Tu vas juste me reconforter parce que je pique ma crise. »

Il faillit exploser.

« Quoi ? C'est n'importe quoi. Je sais que t'es pas une criminelle. J'ai les syndicats et les avocats pour moi en cas de pépin. Mon boulot n'est pas le problème.

— Et c'est quoi alors ?

— Je bosse sur une grosse opération en sous-marin. Un gros dossier avec des gros bonnets dangereux. Le procès promet d'être retentissant. C'est, peu importe... il remua la tête. La situation pourrait tout faire capoter, toutes les preuves que j'ai fournies seraient réduites à néant si utilisées à mauvais escient.

— Oh. »

Pas étonnant qu'il soit vénère. Ma grande gueule pouvait lui coûter son poste et faire relâcher des mecs dangereux.

« Mon dieu, sanglotais-je. Je suis désolée.

— Tu n'y es pour rien. Il m'enlaça étroitement. Ne pleure pas s'il te plaît.

— Je vais pas pouvoir m'arrêter.

— Essaie pour moi, tu veux bien ? »

Je reniflais pendant un bon moment et hochais la tête.

« Ok.

— Écoute. Je t'ai parlé de mon dossier parce que c'est ce à quoi je pensais hier soir. Je voulais être honnête avec toi. Mais maintenant ? C'est plus grave que prévu.

— Je comprends, Sam. Merci de m'avoir donné rendez-vous ici mais je comprends que tu ne puisses pas m'aider. Je vais aller au commissariat, leur raconter ce que je sais. Je ne parlerai pas de toi.

— Charlotte, non. Il m'attrapa par le bras et me regarda droit dans les yeux. "Tu ne comprends pas ce que je te dis. D'après ce que tu m'as dit et certaines choses que je peux pas divulguer pour le moment, il se pourrait

que nos deux affaires soient liées.

— Hein ?

— Je sais que ça peut paraître étrange mais j'ai... Il marqua une pause, l'air gêné. Je me suis penché sur le dossier de ton patron hier soir. J'ai pas réussi à en tirer grand-chose mais certaines infos m'ont fait penser à des choses dont j'avais déjà entendu parler. Les détails importent peu, mais je pense que t'as mis le doigt dans quelque chose.

— Comment ça ?

— Ça veut dire que tu ne peux pas en parler. Tu ne peux pas aller raconter ce que t'as vu, ni ce que t'as fait.

— Mais il le faut !

— Tu ne peux *pas*.

— Pourquoi ?

— Trop de monde est impliqué. Il ne s'agit pas d'une opération de petite envergure chapeauté par ton patron. C'est un simple pion, situé tout au bas de l'échelle. Les gens placés en haut pourraient très bien vous tuer toi et lui, ainsi que quiconque se mettra en travers de leur chemin. »

Mes craintes de la fois où j'avais vu les fameux comprimés ressurgirent.

« La mafia.

— Oui. Écoute, j'aurais jamais dû t'en parler mais tu devais être au courant. »

Je tremblais.

« Mais qu'est-ce que je dois faire ? Rien ?

— Non. *Nous* allons agir.

— Nous ?

— Nous. J'ai besoin de ton aide et après, basta.

— Je comprends pas.

— Tu te rappelles que je t'ai demandé de rester en ligne pendant que tu venais ici ?

— Oui.

— J'aimerais que tu repartes avec ce téléphone au travail et que tu le laisses dans le bureau de ton boss. C'est un téléphone préparé, non

identifié.

— Pourquoi t'as ça toi ?

— Déformation professionnelle. Mais c'est bien pratique. On n'a pas le temps d'élaborer un plan, il faut que ça marche. »

Il me tendit le téléphone et garda ma main un moment dans la sienne.

« Tu peux le mettre à un endroit où il le trouvera pas ?

— Je crois que oui.

— Ok. Vas-y, je me charge du reste.

— Sam, allez. Donne-moi autre chose à faire. »

Il soupira et regarda la pièce vide.

« J'ai besoin d'avoir un enregistrement de sa voix sur mon téléphone. Ça fera partie de mon enquête, mon équipe l'étudiera. Il ne saura jamais que tu es impliquée là-dedans, tout ira bien. Du moins pour toi. Il ne t'arrivera rien. »

Sa voix se brisa, je pris son visage dans mes mains et l'embrassais.

Sam entrouvrit les lèvres et m'embrassa passionnément. Nos dents se heurtèrent, nous nous enlaçâmes. Comme si l'air était empoisonné et que nous disposions du seul oxygène disponible, nous échangeons nos souffles avec l'énergie du désespoir, sans s'arrêter, j'avais le tournis, il haletait.

« Désolée, dis-je, absolument pas convaincue.

— Ne t'avise jamais de t'excuser. Mais nous devons nous concentrer. Mon numéro est programmé dans le téléphone. Appuie juste sur la touche "appel" avant de l'installer, le téléphone s'occupera du reste.

— Ok.

— Laisse le téléphone et va-t'en. Je serai pas loin. Quand tu seras sortie, je viendrai te récupérer et on partira. Tu peux rester chez moi jusqu'à ce que cette affaire soit réglée.

— Oui mais Abigail ? Ça fait des jours que je lui ai pas parlé. Elle va s'inquiéter.

— Je préfère que tu attendes. Tu pourras tout lui raconter quand tout sera terminé. Pour le moment, ça reste entre toi et moi. Ok ?

— Oui.

— Parfait. Tu te souviens du plan. Au moindre problème, tu te barres.

— Compris.

— Très bien. Tu veux te refaire une beauté avant de partir ?

— Maintenant ? Je poussais un cri perçant. Je dois vraiment faire ça maintenant ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Oui. Bien sûr. »

Je cachais mon visage dans mes mains en soupirant. Sam prit mon menton et le releva jusqu'à ce que je le regarde.

« Tu vas y arriver. »

Je riais jaune.

« Quoi ? »

Je fermais les yeux et haussais les épaules.

« Je dois être ton pire plan cul.

— Non ma chérie. Il effleura ma mâchoire, apaisa mes muscles tendus. Tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. Tu t'en sortiras. *On* va s'en sortir. On va se serrer les coudes. Se faire confiance. »

Sa voix grave était si calme, si posée, que je m'en persuadais. Je me sentais vraiment en sécurité avec Sam. Pas protégée au point que ça devienne pesant. Comme si on pouvait tout affronter. Ensemble.

Je me levais, essayant de faire en sorte que mes jambes tremblantes m'obéissent. Sam m'accompagna dans la salle du restaurant et attendit dehors que je sorte. Il sortit du café et me demanda d'attendre deux minutes avant de le suivre. C'est ce que je fis, les secondes me parurent des heures. Le plan semblait si simple lorsqu'il m'en avait parlé, mais alors que je marchais d'un pas raide en direction du bureau, je songeais qu'un million de choses pouvaient très bien se passer de travers.

Refusant d'écouter ces doutes qui m'assaillaient, je me concentrais sur l'endroit où laisser le téléphone afin que Knight ne puisse pas le voir mais soit à portée de sa voix. Rien ne me venait à l'esprit, mais ce fut suffisant pour me distraire jusqu'à ce que j'arrive devant la porte.

Y'avait personne devant mais j'entendais les mecs à l'intérieur. Je regardais l'heure. Ils allaient sortir. Je pris le téléphone que Sam m'avait donné et marchais à une allure normale près du bureau, je cherchais Knight.

Comme je m’y attendais, il n’était pas là. Tout en regardant, j’entendis les coursiers partir par la porte de derrière, certains étaient en pause, d’autres partaient en livraison. Je pris un moment le temps de m’assurer d’être bien seule, je fermis la porte à double tour, inspirais profondément avant d’entrer dans le bureau de Knight.

La pièce était plongée dans le silence total et me semblait étrangement étouffante, ça devait être une impression. J’appuyais sur le bouton “appel” et le vis se connecter au portable de Sam. Une fois certaine que ça fonctionnait, j’arpentais la pièce à la recherche d’une cachette.

Une boîte de mouchoirs était posée sur une étagère derrière le bureau. Vue l’épaisse couche de poussière qui recouvrait la boîte en bois, il ne devait jamais s’en servir.

Parfait.

Je déposais le téléphone dessus avec précaution, fis bien attention à ce que le micro soit dirigé vers le haut et remis les mouchoirs en place afin que ça ne paraisse pas suspect. Je me rendis alors compte que j’avais retenu mon souffle durant toute la procédure, j’expirais longuement et m’appuyais, soulagée contre le dossier de la chaise de Knight. J’avais réussi. Le cauchemar était bientôt terminé. Il était temps d’y aller.

Je me demandais si je devais contacter Sam pour lui dire que tout était en ordre, je posais ma main sur le bouton de la porte lorsqu’il se mit à tourner dans l’autre sens. Je me figeais une fraction de seconde et reculai pour m’asseoir au bord du bureau de Knight.

Il ouvrit la porte et me jeta un coup d’œil surpris mais pas franchement inquiet.

« Qu’est-ce que vous foutez là, Charlotte ?

— Euh, je... je voulais vous parler. En privé. Encore pardon pour l’autre jour.

— Dieu du ciel. Arrêter de chouiner. Je vais pas vous virer ok ?

— Oui monsieur. Merci. »

Il me regardait, ses yeux ronds me scrutaient de la tête aux pieds. Beurk, il méritait vraiment son surnom. J’avais l’impression d’être couverte de bave.

« Hé, vous avez les mains qui tremblent ?

— Hein ? Oh, c'est rien. J'ai dû boire trop de café. »

Il se glissa à côté de moi, son haleine empestait l'oignon cru et la cigarette.

« Je vous crois pas.

— Tout va bien. Je vous assure. Je retourne à mon travail. »

Je me levais et m'apprêtais à sortir.

« Attendez une seconde, dit-il, en posant sa grosse main sur mon bras. Je crois savoir ce que vous avez derrière la tête. »

J'étais pétrifiée.

« Ah bon ?

— Oui. Je suis loin d'être stupide vous savez.

— Bien évidemment. »

La Limace rit bêtement.

« Je savais que ça arriverait tôt ou tard. »

Je regardais derrière moi, comme si Sam pouvait me voir ou sentir ma peur.

« Oui, poursuivit Knight en resserrant ses doigts sur ma peau. Vous êtes pas la première à essayer. »

Mes jambes vacillèrent.

« Essayer ? Essayer quoi ? J'essaie rien du tout.

— C'est rien, franchement. Je peux pas vous en vouloir. Vous voyez un mec célibataire, chef d'entreprise, vous devez me trouver vulnérable. Oui, ok, j'avoue je me sens parfois un peu seul. Mais pour être franc avec vous, vous êtes pas vraiment une reine de beauté ma belle. Vous avez un joli visage mais je préfère les femmes petites, vous comprenez ? Une femme avec laquelle je me sens un homme. »

Son regard lubrique me donnait la gerbe.

« Mais bon, comme dit le proverbe, la nuit tous les chats sont gris, n'est-ce pas ? Je vais te montrer de quoi je suis capable. »

La nausée et le soulagement s'emparèrent de moi. Il ne savait pas ce que j'avais fait, il pensait que j'étais là pour – j'avais du mal à y croire – le séduire. Je suis sûre qu'il existait des choses plus dégoûtantes au monde mais pour le moment, j'en voyais pas.

« Je... je suis flattée, M. Knight. Vraiment. Mais je dois me remettre au travail.

— Espèce de de garce stupide, dit-il, en ricanant. Non seulement tu salopes le boulot et en plus tu refuses ma charité ? T'es encore plus conne que ce que je pensais. Si tu veux pas de moi, qu'est-ce que tu faisais à fouiner dans mon bureau ? »

Merde. C'était bien la dernière question à laquelle je m'attendais. Je n'avais qu'une chose à faire. Une seule, franchement révoltante.

Je battis exagérément des cils.

« M. Knight, s'il vous plaît. Vous avez raison, ça me gêne.

— Ah oui ?

— Oui. »

Je me rassis sur son bureau et rejetais mes épaules en arrière, ce qui fit ressortir ma poitrine.

« Je n'avais jamais imaginé qu'un homme comme vous s'abaisserait à regarder une fille comme moi. »

C'était vrai du moins de mon point de vue.

« Je te l'ai dit, t'es pas mon style. Mais ces derniers mois ont été plutôt calmes. Alors... pourquoi pas.

— Bon sang, répliquais-je sur un ton neutre. Ça vous dit qu'on passe un peu de temps ensemble ? D'aller boire un verre ? »

J'avais intérêt à être sacrément torchée.

« Doucement. J'ai pas envie d'être ton p'tit ami ma belle. Mais si t'as envie de passer du bon temps, je suis ton homme. »

Heureusement que j'avais le ventre vide sinon j'aurais dégueulé illico, j'arborais un grand sourire.

« Ha, plaisantin va.

— Je plaisante pas du tout. Les affaires sont plutôt calmes en ce moment. Et si on se faisait du bien ? »

Knight s'approcha, me bloquant contre son bureau. Son entrejambe se logea entre mes genoux, il bandait. Je me maudis intérieurement.

« Alors ? »

Je partis d'un rire faux, me levais et le repoussais.

« Pas ici. N'importe qui pourrait entrer. J'ai cru entendre quelqu'un à l'extérieur.

— Ne t'inquiète pas. Personne ne viendra nous déranger. Et maintenant viens et montre-moi ce que tu sais faire. La seule chose positive chez les filles grassouillettes comme toi c'est les nibards. J'espère qu'ils tombent pas. »

Je ne pouvais réprimer mon dégoût.

Il me reluquait de la tête aux pieds en souriant d'un air vicelard, ses yeux luisaient d'une colère sourde.

« T'es qu'une sale petite allumeuse hein ? Putain. Tu sais quoi, Charlotte ? Je déteste qu'on m'allume. T'as intérêt à mieux te comporter si tu tiens à ton job. »

Je reculais et contournais le bureau, essayant de le mettre entre nous mais il me suivit.

« Je suis désolée Knight. Ça va un peu trop vite pour moi, je croyais pas que...

— Ferme-la. »

L'homme devant moi n'avait plus rien d'une limace. Il me faisait peur. Le souvenir d'un autre homme en train de m'agresser m'envahit, je sentis la panique me gagner, elle risquait de me paralyser.

« Je vous en supplie, je suis désolée. »

Il se jeta sur moi et agrippa mon bras.

« Si tu te tais pas, c'est moi qui vais te faire taire.

— Lâchez-moi.

— Non. Qu'est-ce que tu vas faire, crier ?

— Dégage, je le tapais et me dépêchais de m'enfuir.

— Tu m'parles pas comme ça, sale p'tite pute. »

Il recula et me gifla violemment. L'ongle de son petit doigt m'égratigna le visage au passage, je tombais lourdement sur la bibliothèque.

L'étagère du haut, apparemment non fixée à l'arrière, valdingua, tout son contenu s'écrasa au sol. Y compris la boîte de mouchoirs. Le téléphone tomba à nos pieds. Nous restâmes figés sur place un long moment, Knight avait toujours la main levée, je me tenais la joue.

« C'est quoi c'bordel ? »

Je restais coi.

« Putain de merde, dit-il, furieux. T'es des stups ? Putain, je savais que t'allais m'attirer des emmerdes.

— Les stups ? Non. De quoi vous parlez ?

— Je le savais. Putain je le savais. T'es là en mission. Bravo, beau travail. Mais tu sortiras pas d'ici vivante.

— Je vous jure que j'ignore de quoi vous parlez.

— Oh non. On joue plus ma jolie. Tu sais qui je suis ? Tu sais de quoi je suis capable ?

— Knight, je vous en supplie. »

Je tournais mes pieds de côté tout en l'ayant à l'œil, je devais m'échapper.

Il mit ses mains autour de mon cou et commença à m'étranger.

« Putain je vais te tuer, salope. »

Il serrait, je me débattais, agitant mes doigts et mes jambes, je bougeais sans y penser, instinctivement. Ça ne suffit pas à lui faire lâcher prise mais il trébucha sur quelque chose et on tomba tous deux au sol. Je continuais une fois par terre, je le griffais et le pinçais tout en essayant de le repousser avec mes longues jambes.

Knight était plus fort que prévu, il avait le dessus. Il enfonça son genou dans mon estomac, essayant de faire en sorte que j'expulse l'air de mes poumons et que je m'épuise. Pour la deuxième fois de ma vie, je regardais droit dans les yeux un homme qui voulait me tuer et cette fois-ci, plutôt crever qu'abandonner.

Je cherchais à attendre ses yeux, son nez, quelque chose de mou. Je plantais mon doigt dans son œil, il poussa un hurlement et ôta sa main de mon cou pour prendre du recul et me frapper.

Un bruit sourd provint de l'extérieur mais j'avais pas le temps de m'en préoccuper. Knight me donna un coup de poing en plein visage, ma vue se troubla. Mes jambes flageolèrent, j'essayais de le repousser, assez pour me recroqueviller mais il ne bougeait pas. Il posa un doigt sur ma trachée et l'enfonça afin de m'empêcher de respirer.

« Non ! croassais-je, dans une vaine tentative de crier.

— Ferme ta putain... »

Son insulte s'évanouit nette tandis que la porte s'ouvrait en grand.

Chapitre Huit

La plus belle vision de toute ma vie, Sam se tenait dans l'embrasement de la porte, du sang coulait de sa main tenant un très gros flingue.

« Lâche-la, les mains sur la tête !

— Qui... commença Knight.

— La ferme. Les. Mains. En. L'air. Toute de suite, ou je t'explode la gueule. »

Il referma ses mains sur son arme, il ne plaisantait pas.

Knight me lâcha et s'effondra. Il leva les mains en l'air et s'approcha de Sam.

« Là, devant.

— Oui, oui, mec. Écoute, ch'ais pas qui t'es mais il s'agit d'un malentendu avec mon employée. »

Sam affichait un air désabusé.

« Ben voyons.

— C'est rien, je vous assure. On s'est un peu énervés.

— Je vois. »

Sam garda son arme pointée sur Knight mais se tourna vers moi.

« Ça va, Charlotte ? je lui fis signe que oui.

— Oh, vous vous connaissez ? Hé mec, si c'est ta copine, ch'uis désolé. Cette petite garce m'a fait du gringue. Je savais pas qu'elle était maquée. »

Sam le regarda d'un sale air et baissa son arme.

« Ah bon ?

— Oui mec. Tu sais comment elles sont, ces garces ? rit bêtement Knight, qui ne déchiffrait pas ce que je lisais dans le regard de Sam.

— Oh-oh. Je sais. »

Il posa son arme sur le bureau et donna une bourrade sur l'épaule de Knight.

« J'vois qu'une seule salope ici, et c'est toi. »

Sam pivota et lui décocha un coup de poing dans le ventre.

Knight émit un étrange "oumpf" et tomba à genoux.

Sam me regarda une fraction de seconde, une seconde de trop.

Knight se leva et fonça de tout son poids sur Sam. Les deux hommes valdinguèrent par la porte ouverte. Ils tombèrent par terre, le bureau m'empêchait de les voir. Je rampais et m'emparais du premier objet – le téléphone fixe de Knight. Je le pris et contournais le bureau, près duquel ils se battaient.

Sam était allongé sur le dos, je levais le téléphone au-dessus de ma tête et arrachais les fils du mur. Je le fracassais de toutes mes forces sur le crâne de Knight. J'entendis le plastique se briser, il s'effondra sur Sam.

Je lâchais le téléphone et poussais un soupir de soulagement.

« Sam, ça va ?

— Ouais, dit-il en repoussant l'homme évanoui. Et toi ?

— J'crois qu'oui.

— Bien joué ma chérie. Je comptais pas le tuer mais il m'a donné du fil à retordre.

— T'as tout entendu ?

— Oui. Tu m'passes mon flingue ? »

Je le lui donnais avec précaution. Il s'en empara d'une main et de l'autre, prit des serflex dans sa poche. Il ligota Knight rapido, et, ceci étant fait, se leva et écarta son arme.

« Hé, dis-je en souriant faiblement. Faudra q't'essaies avec moi à l'occasion. »

Sam rigola, me regarda avec inquiétude et m'enlaça étroitement. Il tremblait et était en nage.

« Ça va. Ça va.

— Bon sang, Charlotte. J'ai couru ici mais impossible d'entrer. J'ai dû casser la porte, ça m'a pris un temps fou. Et j'entendais rien. Il aurait pu te tuer. »

Je reculais et le regardais droit dans les yeux.

« Mais non. Tu m'as sauvée.

— Oui. Et tu m'as sauvé, j'aurais pu le tuer.

— On est faits l'un pour l'autre ?

— Peut-être.

— Sam, sérieusement... merci. »

Il m'embrassa sur le bout du nez.

« Tu me remercieras plus tard. Embarquons ce gros tas, on va te raccompagner.

— Et le plan ?

— Il vient de changer. »

Je riais.

« C'est certainement une bonne idée. »

Nous nous dirigeâmes vers la sortie, la porte était réduite à un tas de verre brisé jonchant le sol.

« Je présume que je ne vais pas te demander pourquoi ton bras saigne, dis-je.

— Ça va aller. Viens. T'as besoin d'air.

— Et Knight ?

— Il n'ira nulle part. Une garce n'ayant pas froid aux yeux l'a fracassé avec un téléphone. »

Je souris et me collais contre Sam tandis que nous franchissions ce qui restait de la porte.

« Les renforts arrivent d'une seconde à l'autre. C'est moi qui parle, ok ? »

Je hochais la tête, me sentant soudainement épuisée. Je remarquais à

peine une voiture aux vitres teintées rouler doucement et s'arrêter au niveau de Sam.

« T'as rien vu, Officier Connor.

— Inspecteur Connor, Charlotte. Je suis inspecteur. »

Sam et moi regagnâmes enfin mon appartement en fin de soirée. On nous avait tous les deux interrogés pendant des heures, je m'attendais à ce que ça dure plus longtemps mais l'enregistrement de Knight dans lequel il me menaçait et toutes les autres preuves qu'ils avaient trouvées au bureau avaient calmé ses collègues, qui nous avaient permis de rentrer à la maison pour une nuit de sommeil bien mérité.

Pas besoin de discuter pour savoir si Sam resterait dormir ici. On se traîna jusqu'au lit et nous devînmes de façon décidément moins sexy que la dernière fois.

Mais une fois blottie dans ses bras sous les couvertures, cette journée d'horreur s'évanouit. Je me sentais à nouveau en sécurité, certainement pour la première fois depuis longtemps. Quand j'étais au fond du trou, Sam avait été présent, on était encore un peu ébranlés mais ça allait dans l'ensemble.

« Tu es songeuse, dit-il doucement.

— Je repense à ce soir.

— Mmhmm. »

Sam passa ses doigts dans mes cheveux, caressant doucement mes longues mèches brunes.

« Mais tu peux aussi penser à demain. Pour le moment, tu as besoin de beaucoup de repos.

— Et toi ? »

Il m'embrassa doucement sur la bouche.

« J'ai tout ce dont j'ai besoin. Ma chérie, nue et en sûreté, et un bon lit

douillet. »

Je souris à l'idée d'être sa chérie. On venait tout juste de se rencontrer mais la majorité des couples ne vivaient pas ce qu'on avait vécu en un an, encore moins en l'espace de quelques jours de relation. Je me demande si l'attirance que j'avais ressentie quand on s'était rencontrés était vraiment un hasard. L'univers ou je ne sais quoi m'avait envoyé cet homme pour me sauver d'un danger dont j'ignorais alors l'existence. C'était tout à fait possible. Comme Sam l'avait dit, on verrait ça plus tard. Pour le moment, je voulais profiter de ses bras.

« Mmm, dis-je en me lovant contre lui.

— Hé ! Euh, ben alors ? »

Je regardais Sam d'un air faussement choqué.

« Désolé, marmonna-t-il. Mon esprit est en mode veille pour au moins vingt heures mais tout le reste fonctionne.

— J'avais remarqué. T'as un flingue dans ta poche Monsieur l'Inspecteur, ou t'es content d'me voir ? »

Il indiqua son pantalon au pied du lit.

« J'ai ni poche, ni pantalon. »

Je gloussais.

« Je crois que je vais rester réveillée encore quelques minutes.

— Quelques minutes à peine ? »

Je montais sur lui et m'installais à califourchon sur ses hanches.

« On verra. »

Sam sourit et posa ses mains sur mes seins nus.

« Tu es vraiment belle.

— Tais-toi et embrasse-moi », dis-je en posant mes lèvres sur les siennes.

Il m'embrassa passionnément, c'était doux et chaud à la fois. Mais ce n'était pas suffisant. Je me redressais et enroulais mes doigts à la base de son sexe.

« Charlotte, on n'est pas obligés de...

— J'en ai envie, lui assurais je. Je veux terminer cette horrible journée en apothéose. »

Je le serrais.

« Et tu feras merveilleusement l'affaire. »

Sam rigola.

« Ch'uis pas vraiment prêt.

— J'ai c'qui faut. »

Je pris un préservatif dans la table de nuit.

« T'as aucune excuse. Fais-moi tout oublier, Sam, le suppliais-je en serrant encore plus. S'il te plaît. »

Il souleva mes hanches et me pénétra doucement. Il leva les genoux, je m'appuyais sur ses hanches afin de me soulever et m'empaler en rythme.

Sam ondulait sans me quitter des yeux, il me caressait doucement, il effleurait la sueur perlant sur ma peau.

« Oui », dit-il, plus rien n'avait d'importance, nous exceptés. Je fus stupéfaite d'atteindre si rapidement l'orgasme, comme si toutes mes émotions négatives s'étaient muées en acte sexuel.

« Je... je...

— Vas-y ma chérie, dit Sam. Lâche-toi. »

C'est ce que je fis. Pour lui, pour moi, au nom de tout ce qu'on avait enduré.

Il maintint l'allure quelques minutes, savourant la sensation de mon corps languide, épuisé et voluptueux contre le sien. Lorsque Sam atteignit l'orgasme à son tour, il m'attira et m'embrassa longuement et passionnément. Je me sentais liée à lui, c'était exactement ce dont j'avais besoin.

On s'endormit comme des souches, blottie dans les bras protecteurs de Sam.

Le lendemain matin, je me levais, j'avais mal partout, j'étais épuisée.

« Bon sang. Tu vas croire que je me suis battue pour sauver ma peau hier. »

Sam rigola.

« T'es toujours d'humeur blagueuse au réveil ?

— Toujours.

— Ah. C'est une source de divorce ça.

— Alors tu veux bien sortir avec une fille qui te pousse à te battre avec des dealers, mais pas qui fait des blagues matinales ?

— Bon sang oui. Faut savoir poser des limites. »

Il m'enlaça, il me regardait tendrement et affectueusement.

« Si on se rendormait une petite heure ?

— Avec plaisir », dis-je, mais mon ventre gargouilla bruyamment.

Il se leva et regarda autour de lui, soi-disant surpris.

« T'as un chat ? »

Je rigolais.

« Tais-toi.

— T'as de quoi déjeuner ?

— Pas vraiment.

— Alors dis à ton ventre de se taire encore quelques heures et je descends prendre un truc sympa.

— Ok. »

Je répétais ses paroles, comme si je parlais à mon estomac.

« Oh mon dieu, une comédienne matinale. Horreur.

— Et toi t'es un idiot matinal.

— Je plaide coupable, madame. »

Je lui donnais un coup de genou dans la cuisse en souriant.

« J'apprends à te connaître chaque minute qui passe, Sam. Qu'est-ce que tu me caches d'autre ?

— Pose toutes les questions que tu veux.

— On a découvert mon secret, quels sont les tiens ? *Tu* es un espion ? T'es marié ?

— Non et non. Juste inspecteur aux Stups.

— T'es pas vieux pourtant.

— Je sais. J'ai été recruté en sortant de l'école.

— T'as quel âge ?

— Vingt-neuf ans.

— Waouh, presque trente. C'est vieux ça.

— Non.

— C'est toi qui l'dis, papi.

— Fais gaffe, Charlotte.

— Sinon quoi ?

— Sinon... Sa taquinerie fut interrompue par mon ventre qui gargouillait.

Sinon, adieu le petit déjeuner au lit.

— Oh, ce serait merveilleux. Tu sais cuisiner ?

— Bien sûr. Oeufs, toast, pommes de terre, bacon. Je m'en charge.

— C'est parfait. J'ai rien de tout ça au frigo.

— Ah. Je vais faire les courses et tout préparer.

— Si en plus tu me dis que je peux rester couchée pendant que tu t'occupes de tout, tu es vraiment mon héros.

— Ok, si tu m'vois comme tel. »

Il m'embrassa et sauta hors du lit. J'admirais un moment ses fesses galbées tandis qu'il s'habillait et fermait les yeux.

« Les clés ?

— Dans la coupe près de la porte. La grande ouvre en bas, l'autre est celle de ma porte.

— Ok. Je reviens d'ici quelques minutes.

— Je bouge pas, lui promis-je.

— J'espère que je vais pas trop te manquer.

— Sors de là et va m'chercher à manger mec ! »

Sam rigola et sortit. Je pouvais un soupir de contentement et m'assoupis de nouveau. Un bruit de pas me tira de mon sommeil.

« Sam, c'est toi ? J'ai dormi longtemps ? »

L'appartement était silencieux, je me demandais si j'avais rêvé. Je me levais, enfilais mon peignoir et allais dans la salle de bain.

J'écarquillais les yeux en voyant quelqu'un, arborant un masque de ski.

« Qu'est-ce que... ? »

Je sentis quelqu'un d'autre derrière moi et une douleur aigüe dans la

nuque.

« Ah », fut tout ce que j'entendis avant de m'effondrer, inconsciente, au sol.

Chapitre Neuf

Quand j'étais petite, sept ou huit ans, j'avais basculé dans une piscine à balles. J'étais hébétée et était restée ensevelie sous les balles aux couleurs vives quelques secondes. Je luttais pour me frayer un chemin à la surface, mais les balles étaient bizarrement douces et dures, lourdes et lisses. Je mis un temps infini à émerger, tandis que mes parents me grondaient pour avoir "disparu" de leur vue.

Je me réveillais en luttant contre les effets de la drogue, dans le coffre d'une voiture, la sensation était étrangement la même.

Ce souvenir étrange m'aidait à dépasser momentanément cette peur panique qui menaçait de me submerger.

Je mis quelques minutes à reprendre mes esprits et me souvenir de ce qui s'était passé – j'avais été droguée. La dernière chose dont je me souvenais était que je riais tandis que Sam sortait de l'appartement pour aller acheter à manger, je m'étais rendormie.

J'avais atterri dans cet espace confiné, secouée par les chaos de la route ; mon corps pourtant rembourré ne m'était guère secourable pour amortir le revêtement des rues merdiques de cette ville. Je m'efforçais de scruter l'obscurité, un mince rai de lumière filtrait d'une source indéterminée.

Un bref souvenir me revint en mémoire. J'étais en peignoir et apercevais un visage masqué. Je touchais instinctivement ma nuque, une zone légèrement douloureuse persistait à l'endroit de la piqûre.

Voilà. On m'avait kidnappée. Mauvais plan. Très mauvais plan. Surtout,

ne pas songer au pire. Mais Sam allait venir me sauver n'est-ce pas ? Mon héros, mon flic, mon amoureux. Sauf que lorsqu'il reviendrait chez moi, ça ferait un moment que j'y serais plus. Je doutais fort que mes ravisseurs aient laissé un petit mot avec leurs coordonnées.

Je tâtais les parois du coffre, j'essayais de trouver une arme ou un plan pour m'échapper, quoi que ce soit pour m'empêcher de devenir folle. Tout se passerait bien tant que j'essayais, que je gardais espoir.

J'étais à deux doigts de lâcher un sanglot déchirant mais je me repris, sachant que je ne pourrais plus m'arrêter si je me mettais à pleurer.

Je pris cinq profondes inspirations et retournais à mon exploration. Je poussais un juron alors que je m'accrochais un ongle dans un coin, je tirais sur une ficelle, un bout de moquette céda tandis que je tirais dessus. Je suçais mon doigt endolori et me figeais, la voiture ralentit. J'entendais la circulation, mais pas de voix ni d'animaux. Je réalisais qu'on ne s'était pas arrêtés depuis que je m'étais réveillée. Ce qui voulait dire qu'on avait emprunté une route sans feux tricolores. Une autoroute, ou une bretelle menant hors du centre-ville. Je me tournais et collais l'oreille au coffre. La voiture accéléra et effectua une série de manœuvres compliquées, je compris qu'on s'était enfin garés. C'était une bonne nouvelle. J'étais pas très loin de chez moi.

Je connaissais cette route comme ma poche. On faisait un brunch tous les dimanches après-midi. On se moquait de nos gueules de bois, on se foutait de la bouffe qui serait forcément dégueulasse. Ces jours-là étaient des jours bénis. Je croyais que toute notre vie serait toujours ainsi et qu'il... *non*. Je ne devais pas penser à lui. Ce n'était ni l'endroit, ni le moment.

La colère s'empara de moi, je cherchais une solution. J'avais lu un article un jour dans le journal, d'une fille qui avait été kidnappée et planquée dans le coffre d'une voiture. Elle était parvenue à débrancher un feu de stop et la voiture s'était arrêtée. Mais j'ignorais où se trouvait les feux de stop ; et encore moins comment les saboter.

Je farfouillais vers ce que je pensais être la fermeture du coffre mais ne trouvais rien. Si j'avais eu un tournevis ou autre, peut-être, mais c'était impossible à mains nues et sans lumière, mes ravisseurs n'avaient pas eu la présence d'esprit de me laisser une boîte à outils.

Une idée me traversa l'esprit alors que je touchais le métal de mon doigt écorché. Je tâtais la surface inégale de la moquette et trouvais. Je tirais doucement, forçant à l'aide de mes bras repliés sous moi pour faire levier. Ma grande taille dans ce si petit coffre ne me laissait pas beaucoup d'espace pour mes longues jambes.

Mon ongle cassé me faisait mal mais je poussais encore plus, je tirais comme une malade, en prenant soin d'oublier ce qui me tarabustait. Le bruit de la route s'arrêta, le vrombissement du moteur s'évanouit. Je n'entendais plus que ma respiration et le bruit de la moquette qui cédait.

Cela me prit quelques minutes terrifiantes mais le tissu vint peu à peu sans se déchirer. Je le repliais pour avoir plus de place et continuais. J'avais enfin réussi à tout enlever. Je pris appui contre l'arrière du coffre et me tortillais pour maintenir la moquette repliée sous moi.

Dans l'angle côté chauffeur, à peine visible, je distinguais le câble courant de l'arrière du coffre à l'intérieur de l'habitacle. Ça devait être le bon. Ma seule et unique chance. Je l'agrippais fermement et tirais. Encore, et encore. De plus en plus fort. Pendant un long moment, je ne réussis qu'à me faire mal aux mains et aux poignets.

Mais au bout d'un temps incalculable, le câble se déplaça assez pour que je puisse glisser les doigts dessous. Ce demi-centimètre me sembla un kilomètre. Je serrais le poing et tirais de nouveau. Grâce à un meilleur appui et une poigne plus ferme, je le sentais se relâcher. Mes chances de m'échapper augmentaient.

Mon cœur battait à tout rompre. Mon sang pulsait dans mes veines comme s'il voulait s'échapper.

Je serrais les dents et tirais de nouveau. La voiture ralentit et s'arrêta carrément. C'était le moment ou jamais. Avec toute la force et la détermination qui me restaient, je tirais le câble vers l'avant de la voiture. J'entendis quelque chose casser net, il se passa un truc absolument formidable.

Un rai de vive lumière apparut, le coffre s'ouvrit. De quelques centimètres à peine, c'était le paradis.

Je n'avais que quelques secondes, j'ouvris le coffre en relevant le hayon. Peu importait que je sois pieds nus et en peignoir. Je me fichais de qui m'en

voulait. Tout ce que je savais, c'est que je ne me laisserai pas attraper aussi facilement. Si je devais courir à en crever, tant pis. Plus personne ne me kidnapperait. Je ne me retrouverai plus jamais sans défense.

Je sortis du coffre, le soleil me fit cligner des yeux, je partis en courant. Je ne regardais pas la rue ni le trottoir. Une voiture klaxonna mais je l'ignorais, je courais le plus vite possible.

Je me planquais derrière un camion et regardais enfin où je me trouvais. Comme je l'avais imaginé, j'étais sur la voie rapide au nord-ouest de la ville. La rivière se trouvait trois voies en contrebas, sur un quai. Je passais de l'autre côté ; je me faufilais entre la voiture dans laquelle j'étais et celles que je forçais à s'arrêter, espérant qu'ils ne me voient pas.

En l'espace de quelques secondes, j'entendis des voix derrière moi, je savais qu'ils – ou qu'il, peu importe – me cherchaient. Grâce à dieu cet embouteillage était infernal. Je slalomais entre les voitures, encore un peu et j'atteindrais le trottoir. Il y avait un café non loin, avec du monde en terrasse.

Cette foule était ce qui me fallait. J'allais me fondre dans la masse.

Encouragée par mon instinct, je me faufilais entre un SUV et un coupé sport rouge cerise. Je me mis à courir comme une dératée, mon peignoir se défaisait presque tandis que je courais comme jamais je n'avais couru de toute ma vie. La devanture du café et ses clients sous le choc étaient presque à ma portée, j'osais regarder derrière moi.

Deux hommes en noir étaient à mes trousses. L'un avait sa main dans sa poche, l'autre téléphonait.

Je priais en silence pour qu'ils ne blessent personne et fendis la foule. Je me frayais un passage parmi les clients et entrais dans le café.

Quelqu'un sortit en rigolant : « Tenue correcte exigée. »

Je l'ignorais et me dirigeais vers le comptoir. Une femme d'une cinquantaine d'années me dévisageait.

« Qu'est-ce qu'il y a ma belle ?

— J'ai besoin de téléphoner. C'est une urgence.

— Bien sûr, répondit-elle, elle était d'un calme olympien qui me tranquillisa illico.

— Le téléphone ?

— Y a mon portable ou le téléphone fixe dans le bureau du fond. »

Je regardais à l'extérieur. Les hommes qui me traquaient n'était pas encore là.

« Dans le bureau du fond, s'il vous plaît. »

Elle hocha la tête et s'essuya les mains sur un torchon.

« Suivez-moi. »

J'arrangeais mon peignoir afin de me couvrir un minimum et la suivis en balayant la salle du regard. La majeure partie des gens semblait vaguement amusée. La vie des grandes villes. Seule la violence les décontenançait, j'espérais ne pas devoir en arriver là.

La femme me fit entrer dans un bureau minuscule bourré de boîtes archives et de fournitures. Ça me rappelait mon boulot chez Courier Express. Le boulot qui m'avait mis dans la merde.

« Je vais attendre avec vous, ma belle.

— Merci, dis-je en prenant le téléphone. Vous pouvez fermer la porte ?

— Bien sûr. »

Elle ferma la porte tandis que je composais le numéro.

Elle me regarda d'un air perplexe tandis que je composais le numéro pour avoir la marche à suivre. Elle devait s'attendre à ce que je contacte la police mais j'avais besoin de parler à un flic et un seul.

J'attendis que la communication s'établisse et me raclais la gorge.

« Commissariat du Quatorzième j'écoute ?

— J'aimerais parler à l'Inspecteur Sam Connor, s'il vous plaît. »

Ma voix tremblait mais était néanmoins audible. Une vraie prouesse.

« Un moment s'il vous plaît. »

La femme dans le bureau me jeta un coup d'œil sans rien dire. J'entendis qu'on transférait ma ligne, ça sonnait. Ça dura un moment, je me décomposais à vue d'œil. Puis, j'entendis un autre clic. La ligne sonna à nouveau, quelqu'un décrocha. C'était la voix de Sam, il était essoufflé.

« Connor.

— Sam ?

— Qui est... merde, Charlotte ?

— C'est moi, dis-je, les larmes aux yeux.

— Ça va ? T'es où ?

— Dans un café, vers la voie rapide. Ils me cherchaient.

— Adresse, aboya-t-il.

— Je sais... attends. »

Je posais la main sur le combiné et demandais à la femme. Je lui répétais ce qu'elle me disait.

« Les flics arrivent dans deux minutes. Je serai là dans dix minutes. T'es en lieu sûr ?

— Je crois qu'oui.

— Ne bouge pas sans que je te le dise. Je te rappelle à ce numéro, ok ?

— Ok. Sam, je... »

Je ne savais pas quoi dire, il raccrocha alors que j'étais en pleine réflexion. Bon sang. J'étais tellement concentrée à essayer de le joindre que je ne savais pas où tout ça allait nous mener. Je l'avais attiré dans un merdier qui aurait de sérieuses répercussions sur sa vie, la situation empirait. Il m'avait sauvée, évidemment, mais quel était l'impact sur sa carrière ?

« Asseyez-vous ma belle, dit la femme en interrompant le fil de mes pensées.

— Oui, d'accord. Merci. »

Je m'assis, je laissais la main sur le téléphone et contemplais la porte.

« On va venir à mon secours.

— J'avais compris. »

Elle me sourit gentiment et se tut.

On entendait ce qui se passait de l'autre côté de la porte. Des exclamations inquiètes mais aucun cri provenant du café. On entendit crier au loin tandis que les sirènes de la police hurlaient à tue-tête.

Mes mains tremblèrent en entendant une voix sortir d'un haut-parleur ou je n'sais quoi. Je m'attendais à des coups de feu ou des explosions, mais rien de tel ne se produisit. Le brouhaha dans le café augmenta, j'imaginai les clients, certains partaient, d'autres étaient certainement scotchés aux fenêtres, avides de sensations.

Plusieurs voitures pilèrent net, on entendait le crissement des pneus depuis la réserve fermée. Une voix autoritaire s'éleva au-dessus du brouhaha, tout le café se tut. Un flic avait probablement fait son entrée. Je l'espérais du moins.

« On sort ? »

Je regardais la femme en secouant la tête.

« Mon...mon ami m'a dit d'attendre son appel. Au cas où. »

Elle hocha la tête et se plaça à côté de moi.

« Au cas où. »

Son calme apparent était contagieux, je me sentais légèrement plus détendue.

J'entendis quelqu'un débouler tout près de nous, mon pouls accéléra.

« C'était quoi ? murmurai-je.

— J'en sais rien. Chut. »

Mes mains tremblaient en attendant la suite. Le calme, hormis ces voix murmurées, était pire que la cacophonie de tout à l'heure. Ça sentait la menace, une attaque imminente.

Je faillis mourir de peur en entendant le téléphone sonner.

« Oui ?

— J'entre dans le restaurant. Mes hommes ont sécurisé l'endroit. Tu peux sortir. »

Je hochais la tête, oubliant que Sam ne pouvait pas me voir.

« Charlotte ? Tu m'entends ? Ça va toujours ?

— Ça va, Sam. A tout d'suite. »

Ma voix était étrangement calme. Mais j'étais loin de l'être en tripotant la porte et le verrou. Je l'ouvris en grand et déboulais dans l'étroit couloir, occupant probablement tout l'espace, je m'en fichais.

Mes forces m'abandonnèrent à la seconde où je vis Sam. On aurait dit un héros de bande dessinée tout de noir vêtu, hormis son écusson de policier sur sa veste. Il portait une arme dans son holster et vraisemblablement un gilet pare-balles. Ses longs cheveux bouclés étaient rejetés en arrière, une barbe naissante ombrait sa mâchoire carrée. Un gros sanglot me parcourut, je me jetais dans ses gros bras musclés.

Il se figea au début puis se radoucit, il caressa mes cheveux et m'enlaça tandis que mes larmes coulaient à flots et que je murmurais des paroles incohérentes contre sa poitrine.

« Ça va aller ma chérie. Tu es en sécurité maintenant. »

Je savais qu'il mentait mais ses paroles apaisantes étaient exactement ce dont j'avais besoin à cet instant précis.

Nous étions encerclés par des policiers efficaces et les clients curieux. La femme qui m'avait aidée me sourit et me salua tout en commençant à faire sa déposition à un flic tout jeune, visiblement tout droit sorti de l'école.

Je fermais les yeux et me laissais aller, je m'abandonnais dans les bras de Sam.

Chapitre Dix

On sortit du commissariat au bout de plusieurs heures. J'étais passée par toute la palette des émotions négatives. L'épuisement, l'abattement, l'impatience et la nervosité. Je ne pouvais m'empêcher de tripoter l'ourlet de la très longue chemise que Sam m'avait passée. Le tissu gris indiquait "Police" devant, je portais un pantalon de survêt qu'il avait empruntée à une femme flic. J'avais la tenue complète avec une paire de claquettes gigantesques qu'il mettait lorsqu'il se douchait.

On m'avait pris mon peignoir pour avoir une "preuve" mais je me fichais de ne plus en revoir la couleur. Il ne m'apporterait certainement plus le moindre réconfort après ce que j'avais enduré.

J'entrais dans la voiture à côté de Sam et respirais enfin profondément depuis le début de la journée.

« Je suis vraiment désolée pour aujourd'hui, lui dis-je. J'ai encore plus compliqué les choses.

— Je m'en fiche. Tout ce qui compte c'est que tu sois en sûreté. »

Je souris.

« Merci d'avoir volé à mon secours. Encore une fois. »

Il caressa ma joue et mes lèvres.

« Ça fait partie de mon travail, Charlotte. »

Je soupirais et posais ma tête contre son épaule.

« T'es fatiguée ma chérie ?

— Oui. Ça m'est tombé dessus d'un coup.

— C'est l'adrénaline. Tu vas dormir comme une souche ce soir.

— Ce soir ? Je regardais par la fenêtre, il faisait noir. Il est si tard que ça ?

— Oui, c'est ta troisième audition avec mon chef et la seconde pour moi.

— J'ai l'impression que ça dure depuis des jours.

— Oui, il est comme ça avec tout le monde, dit-il sèchement. »

Je haussais les épaules, incapable de réprimer un rire.

« Tu sais à quoi je pense ? Dans la pièce des auditions ?

— Quoi ?

— C'était pas comme à la télé. Le commissariat, les pièces pour des auditions.

— Mieux ou pire ?

— Mieux. Plus propre. Tout neuf.

— Oh, oui. En effet, c'est tout neuf. Attends quelques années et le passage de plusieurs milliers de clodos. Ce sera pile poil comme dans *New York Police Judiciaire*. »

Je rigolais pour de bon.

« Ok. Faut c'qui faut. »

Sam soupira bruyamment.

« Bon sang, ça fait du bien de l'entendre.

— Quoi, au sujet du commissariat ?

— Non. Toi, t'entendre rire. »

Je mordis ma lèvre inférieure, j'essayais de ne pas me remettre à pleurer.

« Merde, désolé. Je voulais pas remettre ça sur le tapis.

— Mais non. Je suis à la fois contente, triste et fatiguée. Qui sait ce qui va encore me tomber dessus.

— Concentre-toi sur ta fatigue, tu peux dormir si tu veux.

— Non, sinon comment je vais faire une fois qu'on sera arrivés ?

— Je te porterai.

— Arrête. Tu y arriveras pas.

— Tu me mets au défi, Charlotte Campbell ? »

Je lui donnais une petite tape sur le bras.

« Absolument pas, Inspecteur Connor. Je n'ai pas la moindre énergie pour défier qui ou quoi que ce soit.

— Je sais. Repose-toi. Je te réveillerai quand on sera arrivés.

— Non, ça va. Je ferme juste les yeux quelques secondes. »

C'est ce que je fis, quand on s'arrêta, on était garés dans un garage rempli de boîtes et d'étagères pleines d'outils inconnus.

Sam se tenait devant la portière passager, il se penchait pour m'aider à défaire la ceinture.

« Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas tout de même pas me porter, je le réprimandais.

— Ok, ok. Allons-y. »

Je souris timidement et sortis de la voiture d'un pas raide.

« On est où ? On n'est pas chez moi.

— Tu es très observatrice. Ton appart est une scène de crime. De plus, tu n'y serais pas en sécurité. »

Il prit ma main et me guida dans le garage jusqu'à une porte en haut de deux marches.

« Tu vas rester chez moi ce soir. »

J'étais partagée entre l'excitation de voir où il habitait et le j'm'en foutisme, l'essentiel étant d'avoir un lit où dormir.

Sam sourit en me conduisant dans une petite cuisine et un couloir.

« On visitera le reste demain », dit-il comme s'il lisait dans mes pensées.

Je regardais sa chambre vite fait, enlevais mes chaussures et m'écroulais sur les draps foncés de son lit king-size.

Il gloussa.

« Bonne nuit.

— Tu viens te coucher ? demandais-je, le visage enfoui dans l'oreiller.

— D'ici quelques minutes. Je dois vérifier mes messages et demander qu'on t'apporte des vêtements propres pour demain. »

Je me tournais et lui tins la main.

« Tu peux téléphoner d'ici ? »

Il s'assit à côté de moi et déposa un baiser sur mon épaule.

« Tu veux pas rester seule ?

— Non. Tu peux rester jusqu'à ce que je m'endorme ?

— Bien sûr. Pousse toi un peu. »

Sam grimpa sur le lit avec moi, avec ses godasses, son flingue, tout. Il remonta la couverture sur nous et me blottit dans ses bras.

Je me réveillais en sursaut, dans un moment de panique, je m'attendais à me retrouver de nouveau dans ce coffre. Mais c'était pas le cas. J'étais confortablement allongée dans un grand lit avec des draps tout doux. Je souriais et soupirais, je cherchais Sam. Il n'était pas là.

Je me redressais, inquiète et poussais un gémissement. J'avais mal partout. Je regardais mes bras, couvert d'ecchymoses. J'appuyais dessus : « Aïe. »

Un gloussement étouffé me parvint au niveau de la porte.

« Heureusement que t'es jolie ma chérie, ça faisait longtemps que j'avais pas vu un truc aussi débile. »

J'ôtai une mèche de cheveux devant mes yeux et le regardais méchamment.

« Enfoiré. »

Il sourit et revint avec un gros mug de café qu'il posa sur la table de chevet.

« Où est passée la Charlotte matinale, toute joyeuse ?

— Elle a été kidnappée et a l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur.

— C'est normal. Bois ça, je vais te chercher des antalgiques avant qu'on y aille.

— Aller ? Aller où ?

— A l'hôpital, tu te souviens ? »

Je levais les yeux au ciel et pris mon café. J'en bus une gorgée et laissais le liquide bien chaud m'envahir.

« J'ai pas envie d'aller à l'hôpital, Sam. C'est inutile. Ils m'ont déjà fait une prise de sang hier. Je vais bien, ch'uis juste un peu amochée.

— T'en es bien sûre ?

— Oui. Je posais le mug et me lovais contre lui, mes jambes pendaient du lit. S'il te plaît, j'ai juste besoin de repos.

— D'accord. Mais tu descendras pas de ce lit tant que tu te sentiras pas mieux, ok ?

— Compte sur moi. Tu viens ?

— Oui mais t'as pas faim ? Je peux préparer quelque chose.

— Non, je... », je réfléchis un instant, j'avais rien mangé depuis un jour, hormis une sucrerie au distributeur du commissariat mais j'avais pas faim du tout.

« Pas vraiment.

— D'accord. »

Il remonta dans le lit, en pantalon de pyjama.

J'enlaçais sa large poitrine, je grimaçais, mes ecchymoses me faisaient mal mais j'aimais sentir son torse se soulever au rythme de sa respiration et son torse poilu.

« T'as envie de dormir ?

— Pas vraiment, répondis-je en enroulant une longue mèche de ses cheveux sur mon doigt. Je suis bien là avec toi.

— Oui. Les circonstances ne sont pas vraiment optimales pour une première fois chez moi.

— Et oui, sortir avec moi réserve des surprises. Tu pars faire des courses et pouf, je disparaissais. »

J'avais dit ça sur le ton de la plaisanterie et je m'en voulus, il n'avait pas vraiment apprécié.

« Désolée.

— Non, je... j'arrive même pas à décrire le truc. Je suis revenue chez toi.

La porte était grande ouverte, tout était sens dessus dessous, t'étais plus là. Envolée.

— Oh, Sam », soufflais-je en enfouissant mon visage dans son cou.

Ses mains tremblaient dans mon dos.

« Ça va aller. Ça va aller. Attends, tu viens de dire que tout était sens dessus dessous ?

— Oui.

— Mais pourquoi ? Ils m'ont droguée dans la salle de bain et m'ont enlevée illlico. Comment mon appartement pouvait être en désordre puisqu'il n'y a pas eu de lutte ?

— Très bonne question. Ils ont dû tout mettre en bazar après. Ils devaient chercher quelque chose.

— Mais quoi ?

— J'en sais rien. Mais ne pense pas à ça maintenant. Repose-toi.

— Ok. »

Je fermais les yeux mais je cogitais. Tout avait commencé quand je m'étais embarquée bien malgré moi dans cette histoire de prescription médicale illégale. Mon patron de messagerie envoyait les gars livrer les colis, qui sait combien de comprimés avaient transité ne serait-ce que chez le docteur du coin. Je n'avais pas la moindre idée de l'ampleur de cette affaire ni de qui était impliqué, et à quel niveau.

Je ne voyais vraiment pas pourquoi on m'avait kidnappée et ce qu'on cherchait chez moi. Il devait y avoir une raison. Mais je ne voyais pas laquelle.

Sam poussa un soupir.

« Quoi ? demandais-je calmement.

— Tu cogites tellement vite que ça me donne le tournis.

— Comment tu sais que je cogite ?

— Ch'uis flic, Charlotte. C'est mon boulot. »

Je le regardais l'air incrédule.

« Tu te mords de nouveau la lèvre. Tu te la mords pour de bon. Tu le fais quand t'es inquiète.

— Ah, comment ça se fait que tu m'connaisse si bien ?

— Je viens d'te l'dire, ch'uis flic.

— Pratique dans certaines situations, emmerdant dans d'autres. »

Il sourit.

« Et ça s'équilibre ?

— Ch'ais pas trop. »

Sam éclata de rire.

« Dis-moi ce qui te tracasse puisque t'arrives pas à te reposer.

— J'essayais juste de comprendre pourquoi. Les seules personnes que j'ai impliquées sont Knight et le D. Kent. A part eux et l'adresse à laquelle j'ai fait la livraison, j'ai aucune piste valable.

— C'est vrai, mais ils l'ignorent. Knight est en prison, ceux pour qui il travaille vont vouloir connaître l'étendue des dégâts. Ils savent juste que t'as ouvert le colis. Tu avais accès à son bureau, ses papiers, toutes les fiches clients. Y'a peut-être un truc là-dedans qui permettrait de remonter jusqu'à eux et ils veulent à tout prix t'en empêcher.

— Oui. Évidemment. »

Je me remémorais mes journées pépères chez Courier Express, lorsque je planifiais les livraisons, faisais la paperasse et répondais au téléphone. Y'avait forcément un truc. Un truc qui pourrait nous aider à résoudre cette énigme.

« En parlant de la limace, il a dit quoi au fait ? »

Sam gloussa.

« Tu l'as surnommé "la limace ?" Ça lui va comme un gant.

— Je sais. Alors ?

— Rien pour le moment. C'est un escroc et un lâche. Il va craquer. Il vendrait sa propre mère si on le lui demandait.

— Sans l'ombre d'un doute. »

Je frémis en songeant à lui, mon patron qui fonçait droit sur moi et levait sa main pour me frapper.

« J'espère qu'il crachera bientôt le morceau. »

Sam passa les doigts dans mes cheveux emmêlés.

« Ne t'inquiète pas. Ni lui ni personne ne te fera de mal. Plus jamais. »

Je ravalais mes larmes et me collais contre lui.

« Je sais.

— Écoute, dit-il l'air inquiet. Essaie de dormir. Tes vêtements et affaires de toilette ne vont pas tarder à arriver. On mangera un bout et on se douchera quand tu te réveilleras.

— Ensemble ? »

J'étais pas d'humeur mais j'allais pas refuser une bonne douche bien chaude avec Sam.

« Peut-être. »

Le désir se lisait dans ses yeux.

« Seulement si tu dors.

— Ok, ok, patron. »

Il sourit et se glissa hors du lit, il remonta le drap jusque sous mon menton.

« Dors. »

Facile à dire. Je me tournais et me retournais et finis par abandonner. Je sautais du lit en grognant et me dirigeais pesamment vers la salle de bain. J'eus peur de mon reflet dans le miroir. J'étais pâle, cernée, une marque violacée au niveau de la racine des cheveux. Comme il fallait s'y attendre, mes cheveux étaient emmêlés au possible. Je tirais un peu mais j'avais besoin d'une bonne douche et d'un shampooing. Je devais me sentir mieux puisque je n'avais pas peur de prendre ma douche seule.

En t-shirt, j'allais vers l'avant de la maison. Il y avait deux étages, un avec sa chambre et des portes fermée à l'étage supérieur, et la pièce à vivre quelques marches en contrebas.

Je le trouvais assis à la table de la cuisine, plongé dans une pile de dossiers. Ses cheveux étaient aussi en bataille que les miens mais la maison était propre et bien tenue, elle manquait juste un peu de déco.

« Coucou », dis-je doucement.

Il sursauta et se leva.

« Salut. Désolé, tu m'as surpris. »

Je haussais les épaules et tirais sur le bas du t-shirt.

« Sûrement grâce à ma démarche féline.

— Probablement. Tu voulais quelque chose ? »

Sa voix douce et son air inquiet me touchaient mais je ne voulais pas y penser. Je voulais tout oublier.

« Que tu me frottes le dos. »

J'envisageais d'enlever le t-shirt et marcher nue jusqu'à la salle de bain mais c'était pas mon style. Un corps couvert d'hématomes et des gros seins n'était pas ce qu'il y avait de plus sexy. Sam me connaissait par cœur mais tout de même. Je rêvais de romantisme, je voulais pas me sentir gênée.

« Que le dos ? demanda-t-il d'un air espiègle.

— Pour commencer, on verra bien. »

Il poussa un grondement sourd et fit le tour de la table. Voir les muscles de ses bras et de son torse se contracter au moindre de ses mouvements me donnait à penser que j'étais peut-être d'humeur, après tout.

De retour dans la salle de bain, j'éteignis le plafonnier et laissais la lampe au-dessus du miroir allumée, pendant que Sam allumait et goûtait l'eau.

« Après toi », dit-il en souriant.

Je retirais mon t-shirt et entrais sous la douche. Lorsque Sam me rejoignit, sa carrure remplit le petit espace, je remarquais que son visage dépassait le pommeau de la douche de plusieurs centimètres. C'était bête, j'étais plutôt grande, c'était tout nouveau pour moi de me sentir petite à côté d'un homme.

Je voulus l'embrasser mais Sam attrapa doucement mes bras.

« Charlotte, regarde-toi. »

Je me regardais, vis les marques sur mes épaules, mes bras, mes cuisses et mes genoux.

« Ça va. Y'a presque plus rien. »

Il soupira.

« Tourne-toi. »

Vu le juron étouffé qu'il poussa, mon dos devait être pire que le devant.

« T'es sûre que c'est quand t'étais dans le coffre ?

— Je crois. J'en sais rien.

— S'ils t'ont frappée je les tue », jura-t-il.

Je me retournais et posais mes mains sur sa nuque.

« J'ai pas mal. J'ai froid et je me sens seule Sam. Je suis sûre que tu peux y remédier. »

Il me regardait d'un air perplexe.

« T'es sûre ? Je ne voudrais pas te faire mal.

— S'il te plaît. On fera doucement. »

Il était partagé. Le désir et l'inquiétude. Le souci et l'envie.

« Mais Charlotte... »

Je l'embrassais afin de clore cette conversation, je suçais ses lèvres, je glissais ma langue dans sa bouche. Sam s'abandonna, il me prit dans ses bras, je sentais l'excitation monter. Ses mains légères comme des plumes se posèrent sur mes fesses, des vagues de plaisir me submergeaient.

La buée emplit le petit espace, l'eau nous coulait dessus. C'était exactement ce dont j'avais besoin. Même sans faire l'amour, nous étions plus proches que jamais. Nus, il caressait mes ecchymoses bien visibles, la gentillesse de Sam m'allait droit au cœur, je savais qu'il ferait tout pour me garder, veiller sur moi.

Chapitre Onze

On s'habilla une fois douchés et retournâmes dans la cuisine. Sam prépara des sandwiches, j'avais une faim de loup. Je les engloutis voracement tandis qu'il me regardait en souriant.

« Qu'est-ce que tu regardes ? »

— Toi. C'est super sexy de te voir engloutir. »

Je lui donnais un coup de pied nu sous la table.

« Tiens-toi tranquille sinon j'te bouffe ton sandwich. »

On rigola et poursuivîmes notre pause casse-croûte. Je me sentais bien. Si bien que ce qui nous avait finalement poussé à partager ce moment n'avait presque plus d'importance. Ce moment de grâce fut anéanti lorsque le téléphone de Sam retentit.

« Quoi ? Il marqua une pause, l'air mécontent. Oui, ok. Dans une heure. »

Il raccrocha, l'air contrarié. Je mordis ma lèvre inférieure et avalais le restant de mon sandwich.

« Le travail t'appelle ? »

— Malheureusement. L'équipe qui bosse sur cette opération veut un rapport sur cette affaire. »

Je le regardais sans comprendre.

« Ça veut dire quoi en langage normal ? »

— Ça veut dire que j'avais raison. Les petites affaires de ton patron sont

liées à l'autre affaire sur laquelle je travaillais en sous-marin. Un gros dossier.

— Un gros dossier, dans le bon sens ou du genre craignos ? demandais-je, le ventre noué.

— Les deux. Écoute, y'a une voiture postée en bas mais j'ai pas envie que tu restes seule ici. Tu m'accompagnes au commissariat ? »

Je secouais la tête.

« Je passe mon tour. Je veux plus remettre les pieds là-bas. Et si je demandais à Abbigail de venir me tenir compagnie ?

— Bien sûr. Excellente idée. »

Il me montra le téléphone posé sur le comptoir de la cuisine.

« Appelle-la pendant que je me change. »

Je regardais son pantalon de survêt taille basse, c'était vraiment dommage qu'il doive se rhabiller. Mais c'était pas vraiment un look très pro pour un inspecteur de police.

« Génial. Euh, c'est quoi l'adresse ici au fait ? »

Sam rigola et me donna son adresse.

« Si t'as besoin de moi, crie.

— Ok. »

Abbigail me cria dessus pendant plusieurs minutes, elle était en colère et affectueuse. Elle avait vu aux infos que Knight avait été arrêté et était morte d'inquiétude. Je lui dis que j'étais chez Sam sans lui raconter en détails ce qui m'était arrivé hier. Je lui raconterai tout de vive voix lorsqu'elle m'aurait vue de ses yeux vus.

Le temps qu'elle arrive, Sam était sur le départ, un policier avait déposé un sac avec mes affaires. Des vêtements, des brosses à cheveux, du maquillage, deux paires de chaussures et des dessous. Je rougis et le remerciais.

Sam ouvrit la porte à Abbigail qui me fonça dessus telle une tornade miniature. Je poussais un cri tandis qu'elle me sautait dessus et recula.

« Oh mon dieu, qu'est-ce qui t'es arrivé ?

— Je l'ai noté ici, dit Sam. J'y vais. Mesdames, l'officier de police Morse

est à l'extérieur. Son numéro de portable est sur le frigo, tout comme le mien. Passez un coup de fil en cas de problème. »

Il m'embrassa doucement sur les lèvres.

« Je reviens au plus vite ma chérie, ok ? », je hochais la tête.

Abbigail lui lança une œillade.

« Et moi, j'ai pas droit à un bisou, beau gosse ? »

Il sourit et l'embrassa sur la joue. Ça faisait tout drôle de le voir plié en deux pour l'embrasser.

« C'est tout ? »

Je fis les gros yeux.

« Oui, c'est tout c'que t'auras, dévergondée. »

Elle gloussa et me prit par le bras.

« Garce.

— Salut les filles », dit Sam en franchissant la porte.

Abbigail m'enlaça et je surpris son regard. Je savais qu'il pensait à ce qui m'était arrivée la dernière fois qu'il m'avait laissée seule. J'essayais de lui lancer un regard assuré, ce qui dû fonctionner puisqu'il partit pour de bon.

J'attirais Abbigail vers un canapé et m'assis.

« Je suis vraiment contente que tu sois là.

— Moi aussi. Raconte-moi ce qui s'est passé. »

Je lui racontais, sans occulter les moindres détails. Elle prit mes mains dans les siennes, les serra et ne les lâcha pas durant tout mon récit. Elle blêmit en apprenant la mort mystérieuse de Max, le coursier de la société dans laquelle je travaillais, impliqué dans la livraison de drogue. Lorsque je lui parlais de mon enlèvement chez moi, elle était pétrifiée d'horreur.

« Mon dieu Charlotte. »

Elle m'enlaça étroitement, j'essayais de ne pas gémir, elle me faisait mal.

« Tu aurais pu te faire tuer. De nouveau.

— Mais ils ne m'ont pas tuée. Tout va bien.

— Pour combien de temps ? S'ils t'ont trouvé une fois, ils te retrouveront.

— Mais non. Sam est là maintenant. Il est au courant de tout. »

Elle hocha la tête, pas très convaincue.

« Peut-être. Mais tu vas faire quoi, te planquer éternellement ?

— Bien sûr que non. Je reste ici le temps nécessaire et après je rentre chez moi.

— Ok. Et Sam ? Vous avez l'air de bien vous entendre tous les deux.

— Disons qu'on a vécu pas mal de choses en un laps de temps très court. Je me sens bien avec lui. En sécurité. »

Elle se leva et arpenta la pièce.

« C'est cool. T'as confiance en lui ?

— Oui.

— Tu lui as parlé de Brandon ?

— Bien sûr que non », lançais-je, plus sèchement que prévu.

Elle arrêta de faire les cent pas et posa ses mains sur ses hanches.

« Et pourquoi ?

— Parce que ça compte pas. J'ai pas envie que Sam le sache. Qu'il sache qui j'étais.

— Charlotte, commença-t-elle.

— Non, non. Je levais les mains au ciel. Je t'assure. Ch'uis plus la même. C'est de l'histoire ancienne. J'ai pris sur moi, j'ai avancé. J'ai passé des milliers d'heures en thérapie, l'eau a coulé sous les ponts après toutes ces années, j'ai changé. Je suis plus mature, plus sûre de moi. Plus courageuse. J'étais terrifiée dans ce coffre. Mais je ne me suis pas tétanisée. J'ai pas essayé de calmer les mecs qui m'ont kidnappée. Je m'en suis tirée toute seule et suis allée chercher de l'aide. »

Abbigail se rassit à côté de moi et passa son bras autour de ma taille.

« Oui, c'est vrai. Tu as fait preuve de courage. Mais si tu aimes vraiment Sam, il faudra qu'il sache ce qui t'es arrivé.

— Non. Pas maintenant. Peut-être une fois que tout sera terminé. »

Elle soupira.

« Ok. Stop, on change de sujet. Qu'est-ce qu'on va faire cet après-midi ? Fouiller ses placards ? Voir quels films il a loué ? »

Je cogitais tout en lui débitant mon petit blabla. Je me sentais différente.

Courageuse. J'allais pas rester assise toute l'après-midi chez Sam sans rien faire. En me bougeant, j'avais réussi à m'extirper du coffre cette voiture ; ça m'aiderait peut-être à aller de l'avant au quotidien.

« J'ai une meilleure idée.

— Et si on matait son historique Internet voir s'il regarde du porno ? »

Je rigolais.

« Encore mieux que ça. »

Abbigail croisa les bras.

« J'vois pas trop quoi. Alors ?

— J'aimerais aller vérifier quelque chose.

— On n'est pas supposées rester là ?

— Oh ça va. Je veux juste aller jusqu'à l'immeuble où j'ai fait cette livraison. Voir si j'aurais pas oublié un truc.

— Monsieur le Flic Sexy peut pas s'en charger ?

— L'Inspecteur Sexy, Abbigail.

— Peu importe. Sam ne peut pas s'en charger ?

— Non, dis-je avec insistance en me levant. Il a une tonne de trucs à faire aujourd'hui. Je vais pas me pointer au beau milieu d'une fusillade. Je veux juste voir si un détail me revient en mémoire. Ça pourrait peut-être aider Sam. »

Ma meilleure amie me dévisagea un bon moment, elle savait très bien que j'en démordrais pas.

« Et le flic dehors ? Ch'uis quasiment sûre qu'il ne nous laissera jamais sortir de là.

— Facile. Le garage donne dans la rue de derrière. Tu vas sortir la voiture et me récupérer.

— Comment tu l'sais ? T'as mené l'enquête ou quoi ? »

Je rigolais.

« Non, mais tu te souviens de Darlene West à l'école ? C'est comme ça qu'elle rendait visite à son père, toutes les maisons sont bâties sur le même schéma.

— Ok, Alice la Détective. Mais si tu te fais tuer, je ne me le pardonnerais

jamais.

— Ça marche ! », répondis-je en souriant. Je ne m'étais pas rendue compte à quel point elle m'avait manqué jusqu'à ce qu'elle se pointe. On allait sortir ensemble reprendre le contrôle de ma vie, j'étais aux anges.

On sortit de chez Sam sans aucun problème et conduisîmes en un rien de temps jusqu'à l'entrepôt où j'avais livré le colis.

Abbigail gara la voiture et regarda autour d'elle.

« C'est pas aussi miteux que je l'imaginai. Ça craint pas, à moins que la peinture qui s'écaille te fiche la trouille.

— Il n'est que trois heures de l'après-midi Abbigail, ça fait beaucoup.

— Effectivement. »

On descendit de la voiture et nous dirigeâmes vers l'entrée. La zone était calme, on entendait la circulation sur la voie rapide un kilomètre plus loin.

La porte était comme dans mes souvenirs, rouge délavé, la peinture écaillée laissait entrevoir du gris et bleu en dessous. Elle était en tous points identique aux six autres portes du même entrepôt. Je regardais par la fenêtre mais ne vis rien. Des allées poussiéreuses et des piles de cartons en équilibre précaire.

« Et maintenant ? »

Je haussais les épaules à l'attention d'Abbigail.

« J'en sais rien. Je pensais savoir quoi chercher une fois qu'on serait sur place mais au final, non.

— Super. Ça valait le coup, espèce d'andouille. »

Je ricanais.

« Bref.

— T'as bien dit qu'une femme t'avait ouvert quand t'avais sonné ?

— Oui.

— Et ben on a qu'à voir si elle est là. »

J'ouvris les yeux grands comme des soucoupes.

« Abbigail, on peut pas faire ça. Elle se souviendra forcément de moi si elle est courant.

— Oh, bien vu. Ok, alors va te cacher dans la voiture pendant que je sonne. On verra bien ce qu'elle dira.

— J'en sais rien.

— Hé, c'est toi qui as eu l'idée de venir. On va pas rester plantées là si tu veux avoir une preuve ou obtenir une information. »

Je soupirais.

« T'as raison. Ok, vas-y. Mais fais gaffe.

— T'inquiète. »

Je me planquais derrière la voiture pour la voir et surveiller les alentours.

Abbigail sonna et se tint bien droite, comme si elle avait fait ça toute sa vie. Ma copine ne se démontait jamais.

Une minute s'écoula, elle sonna de nouveau. Aucune réponse, elle attendait toujours. Deux minutes, cinq minutes. Ça faisait long, super plan.

J'étais sur le point de me lever et lui dire de partir lorsque je vis sa main se poser sur la poignée. Elle la tourna et poussa la porte, qui s'ouvrit doucement devant elle.

Je bondis et courus vers elle maladroitement, j'avais encore horriblement mal partout.

« Putain qu'est-ce qui se passe ?

— Appelle-moi Bess, dit-elle.

— Hein ? Qui ?

— C'est un truc dans Alice la Détective. Bess, pigé ?

— J'ignore de qui il s'agit, Abbigail. »

Elle haussa les épaules.

« Appelle-moi Bess, on ira voir plus tard sur Wikipedia.

— Ok, Bess, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je mène l'enquête. »

Elle entra, je n'avais pas d'autre choix que de la suivre.

Une fois dans l'entrepôt, j'étais plus perplexe qu'avant. C'était peu éclairé, poussiéreux, avec des toiles d'araignée partout. Les cartons que j'avais aperçus de l'extérieur étaient en équilibre instable, les emballages étaient éventrés et déchirés, on aurait dit que les lieux étaient déserts depuis un bon moment.

« Leur activité n'est franchement pas florissante, dit Abbigail en râlant.

— Arrête de plaisanter. C'est peut-être abandonné. La femme est peut-être juste venue ici récupérer le colis.

— Possible. Mais on est là. Allons faire un tour. »

C'était prévu, c'était cool de savoir qu'on avait eu la même idée.

« Toi d'abord, Bess. »

Elle rigola et arpenta un couloir. On trouva le chemin menant au premier étage, aussi vide que le rez-de-chaussée.

Abbigail se retourna, je marchais juste derrière elle, elle s'arrêta, je lui rentrais presque dedans.

« Hé », sifflais-je.

Elle posa un doigt sur sa bouche pour m'intimer le silence et me montra quelque chose.

Il y avait une porte au bout du couloir. On en avait dépassé une bonne douzaine, mais celle-ci était différente. Elle était flambant neuve par rapport au reste de l'entrepôt vieux et abandonné. Les lumières se réfléchissaient sur la porte, un clavier numérique tout neuf était fixé au mur.

« Bingo, dis-je.

— Putain de merde, j'y crois pas, on a trouvé.

— Tu viens de dire "putain de merde ?" »

Abbigail haussa les épaules.

« P'têt bien. »

Je réprimais un rire.

« Et maintenant ?

— On frappe ? On tape un numéro au hasard sur le clavier ?

— Super tes idées, Bess. J'comprends pourquoi t'es ma cop's.

— Ta gueule. »

Elle me poussa et était sur le point de dire quelque chose lorsque la porte devant nous s'ouvrit peu à peu. Abbigail et moi détalâmes et nous accroupîmes près d'une pile de cartons, on aurait dit qu'on avait fait ça toute notre vie. La poussière qu'on avait remuée flottait dans l'air ambiant, une voix masculine retentit dans le couloir.

« Non, peu importe. C'est toujours la merde niveau réception. Je t'écoute. »

Il s'arrêta un moment, je suppose qu'il écoutait.

« Je m'en tape. Ch'uis payé à rien foutre. J'adore mon taf. »

Deuxième pause, plus longue cette fois-ci.

J'échangeais un regard avec Abbigail. On pouvait s'échapper pendant qu'il discutait ? Je secouais la tête. Il valait mieux attendre qu'il rentre dans la pièce.

« Quitte pas, j'ai un double appel. Allô... ? Oh, oui patron. Non, toujours aussi calme... Ch'uis seul aujourd'hui mais j'peux venir vous filer un coup d'main... »

Il rentra dard-dard dans la pièce, j'entendis la porte s'ouvrir et se refermer en vitesse. Trop rapidement pour qu'il l'ouvre à l'aide d'une clé ou d'un code.

Il valait mieux partir. Ficher le camp tant qu'il était encore temps. Mais la curiosité prit le dessus, je voyais bien qu'Abbigail était aussi intéressée et curieuse que moi.

Là n'était plus la question de toute façon puisque le mec sortit en trombe. Il claqua la porte et passa devant notre cachette sans nous voir. Ses pas résonnèrent dans l'entrepôt silencieux tandis qu'il arpentait les couloirs jusqu'à la sortie. Une autre porte claqua, nous étions seules dans le bâtiment.

« On jette un p'tit coup d'œil ?

— Et comment », répondis-je en me levant doucement et prudemment.

On se faufila sans bruit à l'angle du couloir et on s'approcha de la porte. Je mis ma main sur la poignée, qui tourna sans problème. Je poussais et entrais. Je regardais Abbigail, les yeux ronds.

« C'est dingue. Faudrait qu'y en ait une qui reste là, au cas où. »

Elle me rembarra.

« Y'a que dans la voiture qu'on est en sûreté, Charlotte. »

Je haussais les épaules.

« T'as raison. Je vais aller voir. Deux minutes et on file, ok ? »

Elle hocha la tête.

« Je vais me planquer. Magne-toi. Essaie de laisser la porte ouverte.

— Ok. »

Je la vis reculer et retournais dans la pièce. J'étais sous le choc. Je m'attendais à voir un bureau. Je me trouvais devant un système de surveillance ultra sophistiqué. Tout un tas d'écrans reliés à des unités centrales. Y'avait une sorte de journal de bord, trois téléphones portables et deux ordinateurs. Les écrans étaient tous allumés. Huit écrans surveillant tous une zone différente. Certains des rues, d'autres, des pièces inconnues.

Intriguée, je m'approchais des écrans et regardais de plus près. Sur un écran, une fourgonnette reculait vers un quai de livraison. Elle disparut, l'écran situé à côté montrait une vue de l'intérieur du bâtiment. Un groupe d'hommes munis de diables se mettaient en place et déchargeaient des cartons à l'arrière du véhicule.

Un autre écran filmait un bureau vide, et une grande salle de réunion avec une grande table. Trois personnes étaient assises autour, soupesant des sacs remplis de quelque chose que je n'arrivais pas à voir. Je plissais les yeux, ces sacs contenaient les fameuses pilules. Identiques à celles que j'avais livrées dans cet entrepôt.

« Oh mon dieu. »

Mon pressentiment était fondé. Toute l'opération se déroulait devant mes yeux.

J'étais plantée là, bouche bée, lorsque j'entendis un bruit. Des pas lourds venaient dans ma direction.

Merde.

Le mec était de retour.

Chapitre Douze

Je regardais à la hâte dans la pièce, mais il n’y avait nulle part où se cacher. J’eus comme une absence, j’étais pétrifiée, terrifiée. Si ce que j’avais vu était bien ce que je croyais, j’étais dans la merde.

Les pas se rapprochaient. J’essayais de bouger et me ruais vers la porte. Je pourrais peut-être m’enfermer à l’intérieur, ça laisserait le temps à Abbigail de filer.

Mais pile au moment où je voyais le bas de la jambe de l’homme à l’angle du couloir, un autre bruit nous fit tous deux sursauter. Sa jambe disparut et je l’entendis dire :

« Y’a quelqu’un ? Qui est là ? »

Je déglutis péniblement. J’entendis un bruit sourd quelque part dans l’entrepôt, l’homme se mit à courir. Il s’éloignait, je me glissais hors de la pièce et refermais la porte derrière moi. Je devais retrouver mon amie et filer.

Je me forçais à me concentrer sur les bruits de pas de l’homme, et non sur les battements de mon cœur. Je me faufilais sans bruit et gagnais la sortie, m’assurant d’être à proximité d’un endroit ou d’une pièce sombre où me planquer. Je mis un temps fou mais me rassurais en me disant qu’il était assez éloigné et qu’il ne risquait pas de venir par là. Je passais près d’une palette pleine de cartons, un sifflement me fit stopper net.

« Abbigail ? chuchotais-je.

— Ouais. »

Je poussais un soupir de soulagement.

« Viens, on s'casse. »

Elle avait les cheveux en bataille, les vêtements pleins de poussière, elle tremblait.

« J'ai essayé de l'attirer ici pour que tu gagnes du temps, je m'attendais pas à ce qu'il se lance à ma poursuite.

— T'es la meilleure, Abbigail. On dégage. »

Je lui donnais la main et l'entraînais dans le couloir menant vers la porte d'entrée. Une fois dehors, sous le beau soleil, nous nous mîmes à courir en direction de la voiture, on monta à l'intérieur le plus rapidement possible.

Je crus entendre crier alors qu'on démarrait, c'était peut-être le fruit de mon imagination.

Je me concentrais sur la route jusqu'à chez Sam, Abbigail gardait le silence mais je voyais bien qu'elle tremblait. Une trace de poussière sur sa joue me rappelait ce que nous venions de faire. Cet homme aurait pu la tuer. Petite et frêle comme elle était, elle n'aurait jamais fait le poids mais elle n'avait pas hésité. Comme d'habitude, elle avait fait de son mieux pour me protéger.

Des larmes de gratitude et de honte me piquaient les yeux. Je ne la mettrai plus jamais dans une situation pareille. Plus jamais. Elle et Sam, les personnes qui m'étaient le plus chères, avaient mis leur carrière et leur vie en péril pour me sauver, ça ne pouvait plus durer. Quoiqu'il m'en coûte, je ferai tout pour qu'ils restent en dehors de tout ça.

« Abbigail, ça va ? »

Elle hocha la tête.

« Pardon de t'avoir entraînée là-dedans.

— Hé, j'ai failli mourir de peur mais on s'est bien amusées. »

On se mit à rire. Bien que ni l'une ni l'autre n'en ait envie.

« J'apprécie mais j'aimerais te demander quelque chose.

— Demande-moi tout ce que tu veux. »

Je souris.

« Oui, je sais. Je vais te raccompagner chez toi et je vais prendre ta voiture pour rentrer chez Sam.

— Pourquoi ? L'Opération Entrepôt du Désert s'est peut-être soldée par un échec mais on peut réfléchir à un autre plan. »

Je me sentais un peu coupable de ne pas lui révéler ce que j'avais vu dans la salle de contrôle mais tant pis. Mieux valait qu'elle n'en sache rien.

« J'ai besoin de discuter avec Sam. Il va être vénère quand il saura que je suis sortie, il vaudrait mieux qu'on soit seuls. »

Elle me jeta un coup d'œil.

« Ah, tu vas nous la jouer façon manœuvres d'approche sexy ?

— Ouais.

— Bien joué. Ok, mais tu m'appelles après.

— Pour sûr. »

On roula jusqu'à son immeuble, je la regardais entrer, fis le tour de la voiture et montais côté conducteur. J'échafaudais un plan durant le trajet qui dura quinze minutes jusque chez Sam. Enfin, c'était pas vraiment un plan. L'idée était un peu bancale mais rien d'autre ne me venait à l'esprit.

Je me garais au coin de sa rue et entrais par la porte de derrière, j'avais trouvé la clé suspendue à un crochet dans la cuisine. Le salon était vide, c'était mon jour de chance. Sam était devant la porte, les bras croisés, j'arpentais le couloir en direction de sa chambre.

« Qu'est-ce que tu fous, Charlotte ?

— Salut. T'es rentré...

— Oui. Depuis dix minutes. »

Je passais à côté de lui, il me jeta un regard noir. Je m'assis au bord du lit et retirais mes chaussures.

« Ta journée s'est bien passée ? »

Sam se tourna et me regarda méchamment.

« Tu te fiches de moi ? »

Je le regardais comme si de rien n'était.

« Non. »

Il serra les dents, les muscles des mâchoires se contractèrent.

« T'as rien à me dire ?

— Non. »

Il explosa.

« T'étais où putain ? Bon sang mais c'est possible d'être aussi stupide ? »

Je sursautais.

« Arrête de crier. »

Il me regardait les yeux brillants de colère, il me fixa un long moment, soupira et baissa les bras.

« Dieu du ciel. J'ai eu une de ces peurs quand je suis rentré et que t'étais pas là.

— Je... je suis désolée... J'ai pas réfléchi... On voulait juste faire un tour Abbigail et moi, tu comprends ?

— Oui, je comprends. »

Il passa une main dans ses cheveux.

« T'es pas en prison. Mais la prochaine fois laisse-moi un mot ou passe-moi un coup d'fil, ok ? Ne pars pas comme ça sans rien dire. Tu as fait attention au moins ? T'es pas allée fourrer ton nez là où il faut pas, j'espère.

— Bien sûr que non. »

Je mentais, j'avais la boule au ventre.

« J'arrivais pas à rester sans rien faire. On a fait un tour en voiture.

— Où ça ? »

Je fronçais les sourcils.

« Pas bien loin. Pourquoi ?

— Parce que t'as d'la poussière ou ch'ais pas quoi sur les fesses.

— Oh. »

Merde, j'avais oublié, il était flic et remarquait tout.

« Sa voiture est crade. »

Il me détailla une seconde, comme s'il doutait de ma parole.

« Mais au fait, dis-je, d'un ton léger, pourquoi tu mates mes fesses ? »

Un sourire coquin émailla son visage viril, ses yeux bruns pétillèrent.

« Tous les moyens sont bons pour mater tes fesses, Charlotte. »

La tension ambiante diminua, je m'avançais vers lui et l'enlaçais.

« Ah ouais ? Et tu mates quoi d'autre ? »

Il caressa mon dos et mes épaules.

« Tout. Sous les moindres coutures. »

Je levais la tête en souriant.

« Et quelles conclusions en avez-vous tiré, Inspecteur Connor ? »

Il m'embrassa sur le bout du nez.

« Tu es absolument parfaite, des pieds à la tête.

— Vous passez pas de test visuel pour être flic ? »

Sam gloussa et glissa ses mains sur ma taille, effleura ma poitrine rebondie et ma taille, et termina par mes hanches larges.

« Oui. Mes yeux, mes mains et mes lèvres sont d'accord, ton corps est absolument fantastique. »

Je rougis et appuyais ma tête contre son épaule.

« Prouve-le. »

Il m'attira d'une main, me laissa sentir sa verge toute chaude et gonflée sous son pantalon, il releva ma tête. Il m'embrassa sauvagement et passionnément, sa langue s'insinuait dans ma bouche, il m'explorait.

Je fourrais ma main dans ses cheveux et me plaquais contre lui.

« Mmm. »

Mon autre main descendit sur sa poitrine et son bras musclé.

« C'est un bon début, mais il va me falloir d'autres preuves. »

Sam grogna, lécha ma lèvre inférieure et recula.

« C'est chose faite. Pas ce soir ma chérie.

— Pourquoi, t'as la migraine ? »

Il sourit.

« Non, mais tu dois manger et on a tous les deux besoin de repos. »

A mon tour de râler.

« J'crois pas que j'apprécie ton côté maternel, Sam.

— Dommage. C'est pourtant tout ce à quoi tu auras droit aujourd'hui.

— Ok, grommelais-je, secrètement contente.

— Va au lit, le temps que je nous prépare à manger. »

Je ne pouvais pas refuser sa proposition, je déposais quelques baisers

sur sa bouche, me lavais la figure dans la salle de bain et pris mon pyjama dans mon sac.

Je grimpais dans le grand lit et allumais la télévision, Sam faisait du bruit dans la cuisine. Ma peur s'était peu à peu dissipée, je savourais l'instant présent. Peu importe ce que me réserverait l'avenir, je n'oublierais jamais ces merveilleux moments passés avec Sam. Les parties de rigolade, cette attirance érotique, ses attentions, on avait déjà tant partagé en si peu de temps.

Je zappais, mon attention fut attirée par la photo de mon ancienne société, Courier Express, la porte avait été renforcée là où Sam l'avait cassée pour voler à mon secours. *Oh mon dieu*. Les infos parlaient de l'arrestation de Knight, mon patron, les sources policières confirmaient qu'il trempait dans un trafic de drogue. La journaliste disait que l'enquête était en cours et que la police avait un témoin qui coopérait avec eux. Moi ? Elle parlait de moi ?

Je la regardais, bouche bée, tandis qu'elle poursuivait sur certains détails. J'avais la gerbe.

Sam entra avec deux assiettes pleines à ras bord.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Je montrais l'écran mais ils étaient passés au bulletin météo. Demain, le temps serait apparemment ensoleillé mais humide.

« Y'avait un sujet. Sur moi. Enfin, sur mon ancien bureau. Et Knight. »

Il posa les assiettes sur la commode et vint s'asseoir à côté de moi.

« Merde. J'aurais dû t'en parler.

— Ils ont parlé d'un témoin. C'est moi ? Toute la ville est au courant ? »

Il me prit dans ses bras comme si j'étais un gros bébé joufflu.

« Non ma chérie. Ne t'inquiète pas. Les médias ne te connaissent pas. Ils n'ont que les grandes lignes. Tout passe par notre service de presse.

— Et l'enlèvement et la scène au café ? Je suis sûr qu'on m'a prise en photo – la folle qui courait en peignoir. Et s'ils font le lien ? »

Je respirais de façon saccadée.

« Du calme. C'est impossible. Les seules personnes en mesure de faire le lien sont la police et tes ravisseurs, et ça, ils le savent déjà.

— Je suppose, répondis-je faiblement.

— Parfait. Éteignons la télé et mangeons.

— Ok. »

Il caressa mes cheveux et se leva prendre les assiettes. Je picorais mais ne mangeais pas grand-chose. Je finis par relever la tête et parler à Sam.

« On pourrait discuter de l'affaire ?

— Bien sûr.

— Tu as du nouveau ? Au sujet de Knight ou du bureau ? »

Il haussa les épaules et regarda ailleurs.

« Sam, qu'est-ce qu'il y'a ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien concernant ton patron. Son avocat a réussi à le persuader de tout déballer. On a pris des trucs à ton ancien bureau mais j'peux pas t'en parler.

— Ok. C'est plutôt prometteur. Pourquoi tu fais cette tête, t'as de mauvaises nouvelles ? »

Il sourit, empila les assiettes qu'il poussa au bout de la table basse et me regarda.

« J'ai de mauvaises nouvelles. »

J'avais la boule au ventre, la gorge nouée.

« Je t'écoute.

— Des recoupements ont été faits entre tes déclarations et ce que j'ai raconté à mes collègues. Mais tu ne connais pas tous les tenants et aboutissants de l'histoire. Ils te soupçonnent de cacher des choses, ça sent mauvais. Pas cool. Pour le moment, l'agression dont tu as été victime de la part de Knight est notre meilleure arme contre lui, mais si tu mens, ça risque de compliquer les choses.

— Mais t'étais là. Tu as tout entendu au téléphone. Je sais que c'était pas enregistré mais le journal d'appels du téléphone a gardé une trace de l'appel.

— En théorie. On pourrait le prouver, si on avait encore le téléphone.

— Quoi ? »

Il croisa les bras et fronça les sourcils.

« Le téléphone a disparu. Une erreur d'un employé, dans la salle où on conserve les preuves. Ils vont le retrouver, mais ça peut prendre du temps.

— Oh. Mais ils t'ont toi. Tu peux témoigner de ce qui s'est passé n'est-ce pas ?

— Non, je ne peux pas. »

J'écarquillais les yeux, sous le choc, et lançais un :

« Pourquoi ?

— Parce que je suis flic, Charlotte. Je ne vais pas leur dire ce que t'as fait, mais je ne peux pas mentir puisque j'ai prêté serment.

— Oui. Évidemment. »

Je me serais baffée. Si seulement j'avais dit toute la vérité. Que j'avais livré la marchandise illégale en connaissance de cause juste cette fois parce que je savais pas quoi faire. La justice me laisserait sûrement une chance. M'accorderait l'immunité ou ch'ais pas quoi. Mais j'avais menti aux flics et Sam aussi par la même occasion. Knight et ses acolytes pourraient en sortir blanchis, simplement parce que j'avais trop peur de dire la vérité.

« Hé, dit Sam, en passant son bras autour de mon épaule. Ne t'en fais pas. On va s'en sortir. L'enquête ne fait que commencer. Et si comme on le pense, tout est effectivement lié à un vaste trafic, on trouvera d'autres preuves. Des preuves encore plus probantes. »

J'avais envie de lui dire ce que j'avais vu dans l'entrepôt mais j'étais fatiguée et je ne voulais pas lui avouer que j'avais encore menti. J'avais besoin d'avoir de plus amples informations. Afin qu'on soit tous les deux tirés d'affaire.

« Et si tu t'allongais, histoire de dormir un peu.

— Ok. »

Non nous dévisageâmes mais il n'y avait aucune passion ni de lien entre nous. Cette affaire nous pesait, mes mensonges avaient dressé des barrières entre nous, je ne savais pas si je serais en mesure de les faire tomber, et pour le moment, j'étais trop fatiguée pour m'en préoccuper.

Je me couchais de côté loin de lui. Je fermais les yeux, souhaitant m'endormir en trouvant un plan valable, vu le degré d'urgence.

Sam resta longuement assis à mes côtés, je sentais bien qu'il avait envie

de me toucher ou dire quelque chose mais il ne fit rien. Il se leva et sortit de la chambre tandis que je sommais dans un sommeil peuplé de cauchemars.

Chapitre Treize

Le lendemain matin, on se prépara à passer la journée ensemble mais la conversation se borna à des banalités telles que le petit-déjeuner, qui passerait en premier dans la salle de bain. Il n'était nullement question de prendre une douche ensemble.

Sam devait passer quelques heures au travail et s'absenterait pas toute la journée. Il me dit qu'on discuterait à son retour. J'étais d'accord, j'avais certainement plus de choses à lui dire que ce à quoi il s'attendait. Je chargeais mon portable avec le chargeur que le gentil policier avait pensé à m'apporter avec mes vêtements.

Sam le regarda, posé sur le comptoir de la cuisine, je l'avais branché à la seule prise disponible.

« Tu attends un appel ?

— Pas vraiment. Je pensais relever mes messages et mes emails durant ton absence. Ça fait plusieurs jours que je les ai pas consultés.

— Ah, les jeunes et la technologie, lança-t-il.

— La ferme, le vioque. »

Je souriais, ce trait d'humour me mettait du baume au cœur. Mais ce fut de courte durée, je me renfrognais, Sam attrapa ses clés.

« N'hésite pas à m'appeler si besoin, j'en ai pas pour longtemps.

— Ok. »

Je me levais et commençais à faire la vaisselle dans l'évier.

« J'aime bien te voir dans ma cuisine, dit-il à voix basse.

Je regardais derrière moi.

« Qu'est-ce que t'as dit ?

— Rien. A tout à l'heure. »

Il partit, je poussais un soupir tandis que la porte se refermait. J'essayais de rester calme, je lavais, essuyais les assiettes et les rangeais. Je fis un peu de rangement et regardais l'heure. Il était parti depuis un quart d'heure. *J'avais assez attendu comme ça.*

Je pris mes affaires et mon téléphone et sortis par la porte de derrière. Je sautais dans la voiture d'Abigail et lui envoyais un message pour lui dire que je la lui rendrais plus tard, et déboitais.

Une fois arrivée à proximité de l'entrepôt d'hier, je fis le tour du pâté de maison histoire de me familiariser avec les lieux. Je savais pas trop ce que je cherchais, j'espérais que ça me sauterait aux yeux.

Heureusement ou malheureusement, je n'attendis pas bien longtemps. A quelques rues de là, juste sur la passerelle qui enjambait la voie rapide, j'aperçus la femme à laquelle j'avais remis ce satané colis de comprimés. Elle parlait avec un homme à côté d'un SUV vert, homme dont le visage était presque entièrement masqué par des lunettes noires et une casquette de baseball. Je voyais bien qu'ils se connaissaient, vue la posture détendue et le sourire de la femme. Je me garais et éteignis le moteur, j'espérais apprendre quelque chose, une fois leur discussion terminée.

L'homme ne tenait pas en place, il se dandinait constamment d'un pied sur l'autre. Il ponctuait chacun de ses mots d'un poing vengeur et de claquements de doigts. Je me demandais brièvement s'il était à cran, mais c'était peu probable, il arrivait à se contenir. Il était peut-être tendu, mais pas sur les nerfs.

Je rigolais in petto. J'étais vraiment devenue une Alice la détective de troisième zone.

Le couple devant moi termina sa conversation. Il ouvrit la portière arrière et sortit quelque chose du SUV tandis qu'elle faisait le tour et s'installait au volant.

J'étais partagée, je ne savais pas qui suivre, je jetais mon dévolu sur lui, il avait l'air louche. De plus, j'avais peur qu'elle me reconnaisse. La filature et

l'escroquerie n'étaient pas au programme dans mon lycée.

L'homme prit le sac dans la voiture et le jeta sur son épaule. Il regarda autour de lui et disparut dans une ruelle passant sous la passerelle jouxtant un grand entrepôt.

Je lui laissais quelques minutes d'avance, sortis de la voiture, glissais mon téléphone dans ma poche et le suivis. Je m'approchais du bâtiment en observant la rue, les voitures, les autres bâtiments et les fenêtres, à l'affût du moindre mouvement. Rien à signaler, comme prévu. Je m'approchais du grand entrepôt en béton, je remarquais qu'il était beaucoup plus récent et visiblement occupé. J'entendais des machines et des voix à l'intérieur.

Persuadée qu'il s'agissait d'un trafic de drogue de grande envergure, je soupirais en tournant au coin, là où l'homme avait disparu. J'étais sur le point de regarder autour du bâtiment lorsqu'une main se posa sur mon épaule, je sursautais, étouffant un cri.

Je me retournais, prête à me battre, courir, pleurer ou m'évanouir. J'étais pétrifiée, bouche bée.

Sam me regardait d'un sale air, comme une gosse désobéissante.

« Ça alors, quelle surprise, lança-t-il.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je te suivais, Charlotte. Ch'ais pas si t'es au courant, mais j'habite pas ici.

— Très drôle, soufflais-je. Pourquoi m'avoir suivie ? Comment t'as fait pour savoir ?

— Une intuition. Je présume que ta présence ici est liée à ce vous avez fait, toi et Abbigail, hier. »

Je mordis ma lèvre inférieure, feignant ne pas comprendre.

« Laisse tomber. »

Il leva sa main.

« Allons-y.

— Ok. C'était une idée stupide de toute façon. On n'est pas au bon endroit.

— Pas au bon endroit ? »

Il s'appuya contre le mur, une main sur sa hanche, à proximité du flingue

planqué sous son blouson léger, il scrutait la rue alentour.

« Oui, j'ai vu la femme, celle de l'autre entrepôt. Elle parlait à un mec louche, je l'ai suivi quand elle l'a laissé. Y'a rien de spécial ici.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? T'es entrée à l'intérieur ?

— Non mais écoute. Y'a du monde qui travaille. La rue grouille de voitures, y'a pas de bagnoles abandonnées.

— Bon sang, dit-il en secouant la tête.

— Quoi ?

— Pas mal, mademoiselle la détective.

— Oh. Merci. Mais je me suis trompée, on peut s'en aller.

— Parle-moi du mec que t'as vu. Il ressemblait à quoi ? »

Je haussais les épaules.

« J'ai pas grand-chose à dire. Il portait une casquette et des lunettes de soleil. Il était grand et gros, ta taille. T-shirt et pantalon noir ; j'ai pas vu ses chaussures. »

Sam resta un moment perplexe et se détendit.

« T'as rien remarqué de bizarre ? Il boitait ? Des cicatrices ?

— J'ai rien vu de tel.

— Ok. Plutôt maigre comme infos. Tu vas remonter dans la voiture, je te suis dans une minute jusqu'à la maison.

— Dans une minute ? Tu vas où ?

— Jeter un œil.

— Mais je croyais... et mon super boulot de détective ?

— C'était bien, mais t'es pas une pro. Contrairement à moi. »

Je fis les gros yeux. Son assurance que je trouvais si attirante au début commençait à me taper sur les nerfs.

« Qu'est-ce que t'as vu qui m'a échappé ?

— La couverture idéale.

— Hein ?

— Tu choisis pas des endroits tranquilles et retirés si tu veux cacher des activités illégales, ici tu peux aller et venir pénard, transbahuter des trucs en voiture. Au vu et au su de tous. »

Je hochais la tête, j'avais compris.

« Dans un entrepôt ayant pignon sur rue fonctionnant normalement par exemple.

— Exact.

— Génial. Allons voir.

— Non. »

Sam posa sa main sur mon bras.

« J'y vais seul. Tu vas dans la voiture et tu verrouilles les portières.

— Certainement pas. C'est moi qui ai trouvé cet endroit, je t'accompagne. »

Il fit la tête et me regarda.

« Si je refuse, tu vas me suivre, c'est ça ?

— Ouais.

— Ok. Il soupira. Tu restes derrière moi et si je te dis de courir, tu cours.
Ok ?

— Ok. »

Mon cœur se mit à palpiter, un mélange de peur et d'excitation.

« D'accord. Y'a un geste ou une sorte de signal que je doive savoir au cas où ? »

Sam gloussa et secoua la tête.

« Tu veux vraiment ma mort ma chérie. Je t'assure. »

C'était la première fois qu'il m'appelait "chérie" de toute la journée, j'avais le sourire.

On tourna à l'angle en silence et Sam et dépassa deux portes. On voyait des gens s'activer à travers les vitres teintées.

Plus bas, une sorte de porte dans un renforcement conduisait à une volée de marches descendant au niveau inférieur. Ça ne payait pas de mine, j'aurais pu me laisser avoir par les ordures jonchant le sol au bas des escaliers et le panneau "Issue De Secours" mais je me ravisais en constatant que trois petites caméras surveillaient la zone. Elles étaient assez petites pour qu'un passant ne remarque pas leur présence.

Sam posa sa main sur mon ventre pour éviter que je passe dans le

faisceau mais je m'étais arrêtée de moi-même. Je reconnaissais la vue en regardant sur ma droite. Je l'avais déjà vue sur les écrans de contrôle.

« Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota Sam.

— Je connais cet endroit. Je crois qu'on a trouvé ce qu'on cherchait.

— Comment tu le sais ?

— C'est... une longue histoire.

— Ok. Tu me raconteras ça dans la voiture. J'aime pas être à découvert. »

J'acceptais, on retourna et on monta dans la voiture d'Abigail. Je lui parlais de ma petite expédition dans l'autre entrepôt, Sam était furax contre moi mais l'heure n'était pas aux remontrances.

Il me demanda, une fois que j'eus terminé :

« C'est tout ? Tu m'as dit toute la vérité cette fois-ci ?

— Oui. Je le jure.

— Ok. On discutera plus tard du fait que tu aies failli te faire tuer. Pour le moment, je veux que tu conduises jusque chez moi et que tu y restes. Pour de bon. »

Je regardais mes mains, je me tordais nerveusement les doigts.

« D'accord. Où tu vas ?

— J'ai besoin de renforts, je vais envoyer une équipe sur place.

— Maintenant ?

— Pas tout de suite. On va les surveiller. Bon sang Charlotte. Ton attitude inconsciente nous a mis sur la trace d'une super affaire. »

Je souris faiblement.

« Je devrais peut-être m'inscrire à l'école de police. »

Il secoua la tête mais esquissa un sourire.

« Commençons par rentrer à la maison, ok ?

— Ça marche. »

Il m'embrassa doucement sur le front.

« Je rentre le plus rapidement possible.

— Ok. Sam, dis-je tandis qu'il descendait de la voiture.

— Oui ? Il tourna son magnifique visage vers moi, j'avais des papillons

dans le ventre.

— Sois prudent.

— Toujours. Sauf si je tombe sur une jolie fille. »

Je souris en le regardant s'éloigner de l'entrepôt, en direction du pâté de maisons. Il passait inaperçu avec sa veste et son pantalon noir, un parfait anonyme, semblable à l'homme que j'avais vu tout à l'heure, mais je devais avouer qu'il était loin d'être banal. Il m'énervait, il m'excitait, il me rassurait, il me terrifiait. Un vrai tourbillon de folie, j'étais en train de tomber amoureuse de Sam, follement amoureuse.

C'était encore plus effrayant que mon enlèvement, je refusais d'y penser. J'appelais Abbigail tout en rentrant chez Sam. Le téléphone sonna, je me souvins que je n'avais pas mon oreillette, je n'avais pas envie de prendre une amende parce que je téléphonais au volant. Je regardais dans le rétroviseur, une voiture avait tourné à l'angle derrière moi. Une berline noire aux vitres teintées, très semblable à celle que j'avais vue devant mon bureau et dans laquelle j'avais été kidnappée.

« Merde », soufflais-je.

Je raccrochais et accélérerais légèrement. Je fis des détours au lieu de traverser la ville, la mystérieuse voiture me suivait toujours. Je traçais vers le nord-est et m'engouffrais dans la circulation dense. Je crus avoir perdu la voiture pendant quelques minutes mais elle réapparut. J'imaginai qu'il valait mieux que je ne reste pas en pleine rue, je me garais sur le parking d'une supérette. J'étais en train de réfléchir à si oui ou non j'allais appeler Sam lorsqu'on frappa à ma fenêtre.

Je poussais un cri, un homme grand et mince se tenait devant moi. Il était banal, hormis une grande cicatrice qui lui barrait le cou et disparaissait sous le col de sa chemise bleue. Il était impossible que ce soit l'autre voiture qui m'ait rattrapée, j'ignorais ce qu'il voulait.

Je baissais la vitre et demandais :

« Oui ? Je peux vous aider ?

— Non, Mademoiselle Campbell. C'est moi qui vais vous aider. »

Mon sang se figea, j'essayais de remettre le contact pour me tailler mais mes mains tremblaient tellement que les clés tombèrent sous mon siège.

« Détendez-vous, Mademoiselle Campbell. Je ne vous ferai aucun mal.

Restez assise et écoutez-moi.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Je vous connais vous savez. Je sais où vous habitez et où vous travaillez. Enfin, où vous *travailliez*, il semble que votre ancien patron ait fermé boutique.

— Que me voulez-vous ?

— Je vais vous le dire dans une petite minute. Posez d'abord votre téléphone et votre sac côté passager. »

Je les posais, scrutais les alentours pour chercher de l'aide. Une femme avec une poussette bataillait pour ranger des sacs dans le coffre de sa voiture. Des adolescents rigolaient en se poussant devant la porte du magasin. Personne ne prêtait attention à moi ni à cet homme. Personne n'avait l'air disposé à m'aider en cas de problème. J'étais seule.

« Parfait », dit l'homme.

Il croisa les bras sur sa poitrine et s'approcha très près de la fenêtre.

« J'vous ai dit deux, trois trucs qu'on connaissait à votre sujet. J'vais vous en dire d'autres. On sait que vous habitez chez ce flic. »

Il s'arrêta une seconde.

« L'inspecteur Samuel Connor, Junior. Matricule deux, un, sept, neuf. Affecté au dix-septième district.

— Ok, ok. J'ai compris. »

Il sourit, il arborait un immense sourire qui me donnait envie de me recroqueviller pour me cacher.

« Bien. On sait que l'inspecteur Connor et vous avez joué un rôle déterminant dans l'arrestation de Derek Knight, l'ancien patron dont je viens de parler. On ignore depuis quand l'inspecteur Connor et vous bossez en sous-marin, ou quelles preuves vous avez trouvées. »

J'étais sur le point de répondre mais il secoua la tête.

« Heureusement pour vous, ces détails n'ont aucune importance dans le cas présent. La moindre preuve sera automatiquement détruite ou égarée. »

Je pensais au téléphone que Sam avait déclaré perdu. Ce n'était visiblement pas un accident.

« Je vais vous dire quelque chose, alors faites bien attention, Mademoiselle Campbell. Quiconque aura vent de notre conversation subira le même sort que ces preuves. Il sera tué ou porté disparu. »

J'avais la tête qui tournait, je commençais à faire de l'hyperventilation. Abbigail était au courant. Au courant de tout.

« Je vous en prie, je...

— Attendez, j'ai pas fini. J'imagine que vous vous demandez pourquoi je vous raconte tout ça. Pourquoi vous ne subissez pas le même sort, pourquoi on ne vous a pas tuée ou enlevée. Vos manigances ont mis tous les flics sur le coup. Considérez-ça comme un cadeau de notre part. Votre vie. En échange, pas un mot. Pas de déclarations aux flics. Pas de déclarations de presse. Pas de déclarations devant la cour. Vous oubliez nos activités, nous oublierons votre existence. Si vous enfreignez cet accord, vous en subirez les conséquences. De graves conséquences. »

Il pencha la tête de côté en souriant.

« Je vais y aller. Vous allez rester assise bien sagement ici pendant dix minutes et vous retournerez vaquer à vos occupations. Personne n'aura vent de notre petite conversation. C'est clair ? »

Je hochais la tête, la gorge trop sèche pour articuler le moindre mot.

« Formidable. Au revoir, Mademoiselle Campbell. »

Chapitre Quatorze

Le temps que je me reprenne et sois en état de conduire, le temps imparti par cet étranger était dépassé depuis longtemps. Terrifiée à l'idée de téléphoner, je conduisis jusqu'au centre commercial le plus proche et me garais parmi les nombreuses voitures.

Je sortis en titubant, le tumulte environnant me redonnait la pêche. Je descendis et m'assis sur un banc près des restaurants. Les gens passaient devant moi, traînant des sacs de courses et des gosses grincheux derrière eux. Rien que de très normal.

J'essayais de reprendre mon souffle et appelais Sam sur son portable.

« Charlotte, qu'est-ce qu'il y a ? On a bientôt fini.

— Sam, rentre immédiatement.

— Quoi ? Je vais bientôt rentrer. J'en ai pour une heure au maximum.

— Non. Écoute-moi s'il te plaît. Je me trouve au centre commercial Cheshire, près des restaurants. Rejoins-moi là-bas.

— Ça va ?

— Oui. Mais fais vite.

— J'arrive. »

Il ne me dit même pas au revoir, je l'entendis pester avant de raccrocher.

Je fis exprès de ne pas regarder l'heure pour voir combien de temps il mettrait à arriver, environ cinq ou dix ans à mon avis.

Il déboula en trombe, je me levais pour l'accueillir mais il ne m'en donna pas l'occasion.

« Ça va ?

— Oui.

— Génial. Putain mais c'est quoi ton problème ? lança-t-il.

— Quoi ?

— Tu veux mourir ou quoi ? C'est si dur que ça, de suivre des instructions ?

— Sam, je...

— Tais-toi. Je suis vraiment en colère. Dis-moi ce que tu fais là ? Du shopping ? T'avais envie d'un bon gros smoothie ? »

Je devins rouge de colère.

« Pour qui tu t'prends à me parler comme ça ?

— Pour un gros con qui essaie de t'aider. Mais t'en rates pas une, tu combines une merde par seconde.

— N'importe quoi ! », dis-je en baissant d'un ton.

Les gens nous regardaient ; j'avais pas envie qu'on s'amuse à qui crierait le plus fort, il méritait pas ça.

« C'est moi qui ai découvert l'entrepôt et c'est moi qui me retrouve dans la merde. Ch'uis pas à tes ordres, monsieur l'inspecteur. T'as pas d'ordres à me donner.

— Oh que si je peux, je continuerai tant que t'auras pas repris ton calme et que tu seras pas raisonnable.

— Tu sais pas dans quel état je suis, Sam. Tu me connais à peine. »

Il ricana.

« J'en sais suffisamment. Je sais que tu es train de te faire du mal.

— Non. J'essaie de me sortir du merdier dans lequel je nous ai fourrés.

— Et pour la centième fois, je te demande de me laisser faire.

— Je peux pas !

— Pourquoi ? Parce que tu aimes avoir des emmerdes ?

— Non. Bien sûr que non. »

Je serrais les poings.

« Quoi alors ? Parce que ton ex t'a tellement pris pour une merde que tu peux plus faire confiance à un mec ? C'est pas parce que t'es tombée sur un connard qui te battait qu'on est tous pareils. »

Ma réponse resta bloquée dans ma gorge.

« Pardon ? Comment tu connais mon ex ?

— Je suis flic, Charlotte. J'ai cherché à savoir qui tu étais au début de notre liaison.

— Tu... »

Je refoulais mes larmes de colère et de trahison.

« T'avais pas le droit.

— Si. Je fais de mon mieux pour t'aider.

— Alors arrête. Si c'est ça que tu appelles aider, je préfère pas. Depuis que tu as commencé à "m'aider" comme tu le dis, j'ai été kidnappée, interrogée et menacée. Super boulot *Inspecteur*, je préfère me débrouiller seule.

— Tu dis n'importe quoi. »

Il fit mine de toucher mon bras mais je le repoussais.

« Va au diable, Sam. »

Je lui jetais un regard noir, pivotais sur mes talons et m'éloignais, je tremblais.

Fouiller dans mon passé sans mon accord était la pire chose qu'un homme m'ait jamais faite. Ça m'avait servi de leçon, peu importe à quel point je l'aimais, je ne fréquenterai plus jamais quelqu'un qui me trahirait. Plus jamais.

J'entendis les pas de Sam derrière moi mais il n'en rajouta pas.

Je sortis, montais en voiture et démarrais sans un regard.

Je réprimais mes sanglots, ma rencontre avec ces étrangers menaçants était presque de l'histoire ancienne. La peur des jours passés me submergeait, je ne pouvais rien faire hormis conduire, me concentrer sur la route, j'essayais de tout oublier autant que faire se peut. C'était un mécanisme de défense. Pas très bénéfique à long terme mais je devais faire abstraction, un moment du moins.

Je conduisis vers le sud de la ville presque inconsciemment. Je m'en

aperçus et souris. Je ne pouvais pas rentrer chez moi mais je pouvais aller ailleurs, là où je me sentais comme chez moi. Je trouvais une place à quelques rues de là et me ruais quasiment dans la pizzeria.

Lorsque j'ouvris la porte, la nostalgie m'envahit en sentant cette odeur typique et familière. Des clients déjeunaient, je me frayais un passage parmi la foule pour atteindre le comptoir.

J'avais pas encore ouvert la bouche qu'Ethan, le patron de la pizzeria, traversa le restaurant en trombe.

« Charlotte Campbell, mon trésor ! »

J'arborais un grand et franc sourire. Ça faisait du bien d'être à la maison.

« Faudrait pas que ta femme t'entende. »

Il éclata de rire, fila droit vers moi et me prit dans ses bras. C'était un homme adorable, petit et bedonnant. La première année où je travaillais ici, je l'avais pris pour un italien bon teint, à l'ancienne, il m'avoua la vérité un soir, après quelques verres de vin en compagnie de clients.

Ethan s'appelait en fait Andrew. Il était originaire de la banlieue d'Atlanta, venu faire fortune dans le nord à la mort de sa mère. Il avait injecté toutes ses économies dans cette pizzeria et avait gardé le nom. Au fil des années, il avait arrêté de corriger les gens qui le prenaient pour le vrai Ethan. Sa nouvelle épouse lui avait fait cadeau d'une figurine de chef cuisinier moustachu et ventru, il s'était laissé pousser la moustache, avait commencé à reprendre du dessert chaque soir et avait fini par avoir la tête de l'emploi.

Il croyait que connaître le fin fond de l'histoire m'agacerait mais j'étais sous le charme. Changer d'identité, devenir quelqu'un d'autre, s'améliorer. L'idée me plaisait, surtout après qu'on m'ait envoyé mon passé en pleine gueule.

Je vivais au présent et rendis son accolade à Ethan.

Il recula, m'embrassa sur les deux joues et me regarda avec inquiétude.

« Tu es trop maigre ma chérie. Viens t'asseoir derrière. Je vais t'apporter à manger, si tu continues tu vas passer entre le mur et l'affiche. »

C'était dingue cette manie qu'avait Ethan. Quiconque pesait moins d'un quintal était considéré comme rachitique. J'étais pas maigre à l'époque, et heureusement, sinon il aurait compensé le maigre salaire qu'il me versait en

pizza gratos.

« Non, non, protestais-je. Je passais en coup de vent. T'as du monde.

— Tu sais quoi, qu'ils aillent se faire foutre. Viens. »

Il m'attira parmi une foule hilare vers ce qu'il appelait la "table du chef," une table pliante bancale avec deux chaises dans l'angle, près du comptoir et la porte de la cuisine.

« Assieds-toi. »

J'obéis. Discuter avec cet homme était mission impossible lorsqu'il s'était mis en tête de vous nourrir.

La table disparut en quelques minutes sous une montagne de nourriture, il y en avait pour un régiment. Je n'avais pas faim mais l'appétit me revint en mordant dans la fameuse pizza du chef, que j'engloutis à belles dents.

Ethan s'assit un moment avec moi avant de retourner en cuisine. Les cuisiniers et collègues avec lesquels je travaillais avant vinrent me voir. Un couple d'habitues me salua.

Je me sentais mille fois mieux, les mains pleines de sauce et les lèvres brûlantes après avoir ingurgité le calzone préféré d'Abbigail. Je me demandais pourquoi j'étais partie d'ici. Tout était simple et marrant. Pas de stress, au pire, j'avais un plus petit pourboire parce que le service était trop lent.

Songer à ma situation actuelle me nouait le ventre, je posais ma fourchette.

Sam entra dans le restaurant. Je l'aperçus avant lui, je songeais me planquer dans la cuisine. Mais s'il avait été capable de me retrouver ici, il m'aurait aussi retrouvée là-bas. Le jeu n'en valait pas la chandelle.

« Salut à toi, étranger, dis-je d'un ton ironique.

— Charlotte. »

Il était on ne pouvait plus sérieux. Je le regardais approcher.

« Prends au moins la peine de t'asseoir si tu dois m'engueuler. »

Il soupira et passa sa main dans ses cheveux.

« Ch'uis pas là pour t'engueuler.

— Ah non ?

— Non. Je... je vais te laisser tranquille. On a besoin de temps pour se

calmer, mais pas maintenant.

— Et pourquoi pas ?

— On tient une piste. Mais ça peut attendre. J'aimerais juste discuter.

— Ah, ok. »

J'avais commandé une salade César mais n'y avais pas touchée.

« Comment tu m'as retrouvée ?

— J'ai téléphoné à ta copine Abigail pour lui demander où tu aurais pu aller pour essayer de m'oublier. Elle m'a suggéré cinq endroits, c'est le deuxième, elle m'a dit que ce serait mieux que je vienne.

— Une conversation bien intéressante ma foi, marmonnais-je.

— Effectivement. Elle a une de cette tchatche.

— Sam, t'imagines même pas à quel point.

— T'attends une équipe de foot à déjeuner ou c'est tout pour toi ?

— Je travaillais ici avant. Le patron a mis la dose.

— Il s'est pas moqué de toi. »

Je lui donnais une fourchette – une sorte de trêve. Il la prit sans mot dire et coupa un bout de manicotti. Il la porta à sa bouche, mastiqua, il arborait une expression étrange.

« Mon dieu, c'est vraiment bon. C'est délicieux, vraiment.

— Je sais. Mais ne dis rien à Ethan quand il sera de retour sinon il te lâchera plus. »

Sam me sourit, leva le poing en l'air et claqua des doigts en un geste étrangement familier.

« Qui aurait envie de partir d'ici ? »

Il se pencha légèrement et se mit à manger.

Absorbé par cette montagne de nourriture gratuite, je le voyais tel qu'il était vraiment. L'homme qui me donnait le sourire, que j'avais envie de toucher constamment. C'était un moment magique, mais je savais qu'il avait quelque chose de sérieux à m'annoncer, je faisais durer le plus longtemps possible.

Nous restâmes assis à manger un moment, on parla de la fameuse recette secrète de la sauce d'Ethan, que je refusais de lui donner même

sous la torture. Lorsque l'homme se montra enfin, il accueillit Sam avec un sourire radieux et me reprocha de l'avoir quitté pour un jeunot. C'était normal. Parfait. Trop rapide.

Une fois que Sam eut ingurgité une ration non négligeable de nourriture, il se cala dans sa chaise et poussa un gémissement.

« J'ai dû prendre au moins cinq kilos.

— Y'a des chances.

— Ch'suis sûre que tu pourrais en manger encore autant d'ici un moment.

— Oh que non. On pourrait revenir une prochaine fois. »

Il me regarda d'un air interrogateur.

« On ?

— Et bien. »

Je rougissais.

« Tu reviendras. Peu importe.

— Hum-hum. J'oublierai pas, Charlotte. Si tu... »

Son téléphone vibra.

« Zut, une seconde. »

Je n'écoutais pas sa brève conversation et regardais autour de moi. La pizzeria était un peu plus calme mais l'heure du dîner approchait, ce serait bientôt la folie. Je me souvenais de ces moments d'accalmie de l'après-midi bien trop brefs avec bonheur.

« Je suis désolé de devoir interrompre les réjouissances mais on va devoir y aller.

— Où ça ? »

Il fronça les sourcils.

« Au commissariat.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Ils veulent t'entendre à nouveau.

— Y'a urgence ? Je croyais que vous vous occupiez du nouvel entrepôt.

— C'est le cas. Ils s'en occupent. Mais... »

Il détourna le regard.

« Sam, dis-moi. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Il marqua une longue pause, soupira et croisa mon regard, la tristesse et la résignation se lisaient sur son visage.

« Une autre équipe surveillait apparemment ce premier entrepôt. Ils la surveillaient depuis plusieurs semaines. Et... on te voit livrer le colis. Leur preuve vient juste d'être révélée, un autre membre participant à l'opération a fait le lien.

— Oh mon dieu, je me sentais vaseuse. Ch'uis dans la merde, c'est ça ?

— Pas forcément. On va tout leur expliquer. L'enquête a bien avancé aujourd'hui grâce à toi. Ils en tiendront compte.

— Et toi ? Tu vas avoir des ennuis ?

— Peut-être. J'en sais rien. Tout ce qu'on peut faire c'est y aller et leur dire tout ce qu'on sait. Inutile de cacher quoi que ce soit. On fera ça ensemble. »

Je me mordis la lèvre et baissais la tête.

« Charlotte, regarde-moi. Pardonne-moi pour ce que j'ai dit tout à l'heure. Je sais que tu es remontée contre moi et c'est tout à fait normal. Mais je t'aime. Je veux te protéger. Je t'en prie crois-moi.

— Je te crois.

— Alors ça va aller ?

— J'en sais rien, Sam. Mais je te fais confiance, tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire dans pareille situation. Débarrassons-nous-en, on discutera de nous plus tard. »

Ce n'était pas la réponse qu'il attendait mais c'est tout ce que je pouvais dire.

« D'accord. »

Nous ne finîmes pas nos assiettes, au grand regret d'Ethan et sortîmes. Je laissais un message à Abbigail pour lui dire où était garée la voiture, on fila dans les embouteillages à l'heure de pointe.

Je remarquais quelque chose d'étrange tandis que Sam prenait un tunnel menant en ville. La route dans l'autre sens était fermée à la circulation mais un véhicule fonçait tout de même droit sur nous. Un SUV foncé aux pare-chocs chromés qui brillaient malgré la faible lumière sous le

tunnel.

« Sam, t'as vu ? »

Il jeta un bref coup d'œil.

« Quels idiots. Tout le monde est à la bourre.

— Tu vas pas les arrêter ?

— Non. Si j'étais de meilleure humeur je dirais que c'est à cause de la circulation mais à vrai dire, à l'instant T je m'en fous. »

Je souriais.

« Les joies de la ville, n'est-ce pas ? »

Il gloussa et poussa un juron tandis que la voiture dans l'autre file nous dépassa, fit une queue de poisson et se glissa derrière nous dans la file de droite.

« C'est quoi ç'bordel ?

— Ils filent pour finalement atterrir dans la file des... »

Le SUV percuta l'arrière de la voiture de Sam avant même qu'il ait le temps de finir sa phrase.

« Oh mon dieu », dis-je en me retournant sur mon siège pour voir ce qui se passait.

Sam accéléra un petit peu, histoire de mettre une certaine distance entre nous.

« Et une merde de plus. On va accélérer à la sortie du tunnel. »

J'acquiesçais sans quitter le SUV des yeux. Il y avait deux personnes à l'intérieur mais l'angle mort de la voiture de Sam m'empêchait de voir leurs visages.

Le conducteur appuya sur le champignon et nous percuta plus violemment.

« Sam !

— Je sais. C'est pas un accident. Accroche-toi ma chérie. »

J'agrippais si fort la poignée de la porte que ça me faisait mal mais j'avais trop peur pour la lâcher.

Le SUV nous percuta de nouveau, je ressentis le choc.

« Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Qu'on s'arrête. Mais c'est pas prévu ! »

Chapitre Quinze

Sam arborait un visage froid et déterminé. Il appuya sur l'accélérateur et fit une embardée. On sortit du tunnel en quelques secondes dans la mauvaise direction. Sam conduisait comme un fou et évita un engin de chantier de justesse. Je jetais des regards inquiets par la lunette arrière et constatais que le SUV avait disparu.

« Ça a marché. Je les vois plus.

— On va pas prendre de risques. Je vais t'emmener le plus loin possible malgré cette putain de circulation.

— Ok », répondis-je faiblement.

Sam quitta la route des yeux une seconde et me regarda. Il posa sa main sur mon genou.

« Ne t'inquiète pas ma chérie. Je suis là. »

Je hochais la tête.

« Je sais. »

Pour la deuxième fois depuis que je l'avais rencontré, je voyais son côté flic-guerrier dans toute sa splendeur. La première fois c'était quand il avait tabassé Knight qui m'avait agressée. Il slalomait dans les rues assez vite pour avancer mais suffisamment doucement pour éviter un accident, il était formidable.

« On va pas au commissariat ? demandais-je en m'apercevant qu'on quittait la ville.

— Tu n’es pas en sécurité ici. Personne hormis mon équipe savait que je venais te chercher ou l’itinéraire qu’on allait prendre. Je subodorais qu’il se passait quelque chose de louche dans le service, j’en ai désormais la certitude. »

Je soupirais et lui racontais ce que cet homme mystérieux à la cicatrice m’avait dit concernant justement la disparition de preuves.

« Putain, dit Sam. On doit quitter la ville et se mettre à l’abri.

— Je suis à court d’idées brillantes.

— T’as de la chance, moi j’en ai plein », dit-il pour plaisanter.

Quelques heures plus tard, tandis que le soleil disparaissait derrière l’horizon, j’étais assise dans la voiture pendant que Sam réservait une chambre dans un motel situé à quarante minutes à l’ouest de la ville. Il revint avec la clé, une vraie clé. En temps normal j’aurais trouvé ça hilarant. J’avais du mal à sourire tandis qu’il me conduisait vers la chambre numéro dix-neuf.

On prit les sandwiches et les vêtements de rechange qu’il avait emportés, on s’assit sur un des lits et on regarda autour de nous.

« C’est pas l’idéal pour des vacances romantiques. Désolé, dit Sam.

— C’est parfait.

— Tu veux manger quelque chose ? Une boisson ? »

J’inspirais profondément.

« Non merci. J’ai besoin d’une bonne douche mais je dois d’abord te dire quelque chose. »

Il se laissa tomber sur le lit et s’agita sur le matelas défoncé.

« Encore des mauvaises nouvelles ?

— Non. Des excuses.

— À quel sujet ?

— Pour être... comme je suis. Je te mens, je te fais pas confiance autant

que je le devrais. »

Je le regardais d'un air perplexe et gêné à la fois.

« Pourquoi tu dis ça ?

— Je réfléchissais durant le trajet. J'ai beaucoup de mal à accorder ma confiance. Tout s'est passé très vite entre nous. J'ai peur de ceux qui sont à notre poursuite, j'ai peur pour mes amis, j'ai peur de toi en quelque sorte. »

Sam se pencha et prit ma main.

« T'as peur de moi ? Pourquoi ?

— Parce que t'es sûr de toi et autoritaire. Sexy et gentil. Marrant et intelligent. »

Il avait le sourire jusqu'aux oreilles.

« Je valide tout ce que tu viens de dire mais pourquoi t'as peur de moi ?

— Tu sais en gros ce qui m'est arrivé il y a quelques années. Sans entrer dans les détails... j'ai jamais vraiment fréquenté de mecs avant Brandon. J'étais toujours trop grande ou trop grosse pour les mecs qui m'intéressaient. Lorsque ce mec séduisant et charismatique m'a dit qu'il m'aimait, j'ai foncé tête baissée. Je me suis donnée à fond dans cette relation qui a failli me tuer. »

Je caressais sa nuque.

« Physiquement et moralement.

— Je comprends, répondit-il doucement.

— Je ne suis plus comme avant. J'ai beaucoup changé. J'ai appris à écouter mes émotions, mes craintes, à ne pas les minimiser. Je me trompe parfois mais j'en ai pleinement conscience.

— Et que te suggèrent tes émotions et tes craintes à mon sujet ? »

Je souris imperceptiblement.

« Tu es un type bien. Mais surtout, *tu* es authentique. Je peux te faire confiance mais je ne peux pas – je ne veux pas – que toute ma vie repose sur ton seul et unique jugement. Moi seule décide de ma vie concernant ce que je considère comme primordial. »

Sam soupira et passa ses doigts dans mes cheveux.

« Tu as raison. Je me laisse submerger par ce côté autoritaire qui fait partie intégrante de mon boulot. Ça me rend fou que tu doutes de moi.

— Je ne doute pas de toi. C'est juste que j'ai besoin de me prendre en main toute seule.

— Ok. J'ai compris.

— Parfait. Et maintenant ?

— On va rester là. On passe la nuit ensemble. Demain je contacterai des gars des services spéciaux sur lesquels je peux compter. Obtenir des informations et partir d'ici. Ce plan te convient ?

— Oui. Surtout le fait qu'on reste ici. Y'a internet au moins dans ce taudis ?

— Un taudis ? *Un taudis ?* »

Il se frappa la poitrine comme si je l'avais blessé.

« Je comprends maintenant ; t'es avec moi juste pour le fric, tu t'attendais à ce qu'on descende dans un hôtel chic.

— Hum-hum. Tout le monde sait que les flics gagnent des paquets d'fric. Tant qu'il y a la télé et qu'on peut prendre une douche chaude, c'est le meilleur motel de toute la région. »

Il gloussa.

« Tu te doucheras plus tard. On va d'abord se détendre et regarder la télé.

— Ok. »

Je souriais et me rallongeais, le dos contre la tête de lit.

Sam fit de même, passa son bras autour de mon épaule et alluma la télé. On tomba sur les vingt dernières minutes d'une comédie remontant à quelques années, on s'amusa comme des petits fous devant leurs bouffonneries.

Le film terminé, je me sentais mille fois mieux et détendue lovée contre Sam. Il zappa sur un film qui commençait tout juste. C'était une comédie romantique. Au bout de quelques minutes, après la rencontre des personnages principaux et leur haine réciproque, Sam s'agitait anxieusement.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demandais-je.

— Rien. Je voulais juste que tu saches que je regarde ce film à l'eau de rose pour toi, Charlotte.

— Évidemment. C'est d'ailleurs pour ça que tu l'as mis et que t'essaies même pas d'en changer. T'es un grand sentimental toi dis-donc ?

— Oh que non.

— J'te crois pas.

— S'te plait. Ch'uis un homme, un vrai. Je regarde un film romantique pour emballer. »

J'éclatais de rire.

« Et ta stratégie fonctionne ?

— La plupart du temps. Ça marche pas sur toi ?

— Non. Désolée. »

Il effleura mes lèvres.

« Pas du tout ? »

Je fermais les yeux.

« Ta caresse ? Oui. Le film ? Non. »

Sam se pencha et m'embrassa tendrement, je poussais un soupir de contentement.

« C'est bon. »

Sa main glissa plus bas, effleura légèrement ma poitrine.

« Et là ?

— Meilleur que tous les films du monde. »

Il prit ma tête dans sa main et m'embrassa passionnément.

« Mmm. Très, très bon.

— Charlotte, je sais que c'est un truc de ouf. Et qu'on n'a pas la tête à ça. Mais j'ai envie de te toucher. J'ai besoin... il ne termina pas sa phrase.

— J'ai compris, Sam, murmurais-je. Moi aussi. »

Il sourit.

« Ok, t'es sûre que tu veux pas voir le film ?

— Sûr. Le motel pue la clope et les pieds. Un mélange super excitant. »

Sam me regarda, subitement sérieux.

« Je suis vraiment heureux de t'avoir rencontré.

— Idem. Maintenant tais-toi et embrasse-moi. »

Il grommela et planta un chaste baiser sur mes lèvres.

« Voilà. Qui est autoritaire, là ?

— Je voulais juste un baiser. Ce sera ton tour la prochaine fois.

— Ok. Mais je veux plus qu'un baiser.

— Ah bon ?

— C'est comme ça.

— Mais encore ? »

Sam se pencha et lécha la base de mon cou, à l'endroit où battait mon cœur.

« Tu veux que je parle ou que je te montre ?

— Les deux je suppose, murmurai-je, en glissant une main sous son t-shirt.

— Les deux, sûr certain. »

Il gloussa et me mordilla légèrement.

« T'aimes quand je te parle ? Quand je te dis ce que je vais te faire ?

— Oui.

— Très bien, dit-il en glissant sa main sous mon chemisier et mon soutien-gorge. Commençons par là. Tu seras toute alanguie, confortablement endormie bien au chaud dans mes bras.

— Et entre temps ?" J'avais le souffle coupé, il frôlait mon téton.

— Entre temps on va bien s'amuser. Je vais t'embrasser à perdre haleine. Te toucher partout plutôt deux fois qu'une. Mes mains vont mémoriser les courbes de ton corps, tu seras à fleur de peau, tu auras envie hurler de plaisir. Mais tu crieras pas. Pas tout de suite.

— Oh non ?

— Non. Tu pourras pas parce que je serai à nouveau en train de t'embrasser. Sauvagement cette fois-ci. Je te mordrais même un peu. Une fois que ton corps tout doux et sexy ne sera plus en mesure d'imaginer ce que je vais lui faire, je me concentrerai alors sur mon objectif. Faire en sorte que tout ce plaisir converge dans ton sexe, d'un coup d'un seul.

— Comment ? haletais-je.

— Je vais te pénétrer. Doucement, lentement.

— Et après ?

— Après, lorsque nous serons intimement liés, je te regarderai dans les yeux. Et tu feras de même. Et je te baisera quand tu t’y attendras le moins. »

Je plantais mes ongles dans sa peau. Mon corps était une vraie fournaise, il apaisait mes muscles tendus, mon ventre me fait presque mal.

« Raconte encore.

— Non. Il n’y pas de mots pour décrire la suite. Les sensations. Ce que tu ressentiras, blottie dans mes bras, m’attirant profondément en toi. »

Mon excitation me faisait oublier ma réserve ou mes peurs. Personne ne m’avait jamais excitée de la sorte, plus rien n’existait à cet instant précis. On ne fuyait personne, on n’avait plus de problèmes. Nous étions juste un homme et une femme, seuls, qui allaient donner libre court à leurs désirs – leurs envies. Une connexion plus intense et plus profonde allant au-delà des mots.

« Oh, ma chérie, t’es repartie à cogiter.

— Oui. »

Ma voix était rauque de désir. Pour lui.

« On parle au lieu d’agir.

— Impatiente ?

— Oui.

— J’aime ça.

— Tu vas arrêter de me faire languir ?

— Non, dit-il tranquillement en remontant mon chemisier. Je vais prendre un malin plaisir à te faire patienter encore plus. Pendant des heures. »

Je levais les bras et le laissais ôter mon chemisier.

« Tu m’as déjà fait le coup. Sauf que c’est toi, qui n’arrivais plus à te retenir.

— C’est désormais complètement différent. Tu es à moi, Charlotte. Je le sens, c’est réciproque. Je dois te protéger. Veiller sur toi. Te rendre heureuse. »

Je souris tout en dégrafant mon soutien-gorge.

« Me torturer aussi ?

— Le mieux possible. Oui. Ça te convient ? »

Nos regards se croisèrent, je lui dis la vérité.

« Je sais pas trop si ça me convient mais une chose est sûre. Je suis à toi.
Prends-moi. »

Chapitre Seize

Sam poussa un cri de joie, preuve de sa possessivité face à mon accord. Il se pencha sur moi, m'embrassa doucement, paresseusement. Sa langue jouait sur mes lèvres, les entrouvrait, se glissait à l'intérieur, s'enroulait à la mienne.

J'aimais ses mots crus et ses baisers. J'étais dans l'expectative.

Il recula et m'aida à retirer mon soutien-gorge, prit mes seins dans ses mains, ses doigts titillaient mes tétons dressés. Je poussais un soupir en sentant ses grosses mains sur ma peau douce.

« Les secondes de la journée pendant lesquelles je ne te touche pas sont du temps perdu, Charlotte, murmura-t-il tandis que sa bouche descendait sur ma poitrine. Une vraie torture, tout ce temps perdu. »

Sa langue glissait sur ma peau. Il léchait mes seins en petits cercles appliqués, gloussant en entendant ma respiration saccadée.

Je voulais le toucher mais ses petits coups de langue me faisaient sombrer dans une sorte de torpeur, comme dans un bain chaud. Mes bras retombèrent le long de mon corps, j'appuyais ma tête contre le mur en bois derrière le lit.

Sa bouche s'occupait de mes seins, il effleurait mes bras et mes hanches, suivait les courbes de mon corps souple. Une main glissa entre mes jambes et y resta, il m'excitait à travers mon jean et mon slip.

J'ondulais des hanches, j'avais envie de lui. Il obéit, déboutonna mon pantalon et le descendit.

Il se tenait au bord du lit et retira entièrement mon jean. Il s'arrêta, il dévorait mon corps du regard, je ne portais que mon slip violet.

Je rougis, j'avais envie de me pelotonner, me cacher de son regard avide mais je n'en fis rien. Il se déshabilla à son tour sans me quitter des yeux, je ne m'en privais pas non plus. Sa poitrine douce et velue. Son torse et ses jambes aux muscles ciselés. Et bien sûr, sa grosse verge épaisse en érection, prête pour moi.

« Je te vois, Charlotte. Le désir se lit sur ton visage. »

Il me rejoignit sur le lit, se lova entre mes cuisses ouvertes. Son doigt glissa sur mon slip, sur mon ventre.

« Un vrai paradis. »

Je rigolais, tendis la main et tirais ses cheveux.

« Tu parles trop, Sam. »

Il me regarda bouche bée, l'air offensé, en souriant.

« Très bien. Je vais me servir de ma bouche pour autre chose. »

Une main toujours posée sur mon corps, il bondit et se jeta sur mes lèvres pour m'embrasser. Mais ça n'avait rien à voir avec son baiser précédent. Sa langue, ses lèvres et ses dents s'en donnaient à cœur joie, il me mangeait, m'égratignait. Il me dévorait, m'empêchait de respirer. Je passais mes mains autour de sa nuque, je ne pouvais pas suivre son allure endiablée. Je me laissais faire, je le laissais me sucer et me mordiller à sa guise. Il dévorait ma bouche à loisir. Sa barbe me piquait la joue, je gémissais devant cette attaque d'anthologie.

Il s'interrompit et s'occupa de mon corps tandis que je succombais à son baiser. Il descendit brusquement mon slip et se concentra sur mon sexe qui palpitait. Ses doigts glissaient entre les replis de ma vulve, il plaqua sa bouche sur ma peau. Mes hanches se cambrèrent sous la caresse, lui soutirant un rire de contentement. Sam m'embrassa comme il m'avait embrassé sur la bouche. Ses doigts titillaient ma vulve glissante, le plaisir devenait une vraie torture. Je me contorsionnais et m'arcboutais, essayant de parvenir à mes fins, mais il dominait la situation. Il me tenait fermement dans ses bras et me léchait sans relâche.

« Mon dieu oui », hurlais-je, incapable de faire quoi que ce soit, hormis prendre ce qu'il me donnait. On aurait dit que toutes mes terminaisons nerveuses étaient reliées à ce petit bouton qu'il léchait et excitait. Chaque

coup de langue tendait une corde que la tension faisait vibrer.

La corde rompit, je m'abandonnais, pris mon envol, jouissais, Sam enfonça deux doigts profondément en moi. Je me contractais sur eux et montais au septième ciel. Je poussais un cri mêlé à des gémissements, pendant un long moment, je vis les étoiles.

Lorsque je revins à nouveau à moi, Sam baissait mon slip. Je souris tandis qu'il s'étirait sur le lit à côté de moi.

« Alors papy on est fatigué ? On a besoin d'une petite sieste ? »

Il esquissa un sourire avant de répondre.

« Tu vas me le payer.

— Ah oui ? Et comment ? »

Il agrippa mes hanches et m'installa à califourchon. Je le chevauchais, son membre en érection tout chaud se dressait contre mon ventre.

« Embrasse-moi ! », ordonna-t-il.

Je me baissais, nos corps plaqués l'un contre l'autre. Les poils de son torse chatouillaient mes mamelons, je mordillais sa lèvre inférieure.

Je guettais dans ses yeux la moindre réticence, j'étais ravie de n'y lire que du désir. Je le mordillais, tirais sa lèvre, il bandait.

« Mmm. Je laissais sa lèvre et léchais sa mâchoire carrée.

— D'un point de vue technique, répondit-il, on ne peut pas qualifier ça de baiser.

— Ah, oui. Mon flic est très à cheval sur les détails. »

Sa voix était rauque.

« Forcément.

— Alors je vais t'en faire un vrai. »

J'imitais son geste précédent et descendis le long de son corps. Mes seins pressés contre ses cuisses, je refermais les lèvres autour de son énorme gland dilaté.

Sam expira bruyamment et serra les poings.

Ça m'excitait de le voir essayer de garder son sang-froid. Toute cette excitation me donnait le tournis. Je posais la main à la base de son membre épais et le pris plus profondément dans ma bouche.

« C'était pas prévu au programme ce soir, Charlotte », dit-il les dents

serrées.

Ma langue chaude et humide effectuait des cercles autour de son membre en guise de réponse. Il se mit à onduler des hanches, je m'arrêtais et le suçait doucement, en effectuant de lents va-et-vient, sans m'arrêter.

J'avais envie de m'arrêter, que le temps suspende son vol, pour lui dire combien il comptait à mes yeux. Se retrouver dans ce motel pas très clean, en train de faire l'amour librement sans la moindre crainte ni la moindre gêne était tout nouveau pour moi. Malgré tout ce qu'on avait traversé, la confiance et l'amour étaient les plus forts. Avant, j'aurais trouvé ce que j'étais en train de faire dégradant.

Quelle idée stupide. Attraper la partie la plus virile de son anatomie me procurait un sentiment de puissance infinie. Le voir se contorsionner sous ma main me procurait une sensation de fierté et de force. Mais c'était pas le moment, les mots me manquaient pour le lui expliquer. Je le lui faisais comprendre avec mes mains et ma bouche, mes doigts et ma langue étaient plus éloquents que tous les mots du monde.

Les muscles de son ventre se contractèrent lorsque j'empoignais fermement la base de son sexe. Il poussa un gémissement sourd tandis que je léchais son gland.

« Arrête, finit par lâcher Sam. Viens par ici. »

Je souris et le suçais bien profond une dernière fois.

Il posa ses mains sur mes épaules, je fus contrainte d'arrêter, je rigolais.

« T'es contente de toi ? »

Je haussais les épaules et le chevauchais.

« Pourquoi, faut pas ? »

— Attends. »

Je lui décochais un demi-sourire pendant qu'il déroulait la capote les mains tremblantes. Il m'installa sur ses hanches, me souleva comme si je pesais trois fois rien. C'était étonnant et très érotique. La force de Sam ne me rendait pas nerveuse ou sur mes gardes, au contraire, je me sentais en sécurité et protégée.

« T'es peut-être l'homme idéal, dis-je d'un air rêveur.

— Comment ça ? demanda-t-il en me posant doucement.

— Fort et sexy. Sans parler de... il me pénétra et m'interrompit.

— Oh... »

Il me pénétrait doucement sans me quitter des yeux, m'envahissait, me dilatait, m'attirait. Sa pénétration longue et toute en douceur attisait un feu intense et incessant.

« Dieu du ciel, Charlotte. Ton visage quand je suis en toi. C'est la plus belle chose du monde. »

J'essayais de sourire mais peine perdue. Je gémis lorsqu'il s'arrêta, confortablement niché au fond de mon vagin étroit et glissant.

On restait là, emboîtés l'un dans l'autre, les parois de mon vagin l'enserraient, ses grosses mains me maintenaient en place.

« Chevauche-moi », finit-il par murmurer.

Je voulais refuser, je me sentais gênée. Mais la pulsation érotique dans mon vagin l'emporta, j'obtempérais.

Je m'agrippais à ses avant-bras, me soulevais et m'abaissais, je le testais. Je répétais le mouvement plus rapidement cette fois-ci et poussais un cri devant cette sensation de frottement. Je me relevais presque entièrement, pas complètement, et me rabaissais à fond.

Je finis par trouver mon rythme et oubliais à quoi ressemblait mon ventre et mes seins qui ballottaient. Les cheveux en plein visage, je bougeais sans m'arrêter, j'ondulais des hanches et contractais mon vagin.

Je me sentais vivante, plus encore que lors de tout autre moment intime avec Sam. Ses mains caressaient doucement mes seins, mon ventre, mes hanches, sa verge dressée toute chaude en moi, je me sentais invincible, on bougeait à l'unisson, atteignant de nouveaux paliers de plaisir.

Le seul bruit qu'on entendait dans la chambre était le frottement peau contre peau et nos respirations de plus en plus fortes.

Sam glissa sa main entre nous et branla mon clitoris avec son doigt, je montais au septième ciel, je hurlais. Il me prit dans ses bras et monta sur moi avant que la vague de plaisir ne retombe.

Je me retrouvais en dessous, au chaud, protégée par son corps massif. Je le vis perdre le peu de sang-froid qui lui restait, il se pencha et m'embrassa passionnément. Sa bite me pénétra profondément, il adopta une allure endiablée, me pilonnait sauvagement.

Je marmonnais des paroles insensées tandis qu'un autre orgasme montait. Il me pénétrait de plus en plus profondément, plus sauvagement, tout au fond, me possédait.

Il finit par atteindre l'orgasme en gémissant, il s'effondra de tout son poids sur moi, il était lourd, c'était bon.

Les soubresauts cessèrent, il était essoufflé.

« C'est bien ce que je disais, je suis au paradis. »

Je passais mes doigts dans ses cheveux, m'amusais avec ses boucles mouillées dans son cou.

« C'est bien ce que je disais, tu parles trop. »

Sam gloussa.

« Je te trouve bien impertinente ma chérie.

— C'est à cause de moi.

— Ah bon, c'est tout ce que je te fais comme effet ?

— Non. Y'en a plein d'autres. »

La sueur refroidissant sur ma peau me donnait le frisson.

Sam remonta la couverture et débandait en moi.

« Parle-moi s'il te plaît de toutes ces autres choses merveilleuses que je te fais.

— En voilà une. Tu es câlin et attentionné après l'amour. »

Il me regarda droit dans les yeux.

« Je remarque tout chez toi. Je ferai tout pour que tu te sentes en sécurité et protégée. Et comblée sexuellement. »

Je souris.

« C'est présentement le cas. »

Il secoua la tête.

« Pas vraiment. Tu pourrais être encore plus comblée. »

D'un coup de bassin, son sexe de nouveau en érection me pénétra.

« Je sais pas si c'est bien nécessaire.

— Bien sûr que si. On est en pleine conversation et tu es tout à fait lucide. Je considère que tu seras effectivement comblée lorsque tu ne pourras plus parler ni bouger. »

Il me regardait intensément, sûr de lui.

Je me contractais et passais une jambe autour de ses hanches.

« Alors au travail, c'est ça ? »

Il se pencha sur moi et m'embrassa, c'était reparti pour l'extase.

Je me réveillais en pleine nuit, alanguie. Comme promis, Sam m'avait comblée, j'étais épuisée mais le calme qui régnait dans le motel m'empêchait de dormir. Mon cerveau, habitué au trafic urbain incessant, n'était pas habitué au silence.

J'allais dans la salle de bain et regardais Sam dormir. Il était étalé en travers du lit mais ma place était toujours là. Sa poitrine s'abaissait et se soulevait, ses cheveux bruns auréolaient son visage.

Je devais lui poser la question au sujet de ses cheveux. J'avais jamais vu de flic aux cheveux longs. Ils ne lui tombaient pas jusque dans le dos évidemment mais arrivaient aux épaules quand ils étaient détachés. C'était super sexy, comme tout en lui d'ailleurs, mais ça ne cadrerait pas avec sa personnalité. Ça faisait peut-être partie de sa couverture, ou de son côté rebelle. Quoiqu'il en soit, je voulais en avoir le cœur net. Je voulais tout savoir.

Dans le noir, avec pour seul éclairage un rai de lumière provenant de l'extérieur, je me rendis compte que je lui avais ouvert mon cœur, et qu'il avait fait de même. C'était super rapide, presque dingue, mais telle était ma vie désormais. Cet homme sublime était la meilleure chose qui me soit arrivée, c'était un cadeau du ciel, une lueur d'espoir. Il était hyper protecteur, avait un sens de l'humour dingue, Sam était simplement fantastique. Pas parfait, mais parfait à mes yeux.

J'exultais mais j'avais froid. J'avais pas envie de me recoucher, je fouillais dans une pile de vêtements pour trouver de quoi me couvrir. Je me souvins que Sam s'était acheté des t-shirts avant d'arriver au motel. J'en pris un dans son sac. J'arrachais les étiquettes et l'enfilais. Quelque chose brillait

dans son sac, je le pris, intriguée.

C'était un portable chromé prépayé, comme celui qu'il m'avait donné pour espionner Knight. Ce plan ne s'était pas vraiment déroulé comme prévu mais il m'avait, dans un sens, mené jusqu'à lui. Je l'ouvris en souriant.

Après m'être assurée qu'il soit bien endormi, je me postais dans le noir près de la porte de la salle de bain et lui tournais le dos afin qu'il ne soit pas dérangé par la luminosité du téléphone.

J'allumais le téléphone, Abbigail devait être morte d'inquiétude, j'allais l'appeler. Impossible de tracer le portable, elle ne courait aucun risque. J'avais juste besoin d'entendre sa voix, même sur sa messagerie.

Le téléphone s'alluma, il avait déjà été utilisé. Le voyant indiquait qu'il avait servi il y a sept minutes, il y avait un message vocal. Sam avait dû essayer de contacter un pote flic ou autre, je composais le numéro d'Abbigail.

Je m'arrêtais et regardais l'heure. Il était presque deux heures du matin. Elle devait dormir mais se ficherait que je la réveille.

Un texto arriva alors que je réfléchissais. Je l'ouvris instinctivement. Une longue série de chiffres. *Bizarre*.

Intriguée et heureuse que l'obscurité cache ma curiosité, je fis défiler les autres messages. Il y en avait cinq, semblables au premier, des chiffres. Mais le plus ancien indiquait : "Parfait. Victoire."

Super bizarre. Ça voulait dire quoi "Victoire" ? Un code entre flics ? La mémoire me revint subitement. Le gros mec dans l'entrepôt avait fait ce geste étrange avec son poing et avait claqué des doigts. Sam, plus tard, avait fait presque exactement pareil.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? C'était peut-être une coïncidence, le geste n'était pas du tout banal. Ce texto semblait s'y référer. Ça rimait à rien. Il ne pouvait pas exister de lien entre Sam et ce type ? C'était impossible. C'était ridicule.

J'allais vérifier dans les messages envoyés afin de m'en assurer. Il y en avait un seul. Vue l'heure, Sam l'avait envoyé avant que les autres n'arrivent.

Mes genoux flageolèrent, ma vue se brouilla. Je dus m'y reprendre à trois fois pour m'assurer d'avoir bien compris.

“Avec cible. Gagner du temps. A suivre.”

Une cible ?

C’était forcément moi. Les flics n’employaient pas le terme de cible pour qualifier les témoins et les filles qu’ils fréquentaient. Une terreur sourde m’envahit, je frissonnais.

De menus détails insignifiants commençaient à s’imbriquer. Je commençais à y voir plus clair. Sam m’avait parlé de son opération de couverture mais il trempait peut-être bien plus dans toute cette affaire qu’il ne voulait l’admettre. Ça expliquait qu’il soit si certain de l’implication de Knight dans cette vaste affaire. Et la raison pour laquelle il m’avait suivie jusqu’à l’entrepôt. Si c’était bien de lui dont il s’agissait.

Je n’avais jamais vu son visage. Mais j’avais remarqué qu’il faisait la même taille que Sam. Ça pouvait très bien être lui. Il aurait très bien pu faire le tour de l’entrepôt et arriver par derrière pendant que je me glissais en douce à l’intérieur. C’était trop horrible pour que ce soit vrai mais ça collait. Comme un air entendu à la radio que je reconnaissais.

J’étouffais un sanglot et refermais le clapet du téléphone. Il y a quelques minutes encore j’avais bien rigolé en constatant l’existence des téléphones à clapet, mais ce n’était plus le cas.

J’avais l’estomac noué, je cogitais à donf.

« T’as fini de fouiller ? »

Je me retournais. Sam me regardait, assis sur le lit, il n’avait pas du tout l’air de plaisanter.

« Je... je ...

— Peu importe, dit-il mécontent. Je vois clair en toi malgré l’obscurité. »

Je regardais la porte du motel, mon instinct me disait de fuir.

« Tu n’arriveras pas sur le parking, promit-il.

— Sam, dis-je d’une voix tremblante.

— Cours si tu peux, Charlotte. J’adore chasser. »

Si je me mettais à réfléchir aux conséquences, je risquais de m’évanouir, je décidais de m’écouter. Je partis en trombe, me fichant complètement d’être nue, à l’exception d’un T-shirt et pieds nus.

Je faisais glisser la targette lorsque Sam me rattrapa.

Je poussais un hurlement.

Chapitre Dix-sept

Je hurlais et me retournais, les bras levés pour me protéger ou me battre, ou les deux. Son visage ne montrait nulle trace de colère ou de malveillance, mais plutôt la surprise et un certain amusement.

« Pousse-toi Sam », dis-je d'une petite voix tremblante.

Il posa ses mains à plat sur la porte derrière moi, j'étais piégée entre ses bras musclés.

« À quoi tu joues là ?

— Je pars. »

Je croisais les bras sur la poitrine et fronçais les sourcils, je me fis violence pour que ma peur ne prenne pas le dessus.

« Recule, laisse-moi partir.

— T'es folle ou quoi ?

— Probablement puisque je t'ai fait confiance. »

Il grognait en s'approchant, je me sentais encore plus petite devant son corps massif. Et dire que je l'avais trouvé rassurant. Cette grande carcasse était une arme.

« Va-t'en. »

Je tremblais, la peur s'insinuait en moi. J'étais littéralement pétrifiée.

« Charlotte, mais qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi. »

Je l'entendais à peine. J'essayais de faire abstraction, de refuser une vérité que je ne pouvais supporter. J'avais vraiment énormément changé.

J'étais devenue plus intelligente et plus forte. Capable. Mais là c'était vraiment trop. L'homme qui m'avait protégée, qui avait veillé sur moi, avec lequel j'avais rigolé. L'homme dont je croyais être amoureuse n'était qu'un leurre. J'avais encore accordé ma confiance à un monstre qui se cachait derrière un visage d'ange.

Mon sanglot se mua en hurlement, je le repoussais de toutes mes forces. Sam ne s'y attendait pas et recula. J'étais peut-être grande et costaud mais je ne faisais pas le poids face à lui. L'effet de surprise suffit à faire levier. Je le giflais et le repoussais. Cette fois, il mit un genou en terre, me regarda bouche bée sous la faible lumière qui filtrait par la fenêtre et sous la porte.

Mon instinct me disait de fuir, de mettre de la distance entre nous. Je courus dans la direction opposée à la sortie devant laquelle il montait la garde, dans la salle de bain. Je claquais la porte derrière moi et mis le verrou. Je m'appuyais contre la porte fermée, pris le temps de respirer et allumais la lumière.

Je frissonnais avec mon T-shirt, je cherchais du regard dans la petite pièce quelque chose qui pourrait m'aider. J'avais toujours le téléphone prépayé à la main mais je ne voyais pas qui appeler. Je ne voulais mettre personne dans la merde. Le fenestron de la salle de bain mesurait environ dix centimètres et était trop proche du plafond. Trop petite pour me faufiler, elle donnait sur l'arrière du motel, appeler au secours ne servirait à rien. Sam réussirait à casser à la porte bien avant qu'on vienne à mon secours.

« Merde. »

Je m'écroulais par terre, le dos appuyé contre la porte, comme si je pouvais l'empêcher d'entrer. Le taux d'endorphines lié à notre dispute commençait à diminuer, je me sentais épuisée. J'avais envie de fermer les yeux et d'oublier ce cauchemar.

Mais le danger bien trop réel qui existait de l'autre côté de cette porte me rappelait que je ne rêvais pas.

« Bordel, Charlotte. A quoi tu joues ? »

Je me mordis la lèvre pour ne pas répondre. Histoire qu'il se pose des questions.

« Allez, parle-moi. T'as fait un cauchemar ? Viens, viens dans mes bras.

Ça va aller. »

J'en avais envie au fond de moi. Mais je pouvais pas. Hors de question. Je ne me jetterai plus jamais dans les bras d'un homme prêt à me faire du mal. J'avais failli mourir, personne ne me dirait le contraire.

« Ma chérie, s'il te plait. Tu me fais peur. Dis-moi que ça va s'il te plait. »

L'entendre me supplier me brisait le cœur.

« Glisse la clé sous la porte et va t'en. Et ça ira mieux. »

Il se tut un long moment.

« Hein ? Et où veux-tu que j'aille ? On est en pleine nuit.

— Prends ta voiture et va au diable, j'en ai rien à foutre.

— C'est pas vrai. »

Il avait raison. Les mecs sournois et mielleux qui passaient leur temps à séduire pour mieux entuber n'avaient pas droit de cité. Soi-disant tout gentil pour mieux vous tomber dessus. Non, ce genre de mecs méritait l'enfer. Ou des filles aussi stupides que moi.

« Charlotte ! »

Je sursautais et me figeais lorsque sa main s'abattit sur la porte derrière moi, mais il ne fit rien pour entrer. J'entendis un bruit sourd, comme s'il s'était tapé la tête contre la porte en bois mince.

« Tu vas me rendre fou. Ouvre la porte s'il te plait.

— Je vais te tuer, Sam, crachais-je. Je te jure que si jamais tu me touches, je te tue. Ça me prendra des heures mais j'y arriverai. Je ne te laisserai pas me faire du mal.

— J'ai pas l'intention de te faire du mal. Je veux juste savoir quel est le problème.

— C'est *toi* mon problème. Avec tes belles paroles et tes câlins. C'est que des mensonges pour m'endormir. Que je sois sous ton emprise, que tu parviennes à tes fins. »

Je l'entendis soupirer de l'autre côté de la porte.

« Ma chérie, j'ignore de quoi tu parles. Je t'aime plus que tout. Je croyais qu'on s'épaulait ? Qu'est-ce qui a changé ?

— J'ai découvert la vérité. Je la savais tout au fond de moi. Dis-moi pourquoi, Sam. Tu savais qui j'étais le soir où on s'est rencontrés en boîte ?

Tu m'as draguée pour remonter jusqu'à Knight ?

— Remonter jusqu'à Knight ? En boîte ? Tu crois que j'étais en mission ? Et que tu en fais partie ? Mais tu comprends ce qui se passe ou quoi ? On est tous les deux dans une merde noire, en danger. Ton patron trempe dans un énorme trafic de drogue. Je ne sais pas pourquoi ils t'ont kidnappée et menacée ou essayé de nous rentrer dedans ce soir. Mais je le découvrirai. Je veux te protéger à tout prix. Je me fiche de ma carrière et de cette affaire, si jamais tu étais blessée. »

Encore de belles paroles. Je le croyais quand on était au lit. Mais je ne me laisserai pas avoir par de belles paroles. J'ignorais pourquoi il avait fait ça, quand tout avait commencé. Mais il n'était pas net, c'est tout ce qui comptait.

Tout devenait subitement très clair. La facilité avec laquelle j'avais été kidnappée alors que j'étais chez moi et qu'il venait tout juste de partir. La taupe au commissariat. Ils arrivaient *toujours* à nous retrouver. Les deux entrepôts. Je n'étais pas experte en crime organisé mais j'avais vu assez de films et d'émissions sur des flics véreux. Sam agissait peut-être effectivement en sous-marin comme il l'avait dit. Un flic jeune et dégourdi capable de traiter avec des trafiquants de drogue. Ils lui avaient peut-être filé des pots de vin, un certain pouvoir. Je savais qu'il avait eu une enfance difficile, je pouvais comprendre qu'il ait cédé à la tentation. La ville était aux mains de la mafia, personne ne pourrait jamais l'arrêter. Et certainement pas un simple inspecteur de police.

Je pouvais effectivement lui trouver des circonstances atténuantes. Mais je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir utilisée. Mon corps, mes sentiments, ma sécurité. J'avais mis ma meilleure amie en danger pour aider Sam. Ma découverte fortuite risquait de ruiner sa carrière. Ça me rendait malade.

« Charlotte, t'es là ? Parle-moi s'il te plait. Je m'inquiète.

— Pourquoi ? Je suis en danger ici ? T'es le seul à pouvoir me faire du mal, Sam.

— Dis-moi de quoi tu as peur. Dis-moi ce qui s'est passé. »

Je me levais et allais contre la porte avec le téléphone.

« J'ai trouvé ton téléphone secret.

— Hein ? Oh, le téléphone prépayé. Et alors ? Je t'ai expliqué à quoi ça

sert.

— Oui, effectivement. Tu m’as expliqué tout un tas d’trucs.

— Et alors, où est le problème ?

— J’ai lu tes textos. J’ai lu ce que tu dis de moi.

— Sur toi ?

— Oui, sur moi. »

Il finit par répondre après un long silence. Il était vraisemblablement en train d’inventer un autre mensonge.

« Ma chérie, tu te fais des idées, ouvre la porte, je vais tout t’expliquer. Je veux juste te protéger.

— Dégage, Sam. Je te crois pas. Je te croirai plus jamais. »

Il tapa du poing et ébranla la porte. Je bondis en arrière.

« Bon sang. Charlotte, j’essaie de me montrer compréhensif. On se connaît pas depuis longtemps et tu en as vu des vertes et des pas mûres. Mais je ne t’ai jamais donné de raison de douter de moi, tes accusations me rendent dingue.

— Oh, je comprends. Tout est de *ma* faute. Tu fais tout ça pour moi, c’est ça ? Tu veux pas me faire de peine mais t’es obligé. C’est de ma faute. J’ai déjà vécu ça.

— Bon sang arrête. Ne me compare pas à ta merde d’ex.

— Non, répondis-je, d’une voix atone. T’es encore pire. »

Le silence se fit de l’autre côté de la porte. Savoir que je l’avais peut-être blessé me foutait la trouille et me terrifiait.

Je me passais de l’eau froide sur le visage et me regardais le miroir. Mes longs cheveux bouclés étaient en bataille. J’avais les traits pâles et tirés, comme si j’avais passé des jours dans le froid glacial. Mon corps élancé et tout en courbes semblait s’être tassé, affaibli. Comme si la vie l’avait quittée. Certainement une conséquence de sa énième trahison. J’étais anéantie. Sam avait raison. Il n’aurait jamais levé la main sur moi comme Brandon. Mais il avait lui aussi réussi à me détruire.

« Écoute, finit par dire Sam. Je sais pas vraiment ce qui se passe et j’ai pas envie de me disputer avec toi. Promets-moi juste de pas aller en ville et je te laisse tranquille. Ça te va ?

— Non. Tu vas faire ce que je dis si tu veux que je te fasse confiance. Glisse la clé magnétique sous la porte et monte dans ta voiture. Klaxonne pour que je sache que tu y es.

— Pourquoi ? Où tu vas ?

— Loin.

— Putain. Peu importe. Je me demande pourquoi je me casse le cul à te protéger alors que tout ce que tu veux, c'est te faire buter. »

Je ne m'abaissais pas à répondre.

« La clé. »

Je l'entendis farfouiller au bout de quelques secondes et revenir vers la salle de bain. Je pesais contre la porte de tout mon poids au cas où il préparerait un mauvais coup mais Sam se contenta de glisser la clé sous la porte sans un mot.

Je collais mon oreille contre la porte et entendis la porte de la chambre claquer. J'attendis un petit moment pour voir s'il n'était pas là mais je n'avais qu'un seul moyen d'en être sûre. J'entrebâillais la porte et scrutais la pièce dans le noir. Elle semblait vide, je passais la tête par la porte et la passais en revue. Sam était parti, laissant son sac par terre.

Je me faufilais à l'extérieur et regardais par la fenêtre. La portière d'une voiture se referma, un klaxon retentit. Je vis par l'interstice entre les rideaux bon marché le plafonnier de la voiture de Sam allumé et sa silhouette au volant.

Je ne savais malheureusement pas quoi faire maintenant qu'il avait suivi mes instructions. Je ne pouvais pas rester dans la chambre du motel. Il pouvait très bien se pointer et demander un badge à la réception.

Je devais retourner en ville. Me rendre au commissariat. Je connaissais désormais mon ennemi, je devais sauver ma peau. Il m'en avait empêchée depuis le début, je savais pourquoi maintenant.

Je me rhabillais en réfléchissant à un plan et en surveillant la voiture de Sam. Il resta assis longuement à regarder dans ma direction. Sûrement pour voir si je comptais le rejoindre. Il finit par s'allonger sur le siège passager et disparut de ma vue.

Je pris mon sac et mes chaussures et sortis. Je courus le plus vite possible, tournais à l'angle et filais droit à la réception. Je ne pris pas le

temps de me retourner pour voir s'il me suivait.

J'entrais dans le bureau, hors d'haleine, le cœur battant. Le mec à la réception devait avoir une cinquantaine d'années. Il était rondelet et très pâle, presque chauve, il portait d'épaisses lunettes et lisait un journal. Il me jeta un bref coup d'œil et se replongea dans sa lecture.

« Excusez-moi, vous pouvez m'aider ?

— Il est minuit passé, le check-out s'effectue avant midi. Tarif non négociable.

— Oh, non. Je n'ai pas besoin d'une chambre. J'aimerais juste avoir une petite information. »

Il finit par me regarder.

« A quel sujet ?

— Il me faut un taxi.

— Pour aller en ville ? », je hochais la tête.

Il renifla.

« Même pas en rêve. Y'a aucun taxi ici à cette heure.

— Même pas un bus de nuit ?

— Y'a une gare routière à environ trois kilomètres. Aucun bus ne circulera avant plusieurs heures.

« Merde. »

Je me mordis la lèvre, essayant de réfléchir à ce que j'allais faire. Je regardais la porte derrière moi, m'attendant à ce que Sam me rejoigne d'une minute à l'autre.

« Qu'est-ce qui s'passe ma belle ? Vous vous êtes disputée avec votre "petit copain" ? »

Je levais les yeux au ciel.

« En quelque sorte.

— Y'a pas moyen d'aller en ville à cette heure-ci, à moins que vous tombiez sur quelqu'un qui vous dépose.

— Ok. Je prends une chambre.

— Carte bancaire et pièce d'identité. »

Je passais les documents demandés sous la petite paroi vitrée.

Sans lâcher son journal, il regarda mes cartes d'un œil avisé et me tendit un formulaire à signer.

Je griffonnais mon nom, espérant avoir assez d'argent sur mon compte pour payer la chambre.

Je repensais à Sam, tout proche.

« Je peux avoir une chambre à l'étage dans une autre aile ?

— Bien sûr, c'est plutôt calme ce soir », répondit-il d'un ton poli mais visiblement agacé, il tapota quelques secondes sur son clavier et me tendit une clé magnétique.

« Vous donnez sur l'arrière.

— Parfait. Merci. »

Je passais les cinq minutes suivantes à retenir mon souffle, je redoutais de tomber sur Sam et m'enfermais à double tour dans une chambre identique à celle que je venais de quitter.

Je posais mes affaires et m'écroulais sur le lit. J'étais subitement épuisée, j'avais du mal à garder les yeux ouverts, je me mis sur le côté et regardais l'heure. Encore six heures et je retournerai en ville. Je m'assoupis et m'éveillais en sursaut en entendant une porte claquer dans le couloir.

Je m'assis et regardais mes mains. Elles tremblaient. Je me levais et allumais la lumière en soupirant. Dormir n'était peut-être pas une bonne idée. Mais je devais penser à autre chose, j'allumais la télévision. Y'avait rien de transcendant à part de vieux films merdiques et du télé-achat, je fis la seule chose qui m'aiderait à me sentir mieux. Je décrochais le téléphone de la chambre d'hôtel et appelais Abbigail.

Entendre son téléphone sonner me calma quelque peu. Tant mieux, parce qu'elle ne répondait pas. J'esquissais un léger sourire, laissais un message sur son répondeur et raccrochais. Je songeais à ce qu'elle m'aurait dit si elle avait été avec moi. Probablement un truc du genre : « On va s'en sortir, Charlotte. Viens à la maison, on va se tirer de ce merdier comme des grandes. On est aussi fortiches que Sam et Dean, avec des nichons en plus et moins de problèmes d'ego. »

J'avais de nouveau le sourire, j'éteignis la lumière et m'endormis avec la télé en fond sonore. Ça m'apaisait, je m'endormis comme une masse.

Je me réveillais tôt, les évènements de la nuit passée me revenaient en

mémoire. La télé diffusait les infos de la nuit, j'avais le dos en compote. Je m'étirais et essayais de me décontracter, je me demandais ce qui m'avait réveillée si tôt. Je regardais à l'extérieur, tout était en ordre, je haussais les épaules.

L'aurore approchait mais je voulais pas courir le risque de me rendormir. J'avais fort à faire. Je me reposerai quand cette affaire serait réglée. Je me dirigeais tranquillement vers la salle de bain lorsque la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, le choc me prit de court.

Chapitre Dix-Huit

Je maudis Sam intérieurement en constatant que l'homme se tenant devant la porte m'était étranger.

Je me retrouvais face à face avec l'horrible homme tout maigre qui m'avait menacée sur le parking, sa silhouette se détachait sur le soleil levant, sa lumière se reflétait sur le gros flingue qu'il pointait dans ma direction.

« Mademoiselle Campbell, comme on se retrouve. »

Je levais les mains en l'air et reculais.

« Pas un geste. Je ne voudrais surtout pas vous tuer. »

J'étais pétrifiée.

« Que me voulez-vous ?

— Je pense que vous le savez. Le dossier, le cd et les documents. Vous allez me dire où se trouvent les éventuelles copies. Votre petit jeu est terminé. Soit vous me donnez la preuve, soit vous pouvez dire adieu à la vie. »

Il parcourait la chambre du regard.

« Quel dommage de mourir dans un motel aussi minable. »

Il évoquait mon assassinat d'un air si détaché que j'étais pétrifiée, j'enregistrais à peine ce qu'il m'avait dit.

« Je vous en prie, ne me faites pas de mal.

— Donnez-moi les informations dont j'ai besoin et il ne vous arrivera

rien. Récupérons ce que je vous ai demandé et vous aurez la vie sauve. »

Ça en disait long. En admettant que je m'exécute, je ne survivrais pas à un trajet avec cet homme.

« J'ignore ce que vous avez en tête mais je n'ai rien de rien. J'ignore de quels documents vous parlez. »

Il poussa un soupir excédé et montra le bout du canon de son arme.

« Vous savez ce que c'est, Mademoiselle Campbell ?

— Hum, un silencieux ?

— Très bien. Le terme exact est "limitateur". Ça étouffe le bruit sans masquer totalement la détonation.

— Oh, fut ma seule réponse.

— Je vous dis tout ça pour que vous sachiez que je peux très bien vous tirer dessus. Viser la jambe, le bras ou le ventre. Vous aurez très mal. Vous allez certainement crier. Mais ça n'alertera personne dans l'hôtel. J'aurais tout mon temps pour vous amener jusqu'à ma voiture et vous conduire dans un endroit plus... tranquille, afin de poursuivre cette conversation.

— Non, je vous en supplie.

— Je préférerais ne pas devoir en arriver là. Ça ferait désordre. Et sans vouloir vous offenser, vous êtes loin d'être filiforme. Je vais devoir faire des efforts pour vous porter et je risque de bousiller mes fringues. Sans parler la douleur atroce que vous allez endurer. »

Je serrais mes bras contre moi pour réprimer le tremblement qui naissait au creux de mon ventre et m'ébranlait de la tête aux pieds. Le seul truc qui m'empêchait de péter un câble était le fait qu'hormis ses menaces, il s'était permis de faire des allusions déplacées sur mon poids. `

Gros connard.

J'avais du mal à trouver comment me sortir de cette situation, je décidais de gagner du temps.

« Co-comment m'avez-vous retrouvée ?

— Assez facilement. Votre petit ami n'a pas réussi à vous protéger correctement.

— Mon petit ami ?

— L'inspecteur Connor. Je ne le vois nulle part. Je suppose que vous

n'êtes plus ensemble ? »

Je le regardais de travers.

« Inutile de poser la question puisque vous êtes au courant.

— En fait non. Mais je m'en fous. Je m'occuperai de lui en temps voulu. Vous êtes ma priorité, Mademoiselle Campbell.

— Quelle chance, marmonnais-je.

— Ah, je vois que vous retrouvez vos esprits. Excellent. Alors, vous allez me dire ce que vous savez ou je vais devoir vous l'extorquer sous la torture ?

— Je vous dirai tout ce que je sais. Même si je sais pas grand-chose. »

Il me regarda d'un air courroucé et rougit jusqu'aux oreilles, hormis la cicatrice qui lui barrait la joue.

« Ma patience a des limites. »

Il recourba son doigt sur la gâchette.

« Attends. Je vous en supplie, c'est la stricte vérité. Je n'ai aucun document ni quoi que ce soit. Rien de *rien*.

— Ok. Dommage qu'on doive en arriver là. Avancez doucement devant moi. On va poursuivre notre petite discussion ailleurs. Dans un endroit où on risque pas d'être interrompus par une femme de ménage en train de vider les poubelles. »

Me savoir menacée de mort me faisait tout drôle. Au lieu de baliser, j'avais comme l'impression que l'idée de la mort ne me faisait ni chaud ni froid. En fait, je l'attendais depuis cette nuit atroce dans la voiture de Brandon. La fin. La mort revêt plusieurs visages, et je n'y pouvais rien. Il allait me tuer. Mais je pouvais choisir la manière. Mourir sans bruit, ou me battre. La question ne se posait même pas.

« Je ne bougerai pas d'un pouce.

— Alors vous allez mourir dans ce trou miteux.

— Alea jacta est. »

Je vis une ombre se glisser parmi les débris de la porte juste avant que l'homme n'appuie sur la détente. Le temps sembla se figer, tout devint soudain très clair, limpide, comme lorsque la première fois que j'avais mis des lentilles de contact. Le monde était tout frais tout neuf, je n'avais jamais

ressenti ça auparavant.

Je plongeais de côté, ignorant mes douleurs et mes blessures, espérant me mettre à l'abri des balles.

La première balle explosa le miroir de la commode tandis que je me planquais de l'autre côté du lit. Il n'y en eut pas de seconde.

J'entendis un hurlement et un corps à corps. L'homme avait maille à partir avec la silhouette sombre. Ils roulaient par terre, cherchant à s'emparer de l'arme, il tourna son visage vers moi. C'était Sam.

« Planque-toi dans la baignoire. Enferme-toi à clé. »

J'hésitais un instant et obéis, je claquais la porte de la salle de bain et m'enfermais à l'intérieur. Pour la deuxième fois en l'espace de quelques heures.

A plat ventre dans la baignoire, je n'entendais pas trop ce qui se passait de l'autre côté de la porte. Un bruit sourd lorsqu'ils tombèrent sur les meubles, un juron étouffé çà et là. Ça avait duré quelques minutes à peine mais j'avais l'impression que c'étaient des heures, je retenais mon souffle lorsque j'entendis le bruit. Le *whuff* étouffé du flingue. Suivi de bruits de lutte.

Et puis plus rien. Un silence lourd de questions et de peur. Sam allait bien ? Souhaitais-je qu'il aille bien ? N'y tenant plus, je déverrouillais la porte, l'entrebâillais et m'accroupis.

Je parcourus du regard la chambre du motel dévastée. On aurait dit qu'une mini tornade avait déboulé dans cet espace réduit. Le lit était sens dessus dessous, les couvertures en l'air. La porte tenait difficilement sur ses gonds. La commode et la télé étaient par terre en morceaux. Deux silhouettes gisaient par terre. Une allongée, l'autre se tenait le ventre, pliée en deux, des boucles brunes devant les yeux.

Je prononçais un seul et unique mot en tremblant.

« Sam ? »

Il leva les yeux vers moi, la chemise en sang.

« Charlotte, rentre là-dedans.

— Tu es... il t'a tiré dessus ? »

Sam secoua la tête et se regarda.

« C'est son sang. J'ai mal parce qu'il m'a frappé. »

Je me levais et fis un pas en avant.

« Il est mort ?

— Non. J'ai à peine éraflé son bras. Il n'aura probablement pas besoin de points.

— Pourquoi il bouge pas ?

— Je l'ai assommé.

— Et le sang ?”

— De mon nez. Et de son bras.

— Je vois. »

J'agrippais la porte si fermement qu'elle craqua mais je n'arrivais pas à la lâcher.

« Je suppose que tu n'es pas à leur solde.

— Non ma chérie, murmura-t-il. Pas du tout. Ça va ? »

Je hochais la tête.

« Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Partir d'ici. On a fait assez de tapage comme ça.

— Ok.

— Passe-moi un drap. Reste à l'écart, si jamais il se réveille. »

Je finis par lâcher la porte de la salle de bain et rasais les murs comme Sam me l'avait demandé. J'arrachais un drap du lit, le lui tendis et reculais.

Sam rangea son arme dans la poche arrière de son jean et découpa le drap en bandelettes. Je le regardais très attentivement attacher les bras et les jambes de l'homme doucement mais sûrement.

« J'ai besoin de me nettoyer dans la salle de bain. N'approche pas de lui, ok ? »

Je hochais la tête.

Sam se leva doucement en tenant son ventre et passa à côté de moi. Je contemplais la chambre du motel à sac et la porte et songeais m'enfuir un bref instant. Mais pour aller où et comment ? Je ne savais pas si je pouvais faire confiance à Sam mais une chose était sûre, je n'allais pas rester avec quelqu'un constamment sur mon dos. C'était pour le moment le cadet de

mes soucis. S'il avait voulu ma mort, il aurait très bien pu ne rien faire pour l'en empêcher. Rester sans bouger, mais c'était pas le cas. Quels que soient ses plans, ma mort n'en faisait apparemment pas partie, ce qui faisait de lui un allié pour le moment. Je ne pouvais pas ignorer la terreur absolue qui m'avait envahie lorsque je l'avais vu couvert de sang. Il aurait pu se faire tuer. Il faudrait que je réfléchisse à tout ça mais le moment était mal choisi. Je devais me concentrer sur ma vie, mes sentiments mitigés envers Sam attendraient.

Il sortit de la salle de bain torse nu, jean sur les hanches, abdos sculptés, il essuyait ses cheveux bouclés dans la petite serviette. Je détournais le regard et contemplais l'homme qui gisait au sol.

« T'es prête ? »

— Oui, dis-je d'un ton neutre. On devrait peut-être essuyer la porte et le reste ? »

Sam traversa mon champ de vision et ramassa mon sac par terre. Malgré mon état, je ne pouvais m'empêcher de mater son cul à la dérobée. A couper le souffle, comme dans mes souvenirs.

« Essuyer ? Pourquoi ? Il leva les yeux, me dévisagea et esquissa un demi-sourire.

— Hum... si jamais les flics relèvent les empreintes. »

Il gloussa, prit mon sac et indiqua la porte d'un mouvement du menton.

« Tu regardes trop la télé, Charlotte. Personne ne va relever les empreintes dans une chambre de motel dans une affaire pareille. Vue la quantité considérable d'empreintes que contient cette chambre, y'en aurait pour des mois si on devait toutes les relever.

— Oh. C'est énorme.

— La collecte et l'examen de toutes les empreintes de cette pièce engloutiraient notre budget annuel alloué à la recherche de preuves », poursuivit-il tandis que nous quittions la pièce.

Sam referma la porte derrière lui et regarda alentour.

« Je vais te dire un truc important. Reste bien derrière moi, ok ? Je suis quasiment certain que ce mec était seul mais on ne peut en être sûr à cent pour cent. On va aller à ma voiture vite, en faisant gaffe. Tu t'arrêtes quand je m'arrête. Tu cours si je te demande de courir. Pigé ? »

Je devins livide à l'évocation du danger.

« Pigé. »

Sam dégaina son arme et la tint devant lui en tournant à l'angle, il arpenta le couloir en regardant de part et d'autre. Ça faisait drôle de le voir en mode flic torse nu et les cheveux mouillés, j'étais à la fois gênée et impressionnée par son professionnalisme.

On mit un temps fou pour descendre les escaliers à l'autre bout du motel, où était garée sa voiture. Une fois arrivés, il déverrouilla les portes et je grimpais à l'intérieur, je mis ma ceinture pendant que Sam enfilait un tee-shirt et s'assit derrière le volant.

« On va où ? demandais-je tandis qu'il déboitait du parking et prenait la route.

— Loin. Le plus loin possible.

— Oh. Hé, Sam ?

— Oui ? lança-t-il distraitement en prenant la bretelle d'accès à l'autoroute.

— Comment ce type a fait pour me retrouver ?

— J'en sais rien.

— J'ai payé la chambre avec ma carte bancaire. C'est à cause de ça ?

— J'en doute. Suivre quelqu'un grâce à sa carte bancaire est plus compliqué que tu l'imagines. Ils ont peut-être écumé tous les motels du coin. J'aurais dû mettre plus de distance entre la ville et nous.

— Oh.

— Ou en traçant ton appel. Qui l'aurait conduit droit dans ta chambre.

— Merde. »

Sam quitta la route des yeux pour me regarder.

« T'as appelé qui ?

— Abbigail. Mais je l'ai pas eu. Elle répondait pas.

— Son fixe ou son portable ?

— Son portable. Elle a pas de fixe.

— Ce doit être ça. Ils doivent... », il ne termina pas sa phrase et fixa l'autoroute devant nous, dégagée, à l'exception de quelques semi-

remorques.

« Sam, tu voulais dire quelque chose ?

— Non. On va trouver un coin tranquille et voir comment envisager la suite. »

On ne se connaissait pas depuis longtemps mais je voyais bien qu'il me cachait quelque chose.

« Non, dis-moi. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comme je te l'ai dit, on n'est pas à la télé. Brouiller un téléphone et traquer des gens n'est, d'un point de vue technique, pas à la portée du premier gangster venu.

— Oui mais ils doivent tout de même être calés. Abbigail est ma meilleure amie ; ils ont pensé en toute logique que je la contacterais.

— Oui. Mais ils ont choisi la facilité.

— C'est à dire ? »

Il marqua une pause.

« En choisissant le téléphone.

— Oui, mais ils sont arrivés à leurs fins. Oh mon dieu. »

Mon cœur se serra.

« Abbigail. Tu crois qu'ils lui sont tombées dessus ?

— Je sais pas. Ils ont très bien pu tracer son téléphone. Ou la mettre sur écoute.

— Mais tu crois qu'ils l'ont attrapée.

— Vue leur détermination ? C'est fort possible. »

Je pensais à elle. Ma meilleure amie. Ma courageuse petite Abbigail. Elle avait toujours été là pour moi. J'étais terrorisée lorsque je me suis réveillée dans le coffre de la voiture, quand ils ont essayé de m'enlever. J'ai réussi à m'échapper, moi, mais elle, peut-être pas. Elle devait être Dieu sait où. Va savoir ce qu'ils allaient lui faire. Je ne me le pardonnerais jamais s'ils lui faisaient du mal à cause de moi.

« Fais demi-tour.

— Charlotte, relax. Je sais que tu t'inquiètes.

— Sam, si tu fais pas demi-tour et que tu retournes pas en ville

immédiatement, je saute en route et je rentre en stop.

— Arrête. Calme-toi.

— Arrête de me dire de me calmer. Elle compte plus que tout. C'est *moi* qui l'ai mise dans cette merde. »

J'appuyais sur le bouton de verrouillage centralisé et mis ma main sur la poignée.

« Je te jure que je vais sauter.

— Bon sang, arrête. On roule à soixante-dix. Attends une seconde.

— Demi-tour. Immédiatement. »

J'avais actionné la poignée à moitié lorsqu'il se décida à répondre.

« Ok, ok ! »

Sam mit le clignotant, passa sur la file de droite et prit la prochaine sortie.

J'attendais, la main sur la poignée de la portière, qu'il ait quitté l'autoroute et prenne des routes secondaires pour revenir en arrière.

« Merci.

— T'es folle. Ne fais plus jamais ça.

— Désolée mais j'ai pas envie qu'elle se fasse buter.

— Super. C'est bien beau et courageux tout ça, mais quel est ton plan, Charlotte ? Tu sais même pas s'ils sont après elle. Ou s'ils l'ont kidnappée.

— Je m'en fous. J'ai besoin de savoir qu'elle va bien. Je leur proposerais de prendre sa place s'ils l'ont enlevée. »

Sam secoua la tête.

« Tu dis n'importe quoi. Y'a pas de demande de rançon. Je sais que t'as peur mais tu dois me laisser faire. C'est mon boulot.

— Au diable ton boulot. C'est ma vie. Elle fait partie de ma famille. La seule personne en qui j'ai une confiance absolue. »

Je voyais bien que je lui faisais de la peine mais je ne m'excusais pas.

« Je ferais tout pour elle, Sam. Tu peux pas comprendre.

— Je comprends. Je comprends. Et si tu m'avais pas limite agressé tout à l'heure, je t'aurais expliqué ô combien je te comprends.

— Comment ça ?

— Les textos sur ce fameux téléphone étaient destinés à l'un de mes amis. Un pote flic. Il est comme un frère pour moi. Le seul en qui j'ai entièrement confiance.

— Ok, et donc ?

— Il nous aide. Il se procure les informations dont on a besoin. Il bosse pas aux Stups et ne fait pas partie de mon détachement. La taupe présente dans mon service ne peut absolument pas connaître le rôle que joue Fabian.

— Je vois. Tu communiquais avec lui ?

— Oui.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

— Parce que c'était inutile. Je croyais que tu me faisais confiance. »

Sa voix peinée m'émut.

« Excuse-moi. »

J'avais les larmes aux yeux.

Sam soupira.

« C'est rien. Je t'en veux pas. Écoute, on va faire un truc. On va s'arrêter sur la prochaine aire de repos et acheter à manger. Je vais appeler Fabian et voir où il en est. On filera en ville retrouver Abbigail dès qu'on en saura plus.

— Ok.

— Je suis sûr qu'elle va bien. Qu'elle dort bien sagement dans son lit.

— Oui je sais. »

Je n'y croyais pas un seul instant, et lui non plus.

Il se gara sur une petite aire de repos crasseuse, j'attendis dans la voiture que Sam achète de quoi manger. Il prit son portable avec lui, j'étais heureuse et déçue à la fois. Je voulais rappeler Abbigail, j'espérais que le simple fait de composer son numéro me tranquilliserait. Si je l'appelais pour de bon, mes appels tombant dans le vide ne feraient que m'angoisser encore plus. Ce dont je n'avais pas du tout besoin. J'avais la peur au ventre. J'avais le cœur gros en songeant à ce qu'elle devait endurer, seule et terrorisée.

Sam me rejoignit précipitamment, je n'en pouvais plus. Il n'avait rien acheté, je m'aperçus de sa pâleur, même de loin. Je me mis à sangloter, le

temps qu'il arrive à la voiture, j'étais à deux doigts de faire une crise de panique.

« Dis-moi tout. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'en sais trop rien ma chérie, dit-il en s'asseyant et en m'enlaçant. Fabian s'est rendu à son appartement, il est sens dessus dessous. »

J'étais effondrée.

Chapitre Dix-Neuf

« Non, non ! »

Sam me tenait fermement mais ses bras réconfortants ne m'apaisaient pas pour autant. Être avec lui tout en sachant qu'Abbigail avait disparu me rendait folle. Il me laissa pleurer longuement, recula et me regarda droit dans les yeux en me tenant les bras.

« Charlotte, on va la retrouver. Ce sera bientôt fini, on va les arrêter une bonne fois pour toutes. Peu importe le temps que ça prendra.

— Dis-moi ce qu'il t'a dit. Dis-moi tout.

— Peu importe les détails.

— Mon cul. Dis-moi tout, tout de suite ! »

Je criais, je pleurais, je le repoussais et me cramponnais à lui à la fois.

« Il n'est pas resté longtemps, ils ont pété la porte et saccagé l'appart. Des lampes et de la vaisselle brisée, ce genre de truc. Et...

— Et quoi ?

— Ils ont trouvé du sang, Charlotte. Pas beaucoup, mais du sang quand même. »

Mon cœur se serra, l'air me manquait. Mes épaules se relâchèrent, je serrais les poings. Je revoyais le visage d'Abbigail lorsqu'elle était venue me voir à l'hôpital après ce qui s'était passé avec Brandon. Elle avait caressé doucement ma joue avec l'ecchymose, elle m'avait dit qu'elle m'aimait et qu'elle serait toujours là pour moi. Elle était montée sur le lit d'hôpital et

avait passé la nuit avec moi. On avait pleuré toutes les deux sans rien dire. Elle m'avait aidée à tenir le coup la pire nuit de ma vie, et moi je n'étais pas là pour elle. Mon crime était plus grave encore qu'un dealer assassinant un témoin.

Je commençais à saturer, je tremblais. Respirer ne servait à rien. Compter non plus. La panique monta et me submergea. Je tombais dans un puit sans fond, je pouvais voir mais ne pouvais maîtriser mes sentiments et mes pensées. Sam me touchait mais je ne sentais rien. La luminosité faiblit, j'étais dans le noir. Je ne voyais qu'Abbigail. Sauf que cette fois, c'était elle qui était couverte d'ecchymoses et de sang. Elle pleurait, affaiblie. Terrorisée et brisée. Par ma faute.

Je tremblais encore tandis que la lumière revint à peu à peu, mais je réalisais que ce n'était pas moi. Sam me secouait en me tenant par les bras pour que je revienne à la réalité.

« Charlotte. Arrête ça immédiatement. Je sais que t'as peur mais j'ai besoin de toi. Que ferait Abbigail à ton avis si la situation était inversée ? Elle resterait plantée sans rien faire ?

— Non, murmurais-je. Elle mettrait la ville à feu et à sang – le monde entier – pour me retrouver.

— Oui, c'est ce qu'elle ferait. Elle mérite que tu fasses de même pour elle ? »

J'avais envie de lui hurler dessus pour lui demander comment il osait insinuer que je ne mettrais pas tout en œuvre pour retrouver mon amie lorsque je compris où il voulait en venir. Il voulait que je m'énerve. Que j'utilise ma colère pour exorciser mon désespoir.

« Oui. Elle le mérite, et bien plus encore. Je vais réagir. »

Il sourit et hocha la tête.

« Voilà, très bien. On va filer d'ici. Fabian a un plan, un super plan d'après moi. On va la sauver et choper les salauds qui l'ont kidnappée.

— Dommage que t'aies pas tué le mec du motel, Sam, dis-je doucement. Il faut que quelqu'un paye. »

Il arborait un air sinistre.

« Ils paieront. Je te le promets. Les responsables vont payer, tous autant qu'ils sont, pour t'avoir fait pleurer. »

Sa colère me réchauffait le cœur. Il savait que ma rage agissait comme un moteur, il fonctionnait à l'identique. On était semblables sur ce point, j'avais honte d'avoir osé douter de lui.

« Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— On arrête de la jouer en sous-marin. On va retrouver Fabian dans une maison sûre en ville utilisée par le FBI. Elle est vide pour le moment, il a gardé le code d'accès d'une précédente mission.

— En quoi ça va nous aider à sauver Abbigail ?

— Parce que tu vas rester sagement là-bas en attendant qu'on mette cette putain de ville à sac pour retrouver ce connard. Je vais commencer par me rendre dans l'entrepôt, je m'arrêterai pas tant que je leur aurais pas mis la main dessus. Je vais te ramener ta copine et vous resterez ensemble. On va résoudre le problème. On contactera la presse si nécessaire. Mais on va y mettre un terme. Aujourd'hui. »

J'avais envie de le remercier, de lui dire que j'adorais sa pugnacité, mais mon esprit et mon cœur étaient ailleurs. J'avais des envies de justice, évidemment. De leur faire payer ce cauchemar que je vivais depuis des jours. Mais je souhaitais avant tout qu'Abbigail soit saine et sauve à mes côtés. Incapable d'exprimer mon ressenti, je me contentais de hocher la tête et bouclais ma ceinture.

La maison en lieu sûr s'avérait être un entrepôt réhabilité au nord de la ville. Encore un foutu entrepôt. On aurait dit qu'un projet de dynamisation du quartier avait voulu voir le jour sans y parvenir. Certains bâtiments avaient été transformés en appartements et lofts, mais les rues étaient toujours en piteux état et les trottoirs défoncés et jonchés de mauvaises herbes.

Sam conduisit jusqu'à un garage en sous-sol et gara la voiture. Les rares voitures présentes étaient poussiéreuses.

« Je sais, dit-il, j'ai toujours le chic pour t'emmener dans des endroits

chics. »

J'esquissais un demi-sourire tandis que nous nous dirigions vers l'ascenseur. Il montait lentement et nous déposa au cinquième étage. Sam posa sa main au creux de mes reins et me fit traverser le petit couloir. Il frappa à une porte munie d'un digicode dépourvue de poignée. Je regardais autour de moi pendant que nous attendions quelques secondes. Le couloir comportait d'autres portes identiques, sans aucun numéro, deux avaient des paillasons.

« C'est habité ? »

Sam haussa les épaules.

« J'en sais trop rien. Peut-être. C'est peut-être une planque.

— C'est logique. »

Notre petite conversation était plutôt merdique mais j'avais besoin de parler.

« J'aurais préféré que t'en sois sûr. Qu'est-ce qu'elle a cette porte ? Ils connaissent pas les clés et les poignées ici ? »

Sam ricana.

« C'est plus sûr. Le FBI peut changer le code à distance et garder une trace des entrées-sorties. Du moins lorsque l'appart est occupé. Le reste du temps c'est une simple piaule.

— Tu as le code ? »

Il regarda la porte close.

« Non. Je me demande où est Fabian.

— On est en avance ?

— Non. Je vais en avoir le cœur net. »

Il prit le portable prépayé et composa un numéro. Il marmonna des salutations au bout de quelques secondes et s'éloigna pour parler.

Je pensais, en attendant, à tous les gens que j'avais mis dans la merde. Sam, Abbigail et moi bien entendu. Mais également les coursiers de Courier Express. La majeure partie se retrouvait au chômage et le pauvre Max était mort pour avoir livré de la drogue. Knight, cette ordure, était lui aussi une victime. C'est lui qui avait commandité l'opération, mais Sam m'avait expliqué qu'il n'était qu'un tout petit – un minuscule – poisson dans ce

monde de requins. Quelle tristesse, quel gâchis pour tout ce monde, tout ça pour du fric. La bêtise à l'état pur.

Sam revint et interrompit mes sombres réflexions.

« Fabian est sur une piste, il nous demande d'attendre ici quelques heures.

— Au sujet d'Abbigail ?

— Peut-être. Il ne pouvait pas me donner de détails mais il est quasiment certain qu'elle va bien. Je sais que t'as pas envie d'attendre mais...

— Ça va aller. Je me suis calmée. J'ai bien compris que je peux pas faire du porte-à-porte dans toute la ville pour la retrouver. J'ai confiance en toi et ton ami pour faire le nécessaire. »

J'étais bien entendu contrariée et anxieuse mais l'épuisement me gagnait. Je ne me souvenais plus de quand j'avais mangé pour la dernière fois, j'avais besoin d'une sieste et d'une bonne douche, pas forcément dans cet ordre.

Sam me regarda d'un air soupçonneux en tapant le digicode. Il regarda derrière lui alors que la porte coulissait dans le mur.

« Tu me promets de pas me mettre k.o. et t'échapper ?

— Promis.

— Très bien. Alors entre. »

Nous entrâmes, j'étais vraiment très impressionnée. Le loft était splendide. D'immenses baies vitrées donnaient sur le jardin en bas, plein de plantes vertes luxuriantes et de fleurs. L'intérieur était dans des tonalités bois et acier brossé. Moderne mais chaleureux.

« Waouh. »

Sam sourit.

« C'est exactement ce que j'allais dire.

— C'est joli mais est-ce fonctionnel ? Y'a de l'eau, de quoi manger ? »

Je regardais le grand écran plat au mur.

« Ça marche ?

— Ouais. D'après Fabian, oui.

— Super. »

Je m'assis sur un canapé en cuir marron foncé.

« Je sais pas quoi faire. Je me sens nulle. »

Sam s'agenouilla devant moi.

« Charlotte, on va retrouver Abbigail. Elle va avoir besoin de toi. Énormément. Tu ne lui seras d'aucun secours si tu es épuisée et que tu meurs de faim. »

Je secouais la tête.

« Tu trouves toujours le mot juste. »

Il m'adressa un petit sourire, loin du grand sourire sexy que j'adorais.

« Pas toujours. »

Il avait été meurtri par mon manque de confiance en lui.

« Sam... »

Il se leva et me donna la main sans me regarder.

« Et si on mangeait ?

— D'accord. »

Sam me conduisit dans la cuisine ouverte, fouilla dans les placards tandis que je regardais dans le réfrigérateur. Son ami Fabian avait raison, il ne manquait rien. Je ne sortis rien qui nécessitait de cuisson et pris de quoi grignoter.

Mais je devais faire quelque chose avant de manger quoi que ce soit.

« Sam, arrête-toi une minute. Je dois te parler. »

Il se retourna, un pot de beurre de cacahuètes dans une main, une boîte de cookies dans l'autre.

« A quel sujet ?

— Excuse-moi pour hier soir. Pour ce matin, bref.

— Je t'ai dit que ça allait. Je comprends.

— Non, tu comprends pas. »

Il soupira et s'effondra sur le tabouret du comptoir.

« Charlotte...

— Écoute-moi, ok ?

— D'accord.”

Je me mordis la lèvre et me mis à faire les cent pas.

« Tu vas me dire que le moment est mal choisi pour discuter. Je suis morte d'inquiétude pour Abbigail mais je sais qu'elle aimerait que je t'en parle. »

Je ne devais surtout pas le regarder sinon j'allais perdre mon sang-froid. Malgré la faim et le manque de sommeil, les mots que je taisais depuis longtemps menaçaient de sortir, je devais lui dire ce que j'avais sur le cœur.

« Tu m'as plu au moment où je t'ai vu. J'étais à mille lieues de me douter que je t'intéresserais et pourtant. Grand, vigoureux et sexy. Tu dévorais mon visage et mon corps des yeux, j'étais bouleversée, dans le bon sens... Je t'ai dit qu'en général les mecs ne s'intéressaient pas à moi. Les quelques mecs que j'ai fréquentés étaient moins impliqués et moins passionnés. Mais je pensais que ça me convenait. Que c'était tout ce que je méritais. Que je devais m'estimer heureuse qu'on daigne me fréquenter.

— Bon sang mais c'est ridicule. Tu es superbe. »

Je souris.

« Merci mais j'ai du mal à le croire, même si je te sais sincère. »

Je continuais d'arpenter la pièce, j'entrecroisais mes doigts pour me donner une contenance.

« C'était dû à tout ce que j'avais enduré au lycée. Je n'avais pas confiance en moi. Pendant des années, j'avais toujours été plus grande et plus costaud que les garçons qui me plaisaient. Ça me collait à la peau même après avoir terminé mes études... Et puis j'ai rencontré Brandon. Il avait l'air parfait. Trop bien pour moi. Quand j'y repense, c'est ce qu'il voulait que je pense de lui. Il voulait que je me sente chanceuse de l'avoir, que je fasse tout pour le garder. Et c'était le cas. J'étais la petite amie idéale. Je lui obéissais au doigt et à l'œil. Je portais les vêtements qui lui plaisaient, j'allais là où il voulait. Ma vie tournait autour de lui. Je ne voyais presque plus Abbigail et mes autres amis. Bon sang, j'ai presque failli me faire virer de chez Ethan parce que Brandon m'obligeait à manquer le travail lorsqu'il voulait aller au cinéma ou que je lui fasse une course. Mais je m'en fichais. Parce qu'il disait m'aimer. Qu'il m'aimait malgré mon apparence. C'est bien ce que je voulais entendre, non ? Un homme qui ne s'arrêtait pas à mon apparence ? »

Sam voulut dire quelque chose mais je l'arrêtais.

« Oui je sais. Maintenant je comprends. Je n'aurais jamais dû fréquenter quelqu'un gêné par mon apparence. Je dois fréquenter un homme qui m'aime pour ce que je suis. »

Je souris.

« Un homme comme toi. Voilà ce que je pense aujourd'hui. Après des années de thérapie. A l'époque, je croyais avoir gagné le gros lot, je m'accrochais à lui comme à une bouée. Mais je ne voyais pas – je ne pouvais pas voir – qu'il essayait de me tirer vers le fond. Plus je me sentais mal, plus j'avais besoin de me sentir rassurée. J'étais totalement dépendante sur le plan émotionnel, les choses avaient changé. Les critiques empirèrent. Il ne se gênait pas pour m'en faire en public. Puis, j'eus droit aux insultes. Ou le système du silence, lorsque je ne lui obéissais pas. Je n'étais plus personne, j'étais devenue une poupée de chiffon abandonnée. Je voulais que Brandon réagisse. Quand il hurlait, je pleurais. J'étais perdue sans lui. Ma famille voulut s'en mêler mais il était trop tard. Ils me firent des reproches, je les détestais. Je partis de chez moi et m'installais chez Brandon. J'étais toute à lui. »

Je réprimais un sanglot.

« Il me frappa pour la première fois au bout d'une semaine. Pas fort, à peine, sans laisser de marque. »

Je touchais ma joue, là où il m'avait giflée la première fois.

« Je me suis énervée. Je lui ai dit que j'allais m'en aller. J'ai fait ce qui avait à faire. Mais il s'est mis à pleurer. L'homme idéal que j'aimais tant pleurait à l'idée de me perdre. Alors je suis restée. Je lui ai pardonné et j'ai presque tout oublié. Ça se passait plutôt bien par la suite. Je pensais avoir fait ce qu'il fallait. Personne n'est parfait, il avait commis une erreur. Je connaissais Brandon. Je lui faisais confiance et je l'aimais. Une erreur de parcours peut arriver à tout le monde. C'est ce qui a fini par me détruire. J'étais persuadée de le connaître. À tel point que j'étais prête à croire ses mensonges. Mais... poursuivis-je, les larmes aux yeux, je me trompais. »

Sam se leva. Il vint vers moi et posa ses mains sur mes épaules.

« Raconte-moi ce qui s'est passé ce fameux soir. »

Je haussais les épaules.

« On s'était disputés toute la journée. Parce que la salle de bain était

sale, parce que je travaillais trop, parce que ma robe était trop moulante. Une multitude de petites choses. On est allés à la fête d'anniversaire d'une de mes anciennes copines d'université. C'était la première fois que je voyais Abigail depuis deux semaines. Elle... était égale à elle-même. Elle m'a reproché d'être une lâcheuse et s'en est pris à Brandon. J'ai fait comme si tout allait bien, mais je voyais bien qu'elle n'en croyait pas un traître mot. Quand on est partis, il avait bu plusieurs bières. Il n'était pas ivre mais pas sobre non plus, tu comprends ? »

Sam acquiesça et m'attira contre le tabouret sur lequel il était assis. Il posa ses bras autour de ma taille et me regarda d'un air pénétrant.

« Continue.

— J'ai voulu prendre les clés de la voiture. J'ai demandé sans insister. Brandon a bien évidemment refusé. J'ai cru au début qu'il arriverait à conduire. Il était un peu pompette, il s'est trompé de rue en rentrant. Je lui ai dit de faire demi-tour pour retomber sur la bonne voie mais il s'est énervé. Il a arrêté la voiture et a commencé à me crier dessus. Comme quoi je le respectais pas, que je le prenais pour un gamin. Il m'a dit des choses très méchantes et n'arrêtais pas de crier... J'arrive toujours pas à comprendre ce qui m'a pris. J'avais l'habitude de ses sauts d'humeur mais ce soir-là, la goutte avait fait déborder le vase. Je lui ai dit d'aller se faire foutre et de me laisser descendre, que je rentrerais à la maison à pied s'il continuait... Il s'est subitement calmé. Il m'a regardé longuement avant de parler. »

Je fermais les yeux, je nous revoisais, dans la voiture, dans cette rue sombre.

« Il était d'un calme olympien. Il m'a dit qu'il me pardonnerait si je m'excusais. Sans prévenir, il m'a jetée dehors et m'a donné un coup de poing en plein visage. Ça ne m'était jamais arrivé.

— Ma chérie, dit Sam, les larmes aux yeux.

— J'étais choquée. J'étais assise là, j'avais un mal de chien, les larmes ruisselaient sur mes joues. Brandon paraissait surpris. Je me demande ce qui se serait passé si j'avais agi différemment. Mais c'en était trop. Physiquement et moralement, je n'y arrivais plus. Alors je me suis excusée. Incroyable, non ? Il m'a frappée en plein visage et je me suis excusée... Mais

c'était peine perdue. Il est devenu fou. La suite est floue. Je me souviens de son visage tordu par la haine. Des poings et des ongles qui me frappaient. J'ai hurlé à en perdre la voix, je l'ai supplié et imploré. Je me suis recroquevillé mais ça l'a pas empêché d'avancer. Il m'a foncé dessus comme un possédé. J'avais du sang plein les yeux et la tête qui tournait. »

Je levais les mains pour protéger mon visage, je m'attendais à avoir le visage tuméfié et des bleus. Mais les dommages visibles avaient disparu. Ne persistait qu'une impression d'anéantissement.

« Je me souviens d'être dans un hôpital. De docteurs des infirmières me parlent. D'un flic et d'un avocat. Abbigail était mon contact en cas d'urgence, elle est venue me voir. Elle a dormi avec moi dans le lit d'hôpital cette nuit-là. Ma petite Abbigail toute frêle m'a protégée.

— Qui est-il arrivé à Brandon ?

— Les policiers l'ont arrêté chez lui le lendemain matin. Il y aurait dû y avoir un procès mais ses parents lui ont fait quitter le pays. L'affaire n'est toujours pas close à l'heure actuelle mais je pense qu'il ne reviendra jamais. Et il ne répondra jamais de ce qu'il a fait. Ça a été très dur. Dans mes cauchemars, il revenait pour me tuer. Mais j'ai compris que ce qui le rendait plus fort encore que la haine qu'il éprouvait pour moi résidait dans ses capacités de préservation. Je savais très bien qu'il aurait adoré me tuer à mains nues, mais qu'il ne prendrait jamais le risque de se faire prendre et de moisir en prison. Il n'aurait terrorisé personne là-bas. C'est un voyou comparé à de vrais criminels.

— C'est un voyou, point barre, Charlotte. Une vraie ordure. »

Je hochais la tête.

« Je sais. J'ai mis des années à le comprendre et réparer les ravages psychologiques. A me faire confiance. A ne pas paniquer. A écouter mes instincts, mon ressenti.

— Et j'ai réveillé tout ça.

— Oui. Alors quand je te dis que je suis désolée, sache que je suis sincère. Je me déteste, quand j'ai du mal à accepter ton aide. La dernière fois que j'ai dépendu d'un homme, j'ai failli en mourir. Je n'y survivrai pas. »

Sam m'enlaça étroitement et m'embrassa sur le front.

« Ma chérie, tu es la personne la plus forte que j'ai jamais rencontrée. Tu

as réchappé de l'enfer. C'est un miracle.

— Non. C'était une lutte. C'est toujours le cas. Au quotidien.

— Merci, murmura-t-il, en enfouissant son visage dans mes cheveux.

— De quoi ?

— De m'avoir tout raconté. Pour me donner une chance. De me laisser t'aimer, même si ça te fait peur. »

Je reculais et le dévisageais.

« Tu m'aimes ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? »

Chapitre Vingt

Une myriade de pensées me traversait l'esprit, pour la plupart contradictoires. Mais au final, une sortit du lot et je l'embrassais.

Sam se figea une seconde, ses lèvres se posèrent sur les miennes. J'insistais, il répondit, affermit sa prise dans mon dos et glissa sa langue dans ma bouche. Son baiser se fit plus intense, j'avais chaud. Nos langues, nos lèvres, nos dents communiquaient sans rien dire. L'envie, la douleur, le désir, l'amour. Nos sentiments se mêlaient, nous fusionnions.

« Charlotte, souffla-t-il. Je t'aime. »

Je regardais ses yeux brillants, j'avais envie de lui dire moi aussi. J'étais submergée par l'émotion mais les mots ne sortaient pas. Je ne pouvais pas l'expliquer ou m'excuser. J'étais prête à me donner à lui mais je ne pouvais pas. J'avais un blocage. Des tonnes de trucs en suspens.

« Je...

— Tout va bien. Ne dis rien. Embrasse-moi. »

C'est ce que je fis, de tout mon être, les pensées négatives se muaient en énergie positive. Je donnais libre court à ma passion et dépassais mes peurs.

Lorsque nous nous séparâmes, le regard de Sam brillait de désir, il avait le souffle court.

« Suis-moi », ordonna-t-il.

Je le suivis dans le loft jusqu'à une chambre.

« Sam, et ton ami ?

— Fabian appellera quand il aura l'information. Entre temps, j'ai besoin de toi. »

Je hochais la tête en souriant. Peu importe de quoi serait faite cette journée, être avec Sam était un vrai miracle. Pas parfait. La perfection est un leurre. Il était soupe-au-lait, dominateur et parfois secret. Mais il m'aimait. Il m'aimait vraiment. Il avait toujours tout fait pour qu'il ne m'arrive rien. Et, aussi étrange que cela puisse paraître, sa façon de me regarder me rendait dingue. Son regard sombre empli de désir me faisait me sentir belle, forte et sexy. Je me voyais moi, Charlotte, me refléter dans ses yeux, l'espace d'un instant, j'eus du mal à comprendre qu'il s'agissait bien de moi.

« Ma chérie, t'es de nouveau perdue dans tes pensées.

— Fais-moi tout oublier », murmurais-je en ôtant mon t-shirt.

Sam émit un bruit de gorge, m'attrapa et me jeta sur le lit. On s'enlaçait, on s'embrassait, on se tripotait, on se déshabillait en même temps. Je n'oublierais jamais ce moment complètement ouf, un mélange de lutte et d'érotisme pur.

Une fois nue, il avait gardé son jean, Sam s'arrêta un moment. Il défit mes cheveux de mon chignon décoiffé et les fit retomber sur mes épaules.

« Une vraie déesse. »

Je rougis et me penchais pour l'embrasser.

« Non, attends. J'ai envie de te toucher.

— Oui, moi aussi. Comme t'as pas idée. »

Sam gloussa mais ne s'arrêta pas pour autant. Il caressa ma joue, descendit sur mon épaule, mon bras, ma main. Son regard me brûlait la peau. Son œil de flic étrangement entraîné notait la moindre marque, la moindre tâche de rousseur, la moindre ride, la moindre imperfection.

J'étais à la fois gênée et excitée qu'il me scrute de la sorte.

« Ok, tu m'as assez regardée. Tu me touches quand ?

— Raconte ce que tu voudras, murmura-t-il. Ce matin j'ai bien cru ne jamais revoir ton visage, sans parler de tes courbes sublimes. »

Il posa sa main sur mon poignet relevé et au creux de mes seins.

« Et je compte bien mettre toutes les chances de mon côté pour m'amuser.

— Ah tu veux t’amuser ?

— Pour commencer oui.

— Je ne pense pas avoir l’énergie nécessaire pour une session interminable, Sam.

— C’est pas grave. Ne bouge pas. Je ferai le plus dur. »

Il regarda mon visage et haussa les sourcils. Je gloussais et poussais un cri en sentant ses doigts effleurer mon téton. Il se durcit, une sensation de chaleur m’envahit.

« Tu aimes ? », je hochais la tête.

Sam baissa la tête et prit mon téton durci dans sa bouche.

« Mm, dis-je. J’adore. »

Il me léchait, je fermais les yeux, je savourais les sensations qu'il tirait de mon corps épuisé.

Au bout d'un moment, il s'attela à mon autre sein et glissa sa main entre mes cuisses. Il les écarta et toucha ma moiteur.

Je poussais un soupir et l'enlaçais, je caressais son corps musclé qui coulissait sur ma peau au moindre mouvement.

Sam effleurait mon sexe, je me cambrais en gémissant. Il gloussa et descendit le long de mon corps après avoir léché mes tétons. Son corps massif s'installa entre mes jambes grandes ouvertes. De l'air frais souffla sur ma touffe douce et bouclée, puis de l'air chaud, tandis que sa bouche descendait.

C'était indescriptible. J'avais l'impression de m'évanouir, de disparaître peu à peu, seule mon vagin existait, vivant grâce aux caresses de Sam. Il me léchait, ses doigts m'effleuraient, en faisaient le tour, il me suçait. Un premier orgasme intense et immédiat me submergea violemment. Je me cambrais et gémissais, mais il n'arrêta pas pour autant.

Sam ralentit sans toutefois délaisséer mon intimité. Mes soubresauts cessèrent, il inséra son gros doigt en moi et leva la tête pour me regarder.

« T'aimes ça, Charlotte ? », je hochais la tête, totalement incapable de parler.

— Moi aussi. Tu sais que j'ai rêvé de toi ? La sensation que ça fait d'être en toi. »

Pour appuyer ses dires il inséra un autre doigt, les tourna et les recourba pour m'exciter. J'étais dans les nuages, il appuya sur mon clitoris, je m'abandonnais. C'était presque douloureux mais j'avais envie qu'il continue. Ici, dans ce lit, plus rien ne comptait. Juste Sam et ce qu'il me faisait. C'était un refuge.

« Mon dieu ma chérie. J'aime voir ton visage quand tu jouis. Ça me rend dingue. J'ai l'impression d'être un animal. J'ai envie de te posséder, que ce plaisir soit le mien. »

Sa voix sensuelle, ses doigts experts me maintenaient dans un état d'excitation permanente. Je ne savais pas si j'avais envie que ça s'arrête ou que ça dure éternellement.

« Quelle merveille de te voir ainsi. Si docile. Si désireuse de prendre ce que je te donne. »

Je gémissais et ondulai des hanches, j'étais prête pour la suite. J'avais envie qu'il me pénètre, qu'on fusionne, qu'on ne fasse qu'un.

« Mm, je sais ce dont tu as envie. Ma gourmande. Je vais te le donner. »

Je m'étais habituée à ce qu'il me titille et fut choquée de constater qu'il allait passer à l'action. Il retira son jean, déroula un préservatif sur son sexe en érection d'un seul geste et nicha sa verge contre ma vulve palpitante sans me laisser le temps de reprendre mon souffle.

« Oui », fut tout ce que je réussis à articuler.

Il comprit et me pénétra facilement, mon désir favorisait la pénétration. Il m'enveloppa de tout son être, j'étais bouleversée, j'adorais ça.

Je hurlais tandis qu'il s'enfonçait profondément et se mit à onduler. De puissants coups de boutoir qui me laissaient haletante et le souffle court durant quelques secondes. Je le regardais dans les yeux et m'approchais pour l'embrasser. Nos lèvres et nos langues se mêlèrent ; pendant un instant, nous restâmes sans bouger, collés des pieds à la tête, savourant cette intimité.

Mais j'avais faim de lui. Je me mis à onduler des hanches, mon vagin se contractait. Sam gémit et posa ses mains sur ma taille, me maintenant dans la bonne position afin de mieux me pilonner.

Je caressais sa peau douce et ses muscles bandés. Nous étions en sueur, débridés. C'était rapide, violent. On faisait l'amour frénétiquement, comme

si c'était la première et la dernière fois. Totalemment absorbée par l'érotisme du moment, je ne songeais pas au fait que c'était peut-être la dernière fois. Que les dangers que nous avons affrontés iraient en s'intensifiant d'heure en heure. Seul comptait l'instant présent. Nos corps, cœurs et esprits ne faisaient qu'un. J'avais ouvert mon cœur à Sam en lui divulguant mon passé, faire l'amour avec lui sans aucune retenue ni excuse scellait notre pacte. Il faisait partie de moi.

Aucun mot ne saurait traduire mes sentiments, je me donnais à fond, les mots étaient secondaires. Son œil avisé voyait tout. Je voyais clair en lui, malgré ce désir torride. Les barrières érigées entre nous étaient en train de tomber. Une reconnaissance tacite, on ne jouait plus. Il n'y aurait pas de retour en arrière possible. Nous affronterons l'avenir côte à côte.

Je me cramponnais à lui de toutes mes forces.

« Ma chérie », dit-il, je refoulais mes larmes.

Sam glissa sa main entre nos corps qui ondulaient et branla mon clitoris, sachant qu'il me procurait énormément de plaisir. Je gémissis et me mordis la lèvre, j'essayais de me retenir.

« Attends-moi. », dit-il calmement, sa voix douce cachait un ordre déguisé, j'obéis. Je voulais me donner à lui. Entièrement.

Je baissais les mains et agrippais ses fesses fermes, je l'attirais vers moi. Sam comprit et me pénétra plus violemment et plus profondément encore. Cette position habituellement inconfortable était purement jouissive. Le plaisir et la douleur se muèrent en extase. Il avait dû comprendre que je ne pourrais me retenir plus longtemps, il me pénétra une dernière fois et enfouit son visage dans mon cou avant d'éjaculer.

Je hurlais et m'abandonnais, nous étions seuls au monde, une bulle de sensations pures.

« Waouh, dis-je au bout d'un long moment, lorsque je réussis à parler.

— Pareil. »

Sam était toujours allongé sur moi, son corps massif recouvrait entièrement le mien.

« J'aimerais que plus rien n'existe et qu'on puisse rester là pour toujours.

— Moi aussi.

— Ah oui ?

— Oui. Sam, tu me rends heureuse.

— J'avais remarqué. Trois fois ? »

Je gloussais.

« C'est pas ce que je voulais dire, mais oui.

— Mm. Je crois pouvoir mieux faire.

— Hein ? Non. Ça va aller. Je t'assure. »

Il toucha mon sein du bout de son nez.

« T'es sûre ? Je suis sûr que tu pourrais remettre ça.

— Je ne me fais pas de souci pour moi. »

Il était toujours en moi, il bandait de nouveau.

« Hum, peu importe.

— Tu doutes de moi ?

— Bien sûr que non.

— Menteuse. »

Je souris.

« Comment puis-je te le prouver ? »

Il rigola.

« Tourne-toi. Mets-toi à quatre pattes. »

Je fis selon son désir. Il se plaça derrière moi dans la bonne position et me pénétra profondément. Mon vagin était tout glissant, je l'accueillis, j'adorais ça. Une main sur mes hanches, l'autre caressait mes seins qui se balançaient lourdement, ballottant à chaque mouvement, nous faisons l'amour lentement.

« J'ignore quel dieu t'a créé, Charlotte, mais qu'il en soit remercié. Je serais prêt à construire un temple et une statue géante si je pouvais tolérer qu'on te voie comme ça. Parfaite, voluptueuse. Douce, à moi.

— Sam, murmurais-je.

— Quoi ?

— Arrête tes conneries et baise-moi. »

Il rigola, marmonna et continua de plus belle.

Bien plus tard, à moitié endormie et comblée dans les bras de Sam, je ne pus m'empêcher de me sentir coupable. Il s'en aperçut évidemment.

« Ah bon ? Tu cogites encore après tout ça ? »

Je hochais la tête et posais ma tête sur sa poitrine, je respirais son odeur.

« Ça me rend malade.

— J'avais remarqué. Écoute, je voulais pas casser l'ambiance mais merci de m'avoir fait partager ton passé. Si tu m'en parles, ça veut dire que tu as confiance en moi. »

Je tirais sur une boucle d'un noir de jais.

« Tout te raconter a été terrible mais je me sens mieux, étrangement.

— Je te comprends. Il est important de parler de ce qui nous a forgé, même si l'exercice peut s'avérer difficile. »

Je me redressais et le contemplais.

« On dirait que tu parles en connaissance de cause. »

Sam haussa les épaules.

« Tu connais un peu mon enfance, mais tu ne sais pas tout. Je sais ce que c'est que d'être choqué par la violence. Je l'ai vécue au quotidien.

— Tes parents ?

— Oui. La caricature par excellence. Une grande famille avec le père ivre qui cogne sa femme quand ça lui chante.

— Je suis sincèrement désolée », murmurais-je.

Je posais ma main sur son cœur, je le sentais battre sous mes doigts, je ressentais presque sa peine.

« Je détestais ça. Je voyais pas l'heure de me tirer. Mais je traîne toujours des casseroles. J'en ai tiré des leçons, aussi négatives soient-elles. Ce connard ne m'a rien donné hormis la vie et la douleur mais je ne serais jamais devenu flic sans lui. Et je ne t'aurais jamais rencontrée. La vie nous réserve son lot d'épreuves, terribles et injustes. Certaines donnent parfois

lieu à des rencontres magiques. »

Il se redressa et m'attira contre lui pour m'embrasser. C'était doux, tendre et salé, à cause des larmes que j'avais versé sans m'en apercevoir. Sur Sam, sur moi et ce monde de fous.

Il me tenait contre lui, j'étais sur le point de réclamer un autre baiser lorsque mon estomac gargouilla.

Sam, cet enfoiré, se mit à rire comme un bossu.

« Ah je vois l'genre. Je t'ouvre mon cœur et voilà la réponse ? Quel manque de tact. Pardon d'avoir retardé l'heure de ton déjeuner. »

Je lui donnais une tape sur le bras en souriant.

« Sois gentil. J'ai sommeil et j'ai faim.

— Et tu penses que je peux y remédier ?

— Oui s'il te plaît.

— À tes ordres ma chérie. »

Chapitre Vingt-et-Un

J'étais dans la cuisine avec un T-shirt de Sam en attendant qu'il prépare quelque chose de tout simple mais qui sentait divinement bon. Je n'avais pas oublié Abbigail ni toute cette sombre affaire mais je me sentais étrangement en paix. Comme si rien ne pouvait m'arriver de grave tant qu'on était ensemble. Pour la première fois, ce sentiment ne me faisait pas peur.

Sam reçut un appel pendant qu'il expérimentait un mélange raisin-beurre-de-cacahuète-chocolat. Il se précipita pour répondre dans la chambre pendant que je mangeais. Il revint à la hâte, enfila une chemise et prit les clés de la voiture.

« Qu'est-ce qu'il y a, un problème ? »

— Non. Bonne nouvelle. »

Il se pencha pour mettre ses chaussures, je me précipitais vers lui.

« Dis-moi. »

— Fabian a retrouvé Abbigail, elle va bien. Je le rejoins pour qu'on fasse le point. »

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

« Accorde-moi deux minutes. »

— Charlotte, non. »

Il se leva et posa ses mains sur mes épaules.

« Reste ici. On va te la ramener. Je n'ai pas tous les détails mais il vaut

mieux que tu restes là. »

Je me rebellais par principe mais il valait mieux. Il avait raison. Je ne serais d'aucune aide à des policiers surentraînés. Je faisais confiance à Sam pour veiller sur ma copine.

« Ok.

— “Ok” ? Vraiment ? »

Je levais les yeux au ciel.

« Oui.

— Waouh. Génial. Je dois y aller, je vais te montrer quelque chose. »

Il me montra une porte près de la salle de bain.

« Cette porte abrite un petit bunker. Tu sais ce que c'est ?

— Oui, évidemment.

— Ok. Il ne t'arrivera rien toute seule ici mais au cas où, tu rentres et tu fermes la porte. Il y a un gros bouton rouge pour t'enfermer. Une fois à l'intérieur, personne ne peut entrer. Il y a de la nourriture, de l'eau et un téléphone en cas d'urgence. Probablement des armes aussi, mais ça t'intéresse pas.

— D'accord.

— Tu n'en auras pas besoin. Mais...

— J'ai compris. Au cas où.

— Oui. »

Il m'embrassa brièvement sur les lèvres, il avait le goût du chocolat. Délicieux.

« Je serai de retour en un rien de temps.

— Ok. Sois prudent.

— Promis. »

Il se tourna, s'arrêta et me regarda.

« Quoi ? »

Sam haussa les épaules.

« Non, rien. A tout à l'heure.

— Je reste là.

— Tu devrais mettre un pantalon. On va avoir de la compagnie. »

Je rigolais et le poussais.

« Va chercher ma copine. »

Il sortit en souriant.

Je poussais un soupir, je savais pas quoi faire. L'affaire suivait son cours, j'étais de nouveau à cran.

« Non, me dis-je dans le loft désert. Tu vas pas rester plantée ici à t'inquiéter. Trouve-toi une occupation. »

À court d'idées, j'allais dans la cuisine, mon appétit avait disparu. J'allais dans la chambre, enfilais un survêtement que je trouvais dans un tiroir et visitais le loft. C'était joli mais pas assez grand pour m'occuper l'esprit bien longtemps.

Je m'écroulais sur le canapé et pris la télécommande. Il y avait des tonnes de boutons inconnus, j'allumais la télé après avoir appuyé un peu partout à l'aveuglette. Je tombais malheureusement sur une chaîne de télé-achat. Je me dirigeais en maugréant vers le meuble télé, espérant y trouver une Box, des instructions ou je ne sais quoi. Je tombais sur un lecteur DVD et des films.

« Ça fera l'affaire. »

Je parcourus la collection, pas surprise de trouver des films d'action, d'horreur et érotiques. Une petite boîte noire était posée à côté. Je l'ouvris et lus le mot collé au verso : "En souvenir du passé, frérot."

Intriguée, je le glissais dans le lecteur et allais m'asseoir. La lecture commença automatiquement, c'était un film à petit budget, *Escape Plan*. Je le regardais quelques minutes et me mis à rire. C'était atroce. De mauvais acteurs, des dialogues merdiques et un scénario cousu de fil blanc. L'histoire d'un gosse dont la mère se fait buter, il s'enfuit pour retrouver le tueur. Il lui arrive tout un tas de problèmes mêlant tous les bons vieux stéréotypes criminels. J'appuyais sur avance rapide pour saisir l'idée générale. Le gosse finit par faire du stop en plein désert et monte avec un mec plutôt jeune en T-shirt moulant. Il a l'air un peu louche de prime abord mais invite le garçon à dîner et lui demande de raconter sa vie. Au beau milieu de la conversation, l'homme lui sort un truc du genre "fuir les problèmes n'a jamais rien résolu puisque les problèmes vous collent à la peau". Son discours terminé, il lève le poing en signe de victoire et claque des doigts.

« Bon sang », marmonnais-je.

Le film doit appartenir à Fabian, l'ami de Sam. C'est certainement de là que Sam tirait son fameux petit geste. Ça m'évoquait quelque chose mais je savais pas trop quoi, lorsque j'entendis un bruit derrière moi.

Je sursautais, regardais vers la porte et le bunker. La porte coulissa, un visage apparut. Il était grand, il avait des cheveux bruns comme Sam mais je ne reconnaissais pas son sourire.

« Salut, désolé si je vous ai fait peur. Charlotte c'est ça ? »

Je hochais la tête en le regardant de près.

« Génial. »

Il entra, l'air détendu.

« Je m'appelle Johnny. »

Je le regardais les yeux ronds, je me demandais comment m'échapper.

« Johnny Fabian ça vous dit rien ? Le pote de Sam ?

— Oh, dis-je en me détendant. Il ne vous appelle jamais par votre prénom. Désolée.

— C'est pas grave. »

Il me décocha un grand sourire aux dents blanches qui, pour une raison inconnue, me donnait la frousse.

« Ravi de vous rencontrer.

— Hum, moi aussi. »

Quelque chose clochait.

« Où est Sam ? »

Il fronça les sourcils et s'approcha.

« Il n'est pas là ?

— Non. Je crois qu'il devait vous rejoindre, il est parti il y a une heure environ, peut-être moins.

— Quoi ? »

Fabian sortit son téléphone de sa poche.

« C'est bizarre. J'ai essayé de l'appeler mais sans succès. »

L'inquiétude me gagnait.

« Je comprends pas. Vous l'avez pas appelé tout à l'heure ?

— Pas depuis ce matin.

— Mais... il est où, alors ? je m'écroulais sur le canapé, complètement déroutée.

— J'en ai pas la moindre idée. »

Je sursautais, Fabian avait traversé la pièce et s'était planté devant moi.

« Oh ! Vous m'avez fait sursauter. De nouveau.

— Ha. Désolé. Sans bruit, comme les chats. »

Il me regarda de pied en cap, comme s'il devait se souvenir de moi. Son regard était aussi pénétrant que celui de Sam, mais pas aussi attirant. Ce type me fichait les jetons.

« Ça va aller. Je me sens nerveuse, avec tout ce qui se passe.

— C'est normal, répondit-il, il plia ses longues jambes et prit place à côté de moi. Je suis vraiment très content de faire votre connaissance. Sam m'a dit grand bien de vous. Vous êtes encore plus belle que je me l'étais imaginé. »

Mon trouillomètre dépassa le plafond, je dus me faire violence pour ne pas détalier.

« M-merci.

— Ouais, vous êtes carrément son style. Une vraie Amazone. Il vous a dit qu'on aimait le même style de filles ? On a toujours été rivaux. »

Je me forçais à esquisser un semblant de sourire. Il me draguait ? Maintenant, avec tout ce qui se passait, sans savoir où se trouvait Sam ?

« Bref, parlez-moi de vous puisqu'on doit passer du temps ensemble. J'aimerais apprendre à mieux connaître la fille qui le rend dingue à ce point.

— Hum... on devrait pas plutôt s'occuper de Sam ? Et Abbigail ?

— Qui ça ? demanda-t-il l'air évasif, en me reluquant.

— Ma copine Abbigail. Sam m'a dit avant de partir que vous l'aviez retrouvée. »

Fabian haussa les épaules.

« Oh, oui. Bien sûr. »

Il passa son bras sur le canapé et se rapprocha.

« Rien ne presse. »

Je me levais, en pétard.

« Écoutez, je sais pas à quoi vous jouez mais je dois savoir ce qui se passe. Je me suis montrée patiente, mais là, je m'inquiète.

— Du calme ma beauté. »

Il tapota le canapé en cuir à côté de lui.

« Asseyez-vous.

— Non. Dites-moi ce qui se passe. »

Il gloussa.

« Colérique en plus. Je suis sûr qu'il adore.

— Bon sang... », commençais-je, le DVD en pause s'était remis en marche. Nous nous tournâmes tous deux vers l'écran, en entendant le son sortir des enceintes.

« Hé, vous avez trouvé ça où ?

— Dans le meuble. C'est à vous ?

— Oui. Un cadeau de Sam. Que pensez-vous du film ?

— C'est pas vraiment mon style. »

Je me baissais pour prendre la télécommande mais me figeais en pleine action. Le film. Le geste étrange. Sam. Fabian. Je repensais à l'entrepôt, le grand homme avait fait ce même geste. Celui qui ressemblait à Sam de loin à s'y méprendre.

« Oh mon dieu », lâchais-je sans m'en apercevoir.

Fabian perdit son sourire, un rictus cruel le remplaçait.

« Oh-oh, on dirait que vous venez de comprendre quelque chose. Dites un peu à Johnny de quoi il retourne. »

Je pensais au bunker non loin. Si je pouvais l'atteindre. Je me forçais à sourire et essayais de gagner du temps.

« Oh, pardon. Quelle imbécile. Je m'inquiète pour mon amie. Et pour Sam évidemment.

— Oui, bien sûr. »

Il parlait d'un ton amical mais ses yeux sombres étaient dénués de toute trace d'humour.

« Hum, je suis impolie. Vous aimeriez boire ou manger quelque chose ?

Y'a de la bière et de l'alcool. Pas de quoi manger, de quoi grignoter.

— Je sais, dit-il. Je suis déjà venu ici, vous savez ? »

Je ris nerveusement.

« Bien sûr. J'avais oublié. Bref. Vous voulez quoi ?

— Je veux savoir à quoi vous pensiez. »

Je me mordis la lèvre et m'écartais.

« Rien d'important.

— Mmhmm. Dites toujours.

— Je vous jure, rien.

— Non ? Vous en êtes sûre ? Moi je pense à quelque chose. Je pense que vous étiez en train de vous demander comment filer d'ici. Prendre la porte ou vous réfugier dans le bunker avant que je vous saute dessus. Entre nous soit dit, vous n'avez aucune chance. »

Je me mis à courir avant qu'il ait terminé sa phrase. J'avais traversé la moitié de la pièce lorsqu'il me fit un plaquage. Nous tombâmes violemment sur le sol, mon visage et ma poitrine heurtèrent le béton brossé suffisamment fort pour avoir le souffle coupé.

Je poussais un cri et essayais de bouger mais j'avais l'impression d'avoir un bulldozer sur le dos. Fabian me plaquait entièrement au sol, entrava mes jambes entre ses genoux et réussit à bloquer mes mains.

Je me cambrais et m'agitais en grommelant, j'essayais de faire levier pour me libérer mais c'était impossible. Il passa son bras autour de mon cou et tira, m'empêchant de respirer. J'arrêtais de bouger, le moindre mouvement ne ferait qu'empirer les choses.

« Voilà, dit-il. Une intello à gros seins. Ça tombe sous le sens. Dommage que tu sois une sale menteuse.

— Lâchez-moi.

— Pas tout de suite. On va d'abord discuter.

— Va te faire foutre, crachais-je.

— Ben voyons. Peut-être la prochaine fois. Ch'uis occupé en ce moment. »

Il ne lâchait pas ma gorge, se leva et m'attira à lui. Il se dirigea à reculons vers le canapé.

« Je vais te lâcher. Tu vas t'asseoir et te tenir tranquille sinon je te bute. Sens mon flingue sous ma chemise. »

Effectivement, je hochais la tête.

« Excellent. Il me relâcha, j'aspirais deux grosses goulées d'air. Assieds-toi. »

Il me lâcha, je fis exactement ce qu'il m'avait demandé. Je m'assis et lui jetais un regard noir.

« Qu'est-ce vous avez fait à Sam ?

— Moi ? Rien. C'est mon plus vieil ami. Les mecs à qui j'ai fait appel ? Ils peuvent se montrer imprévisibles. Ils doivent bien s'amuser avec ton petit ami à cette heure.

— Et Abbigail ?

— Qui ? Oh, ta chère copine ? Ne t'inquiète pas pour elle.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Tu ne peux plus rien pour elle de toute façon. »

Mon cœur se serra, je pleurais à chaudes larmes.

« Non. »

Fabian haussa les épaules et sortit son arme de sous sa chemise.

« Dommages collatéraux, ma belle. Tu ferais mieux de coopérer si tu veux pas que Sam soit le prochain. »

Je n'écoutais plus ce qu'il disait. Je pensais à Abbigail. Son sourire, son rire qu'elle croyait sexy mais que je trouvais stupide. Les heures passées derrière le comptoir chez Ethan, à rêver d'avenir, plein de trucs vachement plus excitants que servir des pizzas. Elle ne réaliserait aucun de ces rêves par ma faute. J'étais horrifiée et honteuse. Et dire que j'avais pris le temps de coucher avec Sam, alors qu'elle – je ne voulais pas y penser.

« Intéressant, dit Fabian. Je pensais que t'aurais gueulé. J'ai pas le temps de te laisser te lamenter. On a du taf. »

Je refoulais mes émotions. Je me servais de ce que j'avais appris pour endiguer mes crises de panique et de colère pour refouler la tristesse, la colère et la peur.

« Qu'attendez-vous de moi ?

— Ce qu'on t'a déjà demandé. Le dossier. Sous quelque forme que ce

soit, je le veux là, tout de suite.

— Je l'ai déjà dit à votre *associé* au motel. J'ignore de quoi vous parlez.

— Je sais que tu mens. Alors arrête.

— Je mens pas. Je ne détiens aucun DVD ni quoi que ce soit.

— Bien sûr que si. Tu vas me les donner, d'une façon ou d'une autre. On coupera Sam en petits morceaux s'il le faut. »

Les larmes ruisselaient sur mes joues, j'enfouis mon visage dans mes mains. C'était trop. Je ne pouvais plus contrôler mes émotions.

« Je vous en prie. Je vous le dirais si je savais quelque chose. Je vous le donnerais si je détenais quoi que ce soit. Mais j'ai rien. Vous devez me croire.

— Je ne sais que croire. Mais dis-moi un truc. Comment t'as fait pour savoir ? Pourquoi t'avais peur de moi ? »

Je le regardais d'un air intrigué.

« Hein ?

— Tu étais sur tes gardes à la seconde où tu m'as vu. T'as balisé. Dis-moi pourquoi. Dis-moi la vérité. »

Je regardais ses yeux glaçants, je frémissais.

« Je vous ai vu.

— Hein ?

— A l'entrepôt. Le grand. Je vous ai vu avec cette femme. Je pensais pas que – peu importe. Mais je vous ai vu. Vous avez fait ce truc avec la main. Comme dans le film.

— Et bien, dit-il en rigolant. Impressionnant. T'es plutôt brillante, finalement. Heureusement que ce bon Sam n'est pas aussi intelligent que toi.

— Il est intelligent. Il vous considère comme un membre de la famille. Il ne croira jamais que vous êtes derrière tout ça. Le trahir de la sorte. »

Fabian éclata de rire.

« Oh oui, t'es coriace, toi. Comme c'est mignon. Je te crois pas. Sam est un gamin. Il l'a toujours été. Il adore l'honneur, le devoir, toutes ces conneries. Nous on connaît la vie. Ch'uis pas un idiot. Ch'uis pas dans les nuages, comme lui. »

Je bondis de mon siège et me jetais sur lui. Fabian ne s'y attendait pas, il tomba à la renverse. Il atterrit sur le coin de la table en verre et poussa un cri de douleur.

Je ne m'arrêtais pas en si bon chemin et me ruais vers la porte palière. Elle était entrebâillée, je la fis coulisser et filais sur le palier. Je laissais tomber l'ascenseur et pris les escaliers de secours.

J'avais descendu la moitié lorsque j'entendis des pas derrière moi. Je n'avais pas de temps à perdre, j'accélérais et sautais littéralement les marches. J'avais atterri sur un palier et tournais à l'angle lorsqu'une vague brûlante me frappa entre les épaules, je tombais.

Je vis les murs se rapprocher au ralenti tandis que je tournoyais sur moi-même. Un gros boum résonna dans la cage d'escalier. Je vis ma tête heurter le sol, tout devint noir, Fabian se ruait à mes côtés dans les escaliers.

Chapitre Vingt-Deux

La première chose que je vis en ouvrant les yeux fut un mur à la peinture décrépite. Je tournais ma tête à gauche et poussais un gémissement de douleur en bougeant mon épaule. Je clignais des yeux dans la faible lumière. La manche de chemise était déchirée, j'avais un bandage. Ma peau était meurtrie et mes muscles endoloris.

Je regardais doucement autour de moi. J'étais au sous-sol, dans une chaufferie ou similaire. C'était crasseux et ça sentait l'humidité. J'essayais de lever mon bras valide mais je découvris que j'étais menottée à un tuyau derrière moi. Y'avait une minuscule fenêtre sale au-dessus de ma tête. Je pouvais voir dehors si je tournais la tête. Le soleil se couchait. Je ne savais pas combien de temps j'étais restée inconsciente, sûrement des heures.

Je regardais quelques secondes mais ma vue se troubla, j'avais la nausée. C'était certainement dû au choc. Peu importait la cause, j'étais mal en point. On s'en foutait. Je n'irais nulle part. Je donnais un coup de talon pied nu par terre et hurlais, le mouvement me provoquait une douleur atroce à l'épaule.

La douleur me réveilla un peu, les souvenirs me revenaient. Sam. La maison en lieu sûr. Fabian. Abbigail. Mon dieu, Abbigail.

Fabian. Je m'étais échappée. Les escaliers. Le feu. Non, c'était pas un feu. Une explosion ? Non, c'était pas ça non plus. Un coup de feu. Oui. Fabian m'avait tiré dans le dos pendant que j'essayais de m'échapper.

Tout s'imbriquait mais ça rimait à rien. Qui m'avait fait ce bandage s'il

m'avait tiré dessus ? J'étais pas morte ?

« Qu'est-ce qui se passe à la fin ? », demandais-je dans cette pièce vide.

J'entendis un cliquetis à côté de moi. Une porte s'ouvrit et Fabian entra. Je me recroquevillais, l'effort m'arracha une douleur atroce.

« Charlotte, comme c'est gentil de te réveiller. Je pensais qu'on allait devoir attendre toute la nuit.

— Où suis-je ? »

Il sourit de toutes ses dents d'un air terrifiant.

« Tu reconnais pas l'endroit ? Ah, c'est vrai. T'étais pas descendue lors de ta dernière visite. T'as passé pas mal de temps à te balader au premier étage. J'ai bien aimé la vidéo.

— La vidéo ? De quoi parlez-vous ? »

J'avais le cerveau encore embrumé, je mis un moment avant de comprendre de quoi il parlait.

« L'entrepôt. Au PC de sécurité.

— Très bien. Ça va mieux ?

— Pas vraiment, répondis-je sèchement.

— T'as du cran. C'est bien. Tu vas te tenir tranquille. Je vais vérifier ton pansement.

— Ne me touchez pas.

— Tu peux me croire, dit-il en s'approchant doucement. J'ai pas du tout envie de jouer l'infirmière. Le docteur qui t'a fait ce bandage est parti depuis longtemps et j'ai pas envie que tu crèves ici. Après tout ce que j'ai fait.

— Ça fait chaud au cœur. Ne m'approchez pas. »

Il pencha la tête de côté et soupira, comme s'il avait à faire à un gosse pénible.

« Bref. Franchement, j'espère que tu vas crever. Toute seule dans ton coin comme un chien. Si proche de ton chéri et pourtant si loin. Je me demande s'il sent que t'es en train de crever ? Si cette "connexion" légendaire entre vous est si forte que ça ?

— Je... Sam est ici ?

— Bien sûr. Si vous vous tenez bien sages, il se pourrait qu'on vous

relâche cette nuit. »

Je n'en croyais pas un mot. J'étais vivante parce qu'il pensait que je détenais des dossiers ou des informations. Lorsqu'il aurait compris que ce n'était pas le cas, ce serait la fin pour Sam et moi. Et il ne risquait pas de me ramener au quartier général de leur trafic de drogue ou dans quelque endroit retiré que ce soit.

« Laissez-moi voir Sam. Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

— T'es pas en position de négocier.

— Ah bon ? »

J'ignorais d'où venait cette effronterie. C'était peut-être le coup sur la tête, ou l'hémorragie, mais je n'éprouvais pas la moindre peur. Juste de la colère et du dégoût.

« Vous m'avez cherché dans toute la ville pour essayer de mettre la main sur ce que je détiens. Vous devriez saisir votre chance.

— Je croyais que tu m'avais dit ne rien avoir. Tu as des trucs à me dire ?

— Laissez-moi voir Sam et je vous dirai tout. Je le jure. Si je mens, vous avez qu'à me tuer. Qu'est-ce que vous avez à perdre ? »

Fabian me regarda un moment d'un air pensif, comme s'il réfléchissait à ma proposition. Il se dirigea vers moi et s'agenouilla face à moi, son visage près du mien.

« Je le ferais si j'avais le choix. Je te ferais traverser le tunnel pour aller le voir. Vous tomberiez dans les bras l'un de l'autre, et après je lui ferais péter le carafon devant toi. »

Mon ventre se noua, je réprimais un gémissement. J'imaginai très bien la scène.

« Mais ça dépend pas de moi. On a reçu des ordres du patron. Mais ne me pousse pas à bout Charlotte, ma patience a des limites. »

Mon cœur se serra. Je pensais gagner du temps pour essayer de faire... Je ne sais pas... Mais il n'avais plus envie de jouer.

« D'accord. Écoutez, je vous ai dit la vérité. Je n'en sais rien. Je n'ai rien. Je peux pas vous donner quelque chose qui n'existe pas.

— Ah, c'est un problème. Cette chose existe. On le sait. Tes petits mensonges ne marchent pas.

— Comment pouvez-vous affirmer que je détiens quelque chose que je

n'ai pas ?”

— Arrête de tourner autour du pot et dis-moi où c'est.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez », hurlais-je.

Fabian se renfrogna et serra mon épaule bandée. Je faillis m'évanouir de douleur. Il siffla entre ses dents et me m'aida à me lever. Les menottes tiraient sur mon bras, j'avais la nausée.

« Je commence à en avoir marre. Une petite vidéo te rafraîchira peut-être la mémoire. »

Il détacha la menotte du tuyau, il était tout à fait inutile que j'essaie de m'enfuir. La tête me tournait, j'avais du mal à tenir debout.

On traversa un couloir bien éclairé et montâmes un escalier. J'eus l'impression de mettre une éternité à monter les escaliers menant au rez-de-chaussée. Je reconnus l'entrepôt dans lequel je m'étais introduite avec Abbigail, celui dans lequel on avait réussi à éviter l'homme de main.

Fabian me traîna quasiment tout le long du chemin, comme si je n'avais plus d'énergie. Il m'emmena dans la pièce que j'avais trouvée avec Abbigail. Remplie d'ordinateurs et d'écrans vidéo. Il s'assit à un fauteuil, tapota sur le clavier d'un ordinateur, on voyait une vidéo devant le bâtiment. Il ne se passa rien pendant quelques secondes puis je vis une silhouette pousser une bicyclette à l'écran. L'image était plus nette, je pouvais voir son visage. C'était moi. Le jour où j'étais tombée de vélo, j'avais abimé la boîte et découvert que mon patron utilisait ses coursiers pour livrer de la drogue.

La Charlotte sur l'écran bougeait dans tous les sens et finit par s'immobiliser. Elle donna la boîte, lorsque ses mains furent à nouveau visibles, elles étaient vides. J'avais donné la boîte à la femme mystérieuse vue dans l'autre entrepôt avec Fabian.

Je me vis battre en retraite, le visage anxieux.

« Tu vois ? »

Je haussais les épaules à l'adresse de Fabian.

« Et alors ? Je me souviens de cette journée.

— Bien. »

Il appuya sur des boutons, l'écran vacilla pour la mise au point. J'étais sur la vidéo. C'était encore moi, mais je n'étais pas seule. Abbigail était avec

moi. Mes lèvres se mirent à trembler en la voyant. La douleur de mon épaule n'était rien comparé à ce que je ressentais, la sachant morte.

« Je m'en souviens parfaitement, dis-je, angoissée.

— Oui, une de plus. »

Il appuya sur le bouton, un autre écran s'alluma. L'enregistrement était différent. De meilleure qualité. Au lieu de montrer l'avant de l'entrepôt, apparut une pièce qui m'était vaguement familière.

La voix d'un homme hors caméra me parvenait à travers des enceintes que je ne voyais pas.

« Vous pouvez répéter s'il vous plaît ? »

Sur l'écran, une silhouette était assise, recroquevillée sur la table. La tête appuyée contre le métal.

« Monsieur, redressez-vous et répétez », dit la voix.

La silhouette se redressa, je poussais un cri. C'était mon patron, Knight. Il était affreux. Encore plus moche que d'habitude, ça voulait tout dire. Le peu de cheveux qui lui restait étaient en bataille, son visage tiré et hagard.

« Je n'ai fait que suivre les ordres. Je ne savais pas ce qu'ils faisaient.

— Vous ignoriez que vos employés se servaient de votre entreprise, Courier Express, comme couverture pour livrer de la drogue illégalement ?

— Bien sûr que non, dit Knight d'un air peu convaincant. Je suis un homme d'affaires respecté. Je ne surveille pas leurs allées-venues. Je me contente de diriger cette affaire. »

Je finis par reconnaître la pièce. C'était la salle de l'interrogatoire du commissariat dans lequel Sam travaillait. J'y avais passé des heures après que Knight ait essayé de m'agresser au bureau.

« Très bien, poursuivit la voix. J'ai un peu de mal à croire que vous ne soyez pas au courant de toute cette affaire.

— Oui, je sais. Mais ces gars sont des filous. Je savais bien qu'il y avait des vols et qu'ils mentaient au niveau de leurs heures, je ne suis pas surpris outre mesure d'apprendre que ça cachait quelque chose d'important.

— Par ces garçons, vous voulez parler des coursiers que vous employez ?

— Oui.

— Y compris Max King ? Le jeune homme retrouvé mort ?

— Oui-oui. C'était le pire de tous. Un futé, ce gars-là. »

Je poussais un grognement. Je ne voulais pas salir sa mémoire mais Max n'avait rien de futé. Il était gentil agréable, pour sûr, mais il n'avait pas la lumière à tous les étages.

« M. Derek... Vous ignorez ce qui se passait au sein de votre entreprise, qui était au courant alors ? »

Knight se redressa et regarda droit la caméra.

« J'ai beaucoup réfléchi. Vous savez que je veux vous aider les gars. Je sais qui a fait le coup. Je sais de qui vous voulez parler. La fille. C'était la fille.

— Quelle fille ?

— Charlotte Campbell. C'est elle. »

Je restais bouche bée, sous le choc. Je regardais Fabian mais il contemplait l'écran, le sourire aux lèvres. Quel connard.

« C'est elle qui a fait quoi, M. Derek ?

— Elle était au courant pour cette histoire de pilules et tout. Forcément. Elle s'occupait des livraisons et des tournées. Elle s'assurait qu'un gars en particulier s'occupe des livraisons et des enlèvements. Elle m'a dit quelque chose à l'époque, j'avais pas percuté mais tout s'éclaire.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Un jour, dans mon bureau. Elle aimait bien m'apporter mon café. Draguer un peu. Comme toutes les filles, quoi. »

Je levais les yeux au ciel.

La voix dit :

« Oui, et donc ?

— Alors voilà. Je bois mon café, elle se penche un peu histoire que je vois son décolleté. Enfin, vous comprenez. Je suis un homme après tout. Forcément, j'ai regardé, vous comprenez ?

— Oui. Continuez, je vous prie.

— Tout en flirtant, elle m'a dit être sur un gros coup. Quelque chose qui la mettrait à l'abri du besoin. J'y ai pas vraiment prêté attention, mais elle avait l'air rudement excitée. Un truc concernant une preuve, dont elle avait besoin. Des documents sur un cd paraît-il. Toutes les informations

nécessaires si ça capotait.

— Elle vous a dit de quoi il retournait ?

— Non.

— Pourquoi ne pas lui avoir posé la question ? la voix semblait vaguement incrédule.

— Parce que. J'arrive jamais à savoir ce que les filles ont dans le crâne. Des trucs sans importance, d'après mon expérience.

— Vous pensez qu'elle voulait parler de cette société de livraison de marchandises illégales ?

— Oui, oui, c'est ça. Je parie qu'elle gardait des traces de tout. Elle prenait constamment des notes. C'était pas une employée modèle, mais elle notait tout, scrupuleusement. Elle avait toutes les infos nécessaires. Je parie qu'elle s'en est servi pour faire du chantage. Se faire du fric, le jour où elle serait hors circuit. »

J'avais envie de lui casser la gueule en dépit de l'écran.

« Ok, c'est bon. Éteignez. », dis-je à Fabian.

Il appuya sur un bouton, le visage de Knight se figea devant moi. Cette ordure ne méritait pas son surnom de "Limace". Je le haïssais de tout mon être. Tout était de sa faute. Il essayait de me faire porter le chapeau.

« Tu vois, Charlotte. M. Derek est pratiquement sûr que tu détiens des informations.

— Vous plaisantez ? Ce sac à merde, ce menteur ? Il essaie d'accuser quelqu'un d'autre, de se dédouaner. Allez. Vous travaillez pour lui. Vous savez qu'il ment, pourquoi aurais-je ces documents ?

— Parce que, dit Fabian en se penchant vers moi, on a trouvé des traces sur l'un des ordinateurs au bureau. Je les ai trouvées là où ils entreposent leurs preuves. Incomplète, certes, mais mon as en informatique a dit que ça suffisait. Quelqu'un effectuait des copies. Quelqu'un gardait une trace de chaque livraison. Tout le monde trempe dans la combine.

— Sauf que ça pouvait pas être moi.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ignorais ce qui se passait, jusqu'à ce que je tombe sur l'enregistrement.

— Vraiment ? Une fille intelligente comme toi ne s'est jamais doutée de rien ? »

Je soupirais.

« Non. Je savais que Knight était de la racaille. Je pensais qu'il trempait dans une escroquerie. Mais j'ignorais qu'il s'agissait de drogue. Je le jure.

— Qui c'est alors ? Qui détient les preuves ? L'un des coursiers ?

— Peut-être. J'en sais rien. Mais pas moi. »

Fabian croisa les bras et soupira.

« J'aimerais bien te croire, Charlotte.

— Je vous jure que c'est vrai. »

Il me regarda longuement droit dans les yeux.

« T'as peut-être raison. Mais peu importe.

— Hein ? Pourquoi ?

— Si t'avais eu le matos, on aurait pu parvenir à un accord. Mais si tu l'as pas, j'ai vraiment pas le choix. On va devoir te faire parler. »

Je savais où il voulait en venir.

« Vous avez pas le droit. Je sais rien. J'ai rien à dire.

— C'est le seul moyen pour qu'on en ait le cœur net.

— Mais *vous* le savez. Vous êtes flic, non ? Vous savez que je mens pas.

— C'est pas moi qui commande, Charlotte.

— Qui c'est alors ? Laissez-moi lui parler, qui que ce soit.

— On va voir. Tiens-toi tranquille. Je reviens. »

Je fermais les yeux et inspirais profondément tandis qu'il sortait. La porte s'ouvrit un peu, je pouvais l'entendre téléphoner. Je n'entendais pas tout, mais il parla d'un plan B, puis silence.

Je passais les minutes suivantes à réfléchir à la situation. C'était insensé. Celui à la tête de cette opération, si tant est qu'il ait deux sous d'intelligence, savait que Knight était un âne bête. Et qu'il serait prêt à tout pour sauver sa peau.

Ça me semblait impossible qu'ils m'enlèvent, me terrorisent, blessent mes amis pour une preuve qui n'existait pas. Un élan dans mon épaule me rappela jusqu'où ils étaient prêts à aller pour obtenir... cette

chose. Il ne s'agissait pas de documents. C'était forcément autre chose, mais je ne voyais pas quoi.

Chapitre Vingt-Trois

Fabian entra dans la pièce, quelque peu abattu. Sa conversation n'avait pas pris la tournure souhaitée.

« Alors ? Et maintenant ? Vous allez me torturer ? »

Il gloussa.

« Ce sera pas nécessaire. On peut obtenir de toi ce qu'on veut quand on veut.

— Peu importe. Je vous ai tout dit.

— Tu me supplies plus ? »

Je secouais la tête et grimaçais de douleur.

« Cette situation pue. Vous dites que je mens mais vous savez que c'est faux. Y'a un truc louche. Apparemment je dois rester en vie, je suppose que vous n'allez pas me tuer. »

Il s'appuya contre le mur et me dévisagea.

« Intéressant. T'es très perspicace. Mais arrête de poser des questions. Je vais pas te lâcher et je t'expliquerai rien. Ça arrive que dans les films.

— Super. Alors, je retourne en cellule ? »

Il hocha la tête.

« Tu t'en sors ou je t'aide ?

— Ne me touchez pas », grommelais-je.

J'eus du mal à me lever, j'avais le vertige, je pris mon temps, j'essayais

de me montrer forte. Pour une raison étrange, mon attitude effrontée avait détendu Fabian. Il se tenait moins près de moi, il était moins attentif. Je devais faire en sorte qu'il se détende si je voulais essayer de m'échapper.

Je serrais les dents de douleur, j'avais les larmes aux yeux, je descendis les escaliers pesamment devant lui et entrais dans la pièce dans laquelle je m'étais réveillée. J'aperçus au passage une porte fermée, un passage faiblement éclairé qui devait être le tunnel dont il avait parlé. Je mémorisais ces infos, ça pourrait être utile.

« Alors, dis-je, une fois de retour dans la chaufferie. Parlez-moi de votre patron. C'est un gros bonnet ? Un baron de la drogue ? »

Fabian sourit.

« C'est pas tes affaires. Et tout ce que t'as besoin de savoir ce que c'est un homme puissant qui a le bras long et plus de ressources que tu peux l'imaginer.

— C'est étrange qu'il consacre tant de temps à une secrétaire au chômage, vous croyez pas ? »

Il haussa les épaules et fourra ses mains dans les poches avant de son pantalon.

« Je pose pas ce genre de questions. Je fais mon boulot et empoche mon salaire. Moins on pose de questions, mieux on se porte.

— Votre métier c'est protéger et servir, Inspecteur Fabian. »

Il grommela.

« Qu'est-ce que tu y connais. Tu crois que tu peux me foutre la honte ? T'as pas intérêt à recommencer.

— Non. Je ne vais pas vous faire honte. Je pense que vous avez perdu le sens de l'honneur. Vous portez un insigne et vous vous planquez comme un vulgaire voyou ? Vous êtes pitoyable. »

Il n'avait pas apprécié, et fonça sur moi.

« Fais gaffe à comment tu me parles. Je suis pas Sam. »

Je déglutis péniblement mais ne m'avouais pas vaincue.

« T'es dans de beaux draps à cause de cet imbécile n'est-ce pas ? Ça te fait quoi tous ces discours de justice et d'adversité ?

— Là n'est pas le problème. Sam vit pleinement son métier. Et Sam vient

de nulle part, il a voué sa vie à protéger les gens. À aider. Essayer de faire de ce trou à rats un monde meilleur. Un héros.

— Un héros ? Oui. On se fout du fric. Je viens du même milieu. Je sais ce que ça veut dire. Mais j'en ai pris mon parti, j'ai accepté la vérité. Et le type bien ne gagne jamais. Y'a toujours un mec plus costaud et plus méchant qui veut le bouffer. La vie est injuste. Soit on apprend à jouer le jeu, soit on mord la poussière. Je vois pas les choses comme ça.

— Non, dis-je lentement. Vous mourrez comme le sale flic que vous êtes. Déshonoré.

— Je m'en fous. J'ai bien vécu, je me suis fait du fric et j'ai eu ce que je voulais.

— Vous me dégoûtez. »

Il me décocha un grand sourire.

« Peut-être. Mais j'ai raison. Et tu le sais. Sam m'a parlé de toi. Tu sais bien que le monde n'est pas rose.

— Oui, je le sais. Mais je sais aussi que ça vaut la peine de se battre. Ça vaut la peine tant qu'il y a des gens comme Sam. Pour ne pas se battre en vain.

— Ah oui ? Pourquoi, qu'est-ce qui t'est arrivé dernièrement ? Tu as eu besoin de te battre ? »

Je serrais les poings, contenais ma colère et la peur qui montaient en moi, il avait raison.

« Peu importe, aboyais-je. Vous avez bientôt terminé ? C'est quoi votre plan diabolique, me faire parler jusqu'à ce que je crève ? A votre guise. »

Fabian marcha droit sur moi et envahit mon espace vital.

« Non, on tue le temps, c'est tout, ma belle. On apprend à se connaître.

— On tue le temps pour quoi faire ? »

Il sortit son téléphone de sa poche.

« Jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

— Pour que ton petit copain soit prêt pour ce qui l'attend.

— Sam ? Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ? »

Fabian secoua la tête.

« C'est une simple question de temps. Tiens-toi tranquille. »

Je lui jetais un regard noir, il sourit et se tourna pour sortir.

« Oh, au fait, ne t'inquiète pas si tu entends des cris. On essaiera de pas lui faire trop mal.

— Attendez », criais-je, trop tard.

Il était parti. La porte se referma derrière lui, je me retrouvais seule.

« Merde. »

Il avait parlé de cris. Ce qui voulait dire que Sam n'était pas loin. Peut-être derrière cette porte dans le couloir. J'arriverais peut-être à le rejoindre si je pouvais sortir. Distraire Fabian et qu'on se taille d'ici. Sam m'avait sauvé un nombre incalculable de fois. Il était temps que je lui rende la pareille.

Mais je devais d'abord réfléchir à comment sortir de cette pièce fermée à clé. Je cherchais dans les coins sombres et poussiéreux en ménageant mon épaule – n'importe quoi – susceptible de m'aider. Je tombais sur des cartons à moitié détruits, rien d'intéressant. De vieux documents jaunis et du tissu. Je trouvais le gros lot, au-dessus de l'imposante chaudière. Ce gros truc métallique ne fonctionnait plus. Le bâtiment avait été rénové mais la laisser là avait dû coûter moins cher. Je trouvais une boîte en bois remplie d'outils rouillés non identifiés. Et au fond, un pied de biche.

J'étais en sueur et poussiéreuse, mais ça en valait la peine. Je pris le pied de biche de mon bras valide et souris. Une montée d'adrénaline me parcourut, atténuant la douleur qui pulsait dans mon épaule.

Je n'avais pas une seconde à perdre, je retournais vers la porte et collais mon oreille pour écouter. Rien, hormis le silence. J'introduisis le pied de biche dans le trou près de la poignée, je pensais faire levier. Mais je laissais tomber au bout de deux minutes. La vieille porte grinçait mais le verrou en métal était solide, le pied de biche et le mur céderaient les premiers.

Je m'appuyais contre la porte pour reprendre mon souffle et trouver une autre solution. Je repensais aux films et aux émissions télévisées évoquant des situations similaires. Sam m'avait taquiné en disant que la réalité rejoignait la fiction, c'est tout ce qui me motivait. Une idée jaillit. Qui avait à voir avec les gonds des vieilles portes.

En scrutant l'obscurité, je vis que la porte tenait par deux gonds, un en haut, un en bas. La peinture s'écaillait, on voyait le métal rouillé dessous.

C'était prometteur.

Je bandais mes muscles, introduisis le pied de biche dans la fente juste sous le gond inférieur et poussais de toutes mes forces, je me courbais en deux pour y parvenir. Une douleur vive me déchira le bras mais au lieu de crier, je poussais de toutes mes forces en pesant de tout mon poids. Pendant un bon moment, il ne se passa rien. La porte ne bougea pas et la douleur atroce s'intensifiait. Je poussais plus violemment, endiguant la douleur, la frustration, la peur et la colère. Ça finit par craquer, après ce qui me parut une éternité.

Je poussais plus sauvagement encore, la sueur coulait dans mon dos, les larmes ruisselaient sur mon visage. Je serrais les dents si fort que j'avais mal aux mâchoires. Un autre craquement et un éclat. Je l'entendis à peine, mes oreilles bourdonnaient, mais je le vis. Le gond se désolidarisa de la porte et sortit du chambranle. J'y étais presque.

Mon succès me procura un regain d'énergie, je renouvelais mon geste sur le gond supérieur. Il était plus coriace. Malgré ma taille, il était trop haut pour que j'arrive à faire levier. Mais peu importait, je me concentrais et poursuivis ma tâche. J'y allais par à-coups de plus en plus intenses au lieu d'exercer une pression franche.

Une éternité passa mais il finit par céder. Le gond se désolidarisa de la porte, comme l'autre avant lui. J'insérais le pied de biche dans la fente et tirais franchement. La porte s'ouvrit dans un léger craquement. Je jetais un œil, le couloir était heureusement désert. J'entendais du bruit maintenant que la porte était ouverte. Des voix provenant du corridor. Je n'aurais su dire si elles provenaient de l'autre porte ou du tunnel, peu importait. Personne à l'horizon, j'avais le temps de mettre mon plan à exécution.

Je posais le pied de biche contre le mur et glissais mes mains vers le bas de la porte. Je grimaçais de douleur, ma vue s'obscurcit légèrement et s'éclaircit. Je me dépêchais, je n'avais pas d'énergie à revendre. Je tirais de toutes mes forces. Le bois travailla, le métal grinça, je remerciais les dieux des films de deuxième partie de soirée, la porte commença à s'ouvrir. Pas de beaucoup, mais suffisamment. Le bois gauchi travaillait. Je tins la porte ouverte, attrapais le pied de biche et le glissais dans l'interstice. Je restais évidemment coincée. J'avais de grosses fesses et une forte poitrine, je me glissais entre, me tortillais en pestant.

Je retins mon souffle, je pensais à des trucs légers et me débrouillais pour sortir. Je m'arrachais la peau, mon chemisier se déchira, mon épaule allait se remettre à saigner mais je m'en fichais. J'étais sortie, j'étais à deux pas de Sam.

Brandissant le pied de biche telle une arme, je progressais tout doucement dans le couloir, rasant les murs, regardant dans toutes les directions et écoutant attentivement.

Arrivée devant l'autre porte, je regardais aux alentours et collais mon oreille contre. Pas de voix. J'avançais, nerveuse, je m'approchais peu à peu de l'entrée du tunnel. J'entendais des voix résonner au loin, mais rien de plus.

« Ok, c'est parti. »

Je retournais vers la porte fermée et posais ma main sur la poignée. Je constatais qu'elle tournait aisément. Je restais sur mes gardes, l'ouvris doucement, je gardais mon pied de biche à proximité. Je lâchais mon arme lorsque mes yeux se furent habitués à l'obscurité.

Sam gisait à même le sol, menotté tout comme je l'avais été. Il avait la tête baissée, ses cheveux en plein visage, son torse nu couvert de sang. Ses jambes étaient écartées, une cheville tordue dans un angle improbable.

« Oh mon dieu », je poussais un cri et plaquais ma main sur ma bouche. La pièce était vide. Je me dépêchais de fermer la porte, j'étais terrifiée. Sam ne bougea pas malgré le bruit, je m'approchais de lui, morte de trouille.

Je me penchais et pris mon courage à deux mains pour prendre son pouls, un son sortit de sa bouche. Quelque chose entre un gémissement et une phrase, ça me brisait le cœur et me peinait en même temps.

« Sam. Sam, c'est moi. Je suis là. Je suis là. »

Il releva doucement la tête, cligna des yeux entre ses boucles trempées qui lui tombaient dans les yeux.

« Ça... Charlotte ?

— Chut, tais-toi. Je suis là. »

Je ravalais mes larmes et l'examinais. Il avait le nez cassé, le sang provenait de sa blessure, je n'en voyais pas d'autre hormis une grosse bosse derrière la tête. Il gémit lorsque je le touchais, je préférais ne pas m'appesantir davantage.

Sam lécha ses lèvres craquelées, il avait du mal à parler.

« Pars. Dois partir. Dangereux pour toi.

— Je sais. Je reste avec toi.

— Non, dit-il d'une voix plus forte. Pars.

— Certainement pas.

— S'il te plait.

— Tais-toi. »

Je regardais derrière son épaule à quoi il était attaché, et tombais sur une barre métallique très rouillée. Ses poignets étaient entaillés et endoloris, il avait dû passer un temps fou à essayer de se détacher.

« Tiens bon, Sam. Je vais te sortir de là.

— Attends...

— Vite. Fais-moi confiance pour une fois. »

Je n'attendis pas sa réponse. Je passais le pied de biche entre la barre et le mur et poussais. Le métal fit un bruit atroce et de gros morceaux tombèrent au sol.

« On a de la chance, cet endroit est en piteux état », dis-je.

Sam rit faiblement.

C'était bon signe, je continuais de faire levier sur le mur. Ça finit par céder, je lâchais le pied de biche, les mains moites. Je m'assis à côté de Sam pour reprendre mon souffle et bougeais son bras pour retirer les menottes.

Je les regardais en soupirant. Le plastique enserrait fortement ses poignets.

« Le pied de biche ne nous sera d'aucune utilité. »

Sam secoua la tête.

« On les enlèvera plus tard. Le principal est que j'ai les mains libres. »

J'ignorais pourquoi Fabian, ou celui qui l'avait jeté dans cette pièce, l'avait menotté mains sur le côté et non derrière le dos, mais tant mieux. Je tendis la main pour toucher ses poignets meurtris et grimaçais de douleur.

Sam n'avait encore rien remarqué, il leva ses mains entravées vers mon épaule.

« Que s'est-il passé ?

— Euh... on m'a tiré dessus.

— Putain de merde. Tu manipules un pied de biche blessée par balle ? »

L'admiration se lisait dans sa voix. C'était touchant et ridicule à la fois. Une vraie démonstration de force. C'était bien un flic.

Je hochais la tête.

« On dirait.

— Mon Amazone.

— Tu me vénèreras plus tard, simple mortel. Sortons de cet enfer.

— Facile à dire. Fabian et ses sbires vont revenir d'un instant à l'autre. Il m'a dit qu'il n'avait pas encore terminé avec moi. »

L'amertume et l'immense tristesse pointaient dans sa voix, il l'aimait comme un frère. Je savais ce que ça faisait d'être trahie par ceux qu'on aime, j'aurais aimé soulager sa peine, mais c'était impossible.

« C'est lui qui t'a cassé le nez ?

— Non. Un autre mec. Ils ont dû batailler pour me traîner jusqu'ici.

— Tu parles. Alors, quel est ton plan ?

— Très bien, dit une voix moqueuse près de la porte. J'en tue un pendant que l'autre regarde ? »

Sam rugit et fit écran avec son corps pour me protéger.

« Je te préviens Fabian, t'avise pas de l'approcher.

— Du calme, Sammy. Sois sage. J'ai fait en sorte de bander son épaule, j'aurais pu la laisser se vider de son sang. Je t'ai fait une faveur, mon pote.

— Dégage, dis-je.

— Quel couple charmant. Vraiment. »

Il s'approcha, il était armé.

« Je sais pas comment t'as fait pour sortir de ta chambre, Charlotte, et peu importe. Je pensais vous buter tous les deux de toute façon. Vous me faites gagner du temps. Alors, qu'est-ce que t'as à me dire ?

— J'ai rien à dire. »

Sam me tapota la main.

« Laisse, ma chérie. Je m'en occupe.

— C'est ça, ma belle. Laisse le grand garçon parler. »

Sam grommela.

« Lui parle pas comme ça putain. »

Fabian leva la main pour soi-disant s'excuser.

« Je suis sincèrement désolé. Venons-en au fait puisqu'on est tous réunis. Sam, ta copine est très intelligente. Je suis sûr qu'elle sait pourquoi elle est là.

— Oui, dis-je d'un air grave. J'ai compris tout de suite, votre acolyte a battu Sam des heures durant.

— Je suis toute ouïe. Impressionne-nous, Charlotte. »

Je lançais un regard noir à Fabian, et m'adressais à Sam.

« Je n'y suis pour rien. Ils se sont servis de moi. Arrêter Knight était simple comme bonjour. Mais ça ne rimait à rien. Les pièces du puzzle se sont imbriquées lorsque tu m'as parlé de toute cette opération, des tenants et aboutissants, sans toutefois me dire de quoi il s'agissait. Ils pourraient démarrer sur de nouvelles bases et continuer à garder Courier Express comme façade, c'est ça ? »

Sam acquiesça.

« Alors pourquoi toute cette comédie ? Le kidnapping. Les menaces. Le... ce qu'ils ont fait à Abbigail. C'était trop. Si t'avais pas été là pour me sauver à chaque fois, je serais morte. Mais t'as toujours été là. Toujours. Pour moi. Mon héros. C'est alors que j'ai compris.

— Compris quoi ?

— Que je les intéressais pas. Tu l'avais dit toi-même. Ce gros dossier sur lequel tu bossais était un tremplin pour ta carrière. Les preuves que tu récoltais. Les événements dont tu étais témoin. Tu pouvais tout faire capoter. Ils devaient trouver le moyen de faire pression sur toi. »

Chapitre Vingt-Quatre

Sam écarquilla les yeux.

« Bon sang mais bien sûr. J'y ai vu que du feu. »

Il décocha un regard haineux à Fabian.

« Tu le savais. Mon meilleur ami. Tu étais bien placé pour le savoir. »

Fabian arborait un sourire carnassier.

« C'est exact. Tu es très prévisible. Ça nous a avantageé.

— Y'a un truc que je comprends pas, ajoutais-je. Comment avez-vous orchestré tout ça ? Notre rencontre, Sam et moi. »

Fabian haussa les épaules.

« J'ai rien fait pour. Pure coïncidence. Plus il me parlait de toi, plus je savais que tu serais l'élément-clé. C'est une chance inouïe que tu te sois retrouvée au cœur de cette opération. Les gars ont voulu t'enlever pour que tu te rapproches de lui et qu'on parvienne à nos fins. Mais... au final... on s'est bien marrés. Te voir t'enfuir, détalier comme un lapin. Toucher au but, te foutre la trouille. Un vrai feuilleton...

— On s'est bien marrés ? Connard ! »

Je me levais pour lui foncer dessus mais Sam caressa mon dos.

« Assieds-toi, Charlotte. Il essaie de t'atteindre.

— Bien vu, Sammy. Bien vu. Elle est colérique, la p'tite. Dommage qu'elle m'ait pas rencontré en premier.

— Ta gueule. T'as pas le droit de la regarder.

— Oh, galant et protecteur. Très bien. Continue comme ça. T'es son héros, tu vas m'obéir.

— Non.

— Oh allez, mec. Tu sais même pas ce que je vais te demander.

— Bien sûr que si, Fabian. Je t'ai cerné depuis longtemps.

— J'ai pourtant réussi à t'embobiner dernièrement, Sam.

— Si peu. Mais je t'ai démasqué. Ça ne marche plus. »

Je le regardais.

« Faire quoi ? Qu'est-ce qu'ils te veulent, à part nous tuer ?

— Tu l'as découvert par toi-même. Mon dossier. Je pourrais tous les faire plonger. Mon témoignage est primordial. Sans ça et les preuves que j'ai récoltées, tout repose sur des conjectures et des rumeurs.

— Exact. Beau travail, Sam, dit Fabian en souriant d'un air méprisant. Maintenant que les choses sont claires, on va aborder la suite des opérations. On va tous passer la nuit ici. Je serai en haut, vous resterez ici. Demain matin, Sam ira au travail. Il récupèrera toutes les preuves accumulées et me les apportera. Je les détruirai. Lorsque le juge lui posera des questions en vue du jugement, il ne se souviendra plus de rien. Je sais que t'as deux réunions prévues cette semaine. Ça suffira pour torpiller toute cette affaire. Ceci fait, je relâcherai Charlotte, vous serez libres de vous acheter une baraque et faire des gosses. »

Nous nous regardâmes avec Sam. On n'avait aucune chance, les supérieurs de Fabian ne nous laisseraient pas la vie sauve. L'homme en face de nous le savait probablement.

« Admettons qu'on tombe d'accord. Tu lui feras aucun mal ? »

Fabian remua la tête.

« Non, si on peut s'en passer. Sois bien sage et tout sera terminé d'ici quelques jours. »

Sam soupira.

« J'ai pas vraiment le choix.

— Exact. T'as pas le choix. »

Sam regarda sur la gauche. Je ne savais pas s'il voulait me dire quelque chose, il se leva et s'approcha de Fabian. Il se mit devant moi et commença

à hurler des insultes. Il utilisait un langage très fleuri, hurlait de plus en plus fort.

Choqué, Fabian encaissait ses insultes, il regardait Sam pendant que je rampais sur la gauche.

Je me levais et m'appuyais dos au mur. Sam haussait de plus en plus la voix, il s'approcha de Fabian. L'autre homme commença en avoir assez, en deux temps trois mouvements, ils se mirent à se hurler dessus. C'était bizarre, ils étaient proches comme des frères.

Ils se jetèrent des insultes à la gueule, se faisant visiblement mal. Mais Fabian ne connaissait pas Sam aussi bien qu'il le croyait. Ses insultes n'étaient pas vraiment sincères, il faisait de son mieux pour me protéger.

Je réussis à me faufiler derrière Fabian, personne ne sembla s'en apercevoir. Il se battait âprement, le seul bruit que j'entendais était le corps à corps et les respirations saccadées. Il semblait de forces égales mais les blessures de Sam et son manque d'amplitude de mouvement allaient forcément lui porter préjudice.

Je devais faire quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Je repérais l'arme, je pouvais m'en emparer.

Je la pris et la regardais une bonne minute. Je n'avais jamais tiré mais je savais comment ça fonctionnait. Je visais les deux corps en pleine lutte devant moi et l'armais.

Les deux hommes se figèrent en entendant le bruit.

« Tous les deux. Écartez-vous. »

Ils obéirent, Sam était plus rapide que Fabian. Il me regarda d'un air interrogateur et amusé.

« Tu vas me tirer dessus, Charlotte ?

— Pourquoi pas ? Histoire de vous rendre la pareille.

— T'auras pas le courage. »

Je le regardais d'un sale air.

« Vous savez pas de quoi je suis capable. »

Sam me regarda en secouant la tête mais je l'ignorais. Cet homme nous avait manipulé, avait tué ma meilleure amie. Il méritait de mourir, j'avais très envie de passer à l'acte.

J'hésitais, tout en le mettant en joue. Non par pitié ou par doute. Il ne

méritait ni l'un ni l'autre. Mais je n'étais pas une meurtrière. Je refusais de céder à la violence.

Fabian comprit que j'étais en train de réfléchir et se jeta sur moi. Je laissais tomber l'arme pour essayer de me protéger, en vain. Il me fonça dessus comme un bulldozer, je chutais, je n'arrivais plus à respirer. Il se mit à m'étrangler, je vis ma mort dans ses yeux.

Il était en train de serrer et s'arrêta net. J'aperçus Sam. Il était derrière nous et pointait le canon de son arme derrière la tête de Fabian.

« Lâche là où je tire.

— Tu ferais pas ça. T'es un gentil toi, non ? »

Sam croisa mon regard et cligna doucement des yeux.

Fabian m'étranglait, j'arrivais plus à respirer.

Je fermis les yeux.

Le coup de feu fit un bruit assourdissant, je n'entendis plus rien pendant un moment.

Sam et moi sortîmes de l'entrepôt sans rien dire. Je lui montrais comment accéder au premier étage et la salle avec tous les écrans de surveillance. Il y avait un téléphone, il appela la police et barricada la porte avant de m'enlacer tendrement. Nous attendîmes en silence.

J'avais toujours les oreilles bouchées, le sang de Fabien commençait à sécher sur mon chemisier, on vit les flics arriver sur l'un des écrans. Ils déboulaient en force. Je savais que Sam avait envie de les rejoindre, d'effectuer des recherches, de les arrêter. Mais il restait avec moi, ne me lâcha pas tant que tout ne serait pas terminé.

On frappa à la porte selon un signal bien précis, Sam l'ouvrit. Trois flics en tenue de combat étaient là. Le premier serra la main de Sam.

Ils parlèrent mais je n'entendais rien. Je ne sais pas si c'était à cause de

mes oreilles ou du choc mais je perdis le fil, l'espace de quelques minutes. On nous conduisit à l'extérieur, il faisait nuit. J'avais froid et je frissonnais. On posa une veste sur mes épaules, on me sépara de Sam, on se dépêcha de me faire monter dans une ambulance.

D'autres voitures et fourgonnettes de police arrivèrent en même temps. On aurait dit que toutes les forces de police de la ville et d'ailleurs s'étaient donné rendez-vous à l'entrepôt. Je les imaginais en train de descendre au sous-sol. De passer à côté de la pièce dans laquelle j'avais été retenue captive. De s'arrêter là où gisait Fabian. Poursuivant jusqu'au tunnel.

J'entendis des coups de feu dans le lointain, je supposais qu'ils avaient franchi le passage secret donnant sur l'autre entrepôt.

Les parasites des radios et les informations étouffées me donnaient le vertige. Un urgentiste me dit quelque chose mais je n'arrivais pas à me concentrer suffisamment pour le comprendre. Il nettoya mon visage et mon cou, en prenant soin de ne pas toucher mon épaule.

C'est alors que je vis Sam. Il se dirigeait vers l'autre ambulance. Il se précipita vers moi et passa doucement son bras dans mon dos, s'interposant entre l'urgentiste et moi. Je ne voyais que lui, tout devint clair.

« Je suis désolé. On nous a séparés. Ça n'arrivera plus jamais. Plus jamais. »

Je hochais la tête et me tournais pour l'embrasser. Ça faisait un mal de chien mais j'en avais besoin.

« On m'a tiré dessus. Je vais devoir aller à l'hôpital. »

Sam m'aida à monter dans l'ambulance. Il s'assit à côté de moi et regarda l'urgentiste, qui commença à lui dire qu'il n'avait pas le droit de rester là. L'homme nous regarda tous les deux, haussa les épaules et referma les portes.

J'eus du mal à rester consciente sur le trajet menant à l'hôpital. Je tenais la main de Sam, je sentais son corps robuste à mes côtés. Il me donna la main durant tout le trajet. Même quand on m'installa sur une civière et qu'on me fit traverser le couloir, même lorsque le médecin m'examina, nettoya ma blessure, sutura la plaie et refit le pansement.

Sam ne me quitta pas lorsqu'on je partis passer des radios. L'un des policiers qui nous escortait parla au technicien, il soupira et adressa à Sam

un regard appuyé.

Je ne bronchais pas lorsque le docteur revint et nous suggéra de passer la nuit ici en observation. Je lui demandais si je pouvais avoir de la visite, je regardais Sam. Il fronça les sourcils mais ne dit rien.

Nous étions allongés sur des lits d'hôpital assez proches pour qu'on puisse se tenir la main lorsque j'entendis une voix familière. Au début, je crus rêver mais lorsque je vis le joli visage de Abbigail ma meilleure amie, je compris que c'était bien réel. Je n'imaginai pas la revoir un jour, même dans mes rêves les plus fous.

Elle poussa un cri en me voyant et se jeta sur mon lit. Je regardais Sam, il se demandait s'il la voyait de ses yeux vus ou si c'était une hallucination. Il écarquilla les yeux grands comme des soucoupes et resta lui aussi bouche bée.

« Abbigail, c'est bien toi ? »

Elle pleurait à chaudes larmes.

« Je te déteste Charlotte. J'en ai vraiment plus que marre de venir te voir à l'hôpital. Dorénavant, tu bouges plus. Tu vas plus nulle part. Plus jamais.

— Que... qu'est-ce que tu fais là ?

— Moi ? C'est moi qui devrais te poser la question. Une voiture me suivait quand je suis rentrée chez moi, j'ai eu une putain de trouille. Alors je suis allée voir les flics pour parler à Sam puisque je n'arrivais pas à te joindre. J'ai passé presque vingt-quatre heures en garde à vue. J'ai cru que tu avais des ennuis puis, ils m'ont dit qu'ils essayaient de vous localiser tous les deux. J'étais tellement inquiète. Ne refais plus jamais ça t'as compris ? j'opinais du chef sans rien dire.

— Et toi, Inspecteur Sexy, t'as compris ? Cette fille compte plus que tout au monde pour moi, t'as intérêt à veiller sur elle. »

Sam murmura un « Oui madame » étouffé et nous regarda.

Ceci étant dit, Abbigail se redressa.

« Pourquoi vous me regardez comme ça ? »

Je secouais la tête.

« Il a dit... On croyait... Laisse tomber. »

Fabian était plus détraqué que je l'imaginai. Il avait menti en disant

qu'elle était morte. Pour quoi faire ? Me faire peur ? Ça avait produit l'effet contraire, la colère m'avait donné la force de faire l'impossible, je me sentais invincible devant ma meilleure amie et l'homme de mes rêves.

Tant mieux. Nous n'avions que quelques heures de répit avant que les flics et le FBI débarquent dans notre chambre. Je répondis à tant de questions que ma tête tournait. Le docteur vint leur dire que j'avais eu un choc et qu'il fallait arrêter l'interrogatoire, pour un petit moment. J'avais beaucoup à dire mais je pense que ça pouvait attendre.

Profitant d'un rare moment de tranquillité, Abbigail se leva et alluma la télévision. Toutes les chaînes parlaient d'un raid mené la nuit dernière, du démantèlement d'un vaste trafic de drogue. Des douzaines de personnes avaient été arrêtées. L'un des visages m'était familier. C'était la femme à qui j'avais remis le colis, celle qui parlait avec Fabian. Elle se débattait contre les flics qui la traînaient dans la fourgonnette mais c'était peine perdue. La journaliste narrait tous les détails sans parler de nous. Elle poursuivit en disant qu'une descente avait eu lieu au cabinet du docteur, je fermais les yeux et somrais dans le sommeil, pour la première fois depuis longtemps, je me détendais enfin.

Trois Mois Plus Tard

J'étais en retard au tribunal mais tout le monde s'en fichait. J'arrangeais mes vêtements et entrais, la salle était comble, j'eus du mal à trouver un siège de libre. Il y avait un monde fou, j'étais contente d'avoir témoigné un jour où il y avait moins de monde. Il est vrai que je n'avais pas grand-chose à dire.

L'interrogatoire de Knight dura plusieurs heures, sa participation dans l'opération de drogue fut passée au crible, ils ne posèrent que de rares questions concernant ce qui s'était passé au sous-sol de l'entrepôt et avec Fabian.

Mon avocat décréta que c'était n'importe quoi, qu'ils avaient voulu couvrir leurs arrières mais je m'en fichais. J'avais pu raconter mon histoire, je pouvais tourner la page. Ouais, tourner la page. J'avais repris mes séances chez le psy et j'apprenais à verbaliser. C'était moyennement nécessaire ; j'y allais une fois par semaine pour me plaindre. Trois fois rien. Je ne pus m'empêcher de sourire en regardant l'avant de la salle. Sam était magnifique debout dans son costume officiel. Il ressemblait au flic héroïque qu'on voit dans les journaux avec son costume bleu et la cravate que je lui avais offert pour lui porter chance, tel que les procureurs les dépeignaient.

Il avait juré, à l'issue de cette nuit atroce, que plus rien ne nous séparerait, il avait tenu promesse. Nous étions séparés lorsqu'il était au travail, nous étions tout le temps heureux, vu ce qu'on avait traversé.

Ne pas pouvoir aller sur le terrain durant toute la durée du procès l'agaçait mais ça lui avait permis de passer plus de temps avec Abbigail et moi, à décorer la maison de ville rénovée qu'on avait loué tous les trois. Vivre avec mon petit copain et ma meilleure amie pouvait sembler étrange mais je ne pouvais pas me passer d'eux bien longtemps, on s'entendait à merveille.

Sam venait en général me chercher après mon travail chez Ethan. Je sortais de la voiture si chargée de plats à emporter que je pouvais presque plus bouger. C'était un petit boulot. J'aimerais faire un travail dont je ne sortirais pas maculée de sauce tomate, mais pour le moment, c'était parfait. Tant que les fours chauffaient et que la bière coulait à flot, ce boulot était synonyme de zéro stress. La nourriture gratuite nous aidait à garder le moral.

Je regardais la salle du tribunal, lorsqu'un petit bruit me fit sursauter et me tira de ma rêverie. Je me penchais vers l'homme à côté de moi et demandais :

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Il sourit.

« Pause déjeuner.

— Oh, j'avais oublié.

— Ne vous inquiétez pas. C'est chiant au possible. »

Je hochais la tête et me levais, suivis la marée humaine se déversant dans le couloir. Une fois sortie, un huissier toucha mon bras. Je tressaillis. Ça me foutait toujours les jetons, même après des mois de psychothérapie.

« Charlotte Campbell ?

— Oui, dis-je, sur mes gardes.

— Suivez-moi je vous prie. »

Je fis la moue et soupirais. Je me mettais à hurler et tout foutre en l'air si le procureur m'interrogeait de nouveau. Il me planta devant une porte fermée et s'éloigna.

Je l'ouvris, gênée et légèrement nerveuse, et marquais une pause. J'entrais, ne ressentant ni crainte, ni danger. Je souris.

« Sam, qu'est-ce qui se passe ? »

Il rit, défit sa cravate et me planta un gros baiser baveux sur la bouche.

« Désolé ma chérie, mais j'avais pas envie de voir les journalistes. C'est toi que j'avais envie de voir.

— J'étais dans la salle d'audience.

— Je sais. Tu peux rester cette après-midi ?

— En partie. Je suis libre jusqu'à dix-sept heures. »

Il passa ses bras autour de ma taille et me plaqua contre la porte fermée.

« Hum, tu vas encore finir tard. Abbigail aussi ?

— Oui. On fait toujours la fermeture ensemble. C'était ton idée ou la sienne ? »

Sam haussa les épaules.

« C'est un secret. »

Je secouais la tête.

« J'aime pas quand vous complotez contre moi.

— On se permettrait pas, dit-il d'un air taquin. Mais j'ai pas envie de parler d'Abbigail pour le moment.

— Ah non ? j'ondulais des hanches, il bandait. Tu veux me parler de quoi, alors ?

— De rien. »

Il empoigna mes fesses et m'attira contre lui.

« C'est la pause déjeuner, Inspecteur. Pas une pause sexe.

— Tu passes avant. J'ai envie de toi, Charlotte. »

Je gloussais tandis qu'il embrassait mon cou et mon décolleté.

« On a déjà fait l'amour ce matin, Sam. Y'a quelques heures à peine.

— Quelques heures bien trop longues.

— Je t'aime, Sam, dis-je, émue et excitée.

— Je t'aime aussi, mon trésor. Pour toujours. »

Toute parole était désormais inutile.

~FIN~